SEPTEMBRE 1964 • Galaxie • Les hommes dans les murs par WILLIAM TENN • 5

Galaxie

SEPTEMBRE 1964

N° 5

2 F 50

LES HOMMES DANS LES MURS par WILLIAM TENN

LES DEFENSEURS par PHILIP K. DICK

GUERRE DANS LE NEANT par FRITZ LEIBER







SEPTEMBRE 1964

N° 5

2 F 50

L'AVENTURE DANS L'ANTICIPATION

SOMMAIRE

ROMAN COMPLET

ROMAN A SUIVRE

NOUVELLES

COUVERTURE DE DEMBER

Maurice Renault
Directeur

Alain Dorémieux
Rédacteur en chef

GALAXIE est publié mensuellement par les éditions Opta, 96 rue de la Victoire, Paris-9e (administration : PIG. 87-49 ; rédaction : PIG. 27-51). La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous. Aucun manuscrit français n'est sollicité. La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Galaxy Publishing Corporation, New York (USA). Tarif des abonnements : 6 mois, France 14 F, Etranger 15 F 80 ; 1 an, France 27 F, Etranger 30 F 60. A régler 24 rue de Mogador, Paris-9e (TRI. 40-56), CCP Paris 1848-38. Vente à l'étranger : Belgique, 35 FB ; Algérie, 285 F ; Maroc, 2,90 DH

Le monde était partagé entre les Hommes et les Monstres — mais lesquels étaient les Monstres et lesquels les Hommes ?

LES HOMMES DANS LES MURS

par WILLIAM TENN

ILLUSTRÉ PAR FINLAY

UN ROMAN COMPLET

L'HUMANITÉ se composait de 128 personnes.

Par le seul jeu de la poussée démographique, cette si vaste horde suffisait depuis longtemps déjà à peupler plus d'une douzaine de tranchées. Des détachements de la Société Mâle occupaient les quatre premiers de ces corridors communicants et y patrouillaient avec tous leurs effectifs, vingt-trois jeunes hommes dans la fleur de l'âge, pleins d'audace et de vivacité. Ils étaient postés à cet endroit-là pour soutenir le premier choc en cas d'attaque dirigée contre l'Humanité, eux, leurs chefs d'escouades et les jeunes initiés qui les servaient.

Eric-le-Fils-Unique était l'un de ces initiés qui apprenaient leur métier d'homme dans cette puissante troupe. Il n'était encore qu'un apprenti guerrier, le garçon de courses, le serviteur de soldats confirmés, aguerris. Mais demain, demain, il serait autre chose...

C'était le jour de son anniversaire. Demain, on l'enverrait accomplir un Vol pour l'Humanité. A son retour — car il reviendrait sans nul doute : Eric était agile, Eric était rusé, oui il reviendrait — le pagne de l'adolescent serait aussitôt remplacé par la ceinture rigide d'un fier guerrier de la Société Mâle.

Il aurait le droit de prendre la parole et d'exprimer ses opinions dans les Conseils de l'Humanité. Il pourrait regarder les femmes tant qu'il lui plairait, aussi longtemps qu'il le voudrait, les approcher même...


Virgil Finlay

Sa promenade l'avait entraîné au bout de sa tranchée, il s'en aperçut tout à coup, et qu'il portait toujours l'épieu que son oncle l'avait chargé d'aiguiser. Il se trouvait à la jonction d'une autre tranchée, habitée par des femmes, celle-là : plusieurs membres de la Société Femelle étaient en train d'y accommoder des aliments volés le jour-même au garde-manger des Monstres. Il fallait prendre garde à bien appliquer tous les charmes, à prononcer correctement toutes les incantations, ou la nourriture ne serait pas propre à être consommée. L'Humanité, vraiment, ne manquait de rien : elle avait de quoi manger, en abondance, peu de mal à se le procurer, et des femmes qui connaissaient à fond l'art magique de le préparer pour le rendre apte à être consommé par l'homme.

Et quelles splendides créatures que ces femmes !

Sarah-la-Guérisseuse, par exemple, qui savait si bien distinguer ce qui était comestible de ce qui ne l'était pas, dont l'unique vêtement était un nuage de cheveux qui voilait et dévoilait tour à tour ses hanches et ses seins, les plus généreux de toute l'Humanité. Ça, c'était une femme comme il en existait peu ! Elle avait eu plus de cinq portées, dont deux atteignaient le nombre maximum.

Sous le regard d'Eric, Sarah tournait et retournait quelque chose de jaune à la lueur de la lampe suspendue au plafond, cherchant un signe connu d'elle seule et que nul hormis elle ne savait reconnaître. Une femme pareille, on pouvait à juste titre s'en enorgueillir.

Mais elle était l'épouse d'un capitaine et très, très au-dessus de lui. Sa fille, par contre, Selma-à-la-Peau-Douce, serait probablement flattée par ses attentions. Elle portait encore ses cheveux relevés en un lourd chignon ; il lui faudrait attendre au moins un an pour que la Société Femelle la considérât comme une initiée et lui permît de les draper autour de sa nudité. Non, elle était bien trop jeune et insignifiante pour un homme qui était sur le point d'atteindre au statut de guerrier.

Une autre jeune fille attira son regard. Depuis quelque temps elle l'observait, souriant derrière ses cils, le maintien réservé. Harriet-la-Conteuse, la fille aînée de Rita-la-Gardienne-du-Passé, qui succéderait un jour à sa mère. C'était à présent une ravissante fille, svelte, aux cheveux complètement dénoués qui témoignaient de sa maturité, de son statut professionnel officiellement reconnu.

Ce n'était pas la première fois qu'Eric surprenait, venant d'elle, de ces sourires voilés, à peine dessinés ; elle lui en avait tout spécialement adressé au cours des dernières semaines, alors qu'approchait la date fixée pour le Vol. Il savait qu'en cas de réussite — et il *devait* réussir : l'autre hypothèse n'était pas même imaginable ! — elle accueillerait favorablement ses avances. Harriet, il est vrai, était rousse, donc malchanceuse, selon les traditions de l'Humanité. Elle avait probablement du mal à se trouver un compagnon. Mais la propre mère d'Eric était rousse, elle aussi.

Oui, et bien malchanceuse.

Si malchanceuse que le père d'Eric avait été contaminé par elle. Cependant, Harriet-la-Conteuse était, pour son âge, quelqu'un d'important dans la tribu. Et jolie, avec ça. Mais, surtout, elle ne se détournait pas de lui. Elle lui sourit, ouvertement cette fois. Il lui rendit son sourire.

— « Regardez-le ! » fit une voix derrière lui. « Regardez Eric ! Il se cherche déjà une compagne. Dis donc, Eric ! Tu ne portes pas encore la ceinture. Le Vol passe d'abord. Les épousailles, *ensuite* seulement ! »

Eric pivota sur ses talons, ravalant les douceurs qui lui étaient venues aux lèvres.

Les jeunes gens nonchalamment adossés au mur de sa tranchée se renvoyaient les éclats de rire comme des balles. Ils étaient tous adultes ; ils avaient tous effectué leur Vol. Socialement, ils étaient encore ses supérieurs. Il n'avait d'autre recours qu'une dignité glacée.

— « Je le sais bien, » commença-t-il. « Les épousailles ne viennent que... »

— « Pour certains, elles ne viennent jamais, » coupa l'un des jeunes gens. Avec une fière désinvolture, il fit sonner son épieu dans sa main. « Après ton Vol, il te restera à convaincre une femme que tu es bien un homme. Ce qui n'est pas facile pour certaines personnes. Pas facile du tout, Eric-l'Echantillon. »

Les rires rejaillirent, plus fournis qu'auparavant. Eric-le-Fils-Unique se sentit rougir violemment. Comment *osaient-ils* lui rappeler sa naissance ? Justement ce jour-là ? Alors qu'il se préparait à voler pour l'Humanité...

Il fit glisser la pierre à aiguiser dans sa sacoche et serra de sa main droite l'épieu de son oncle. « Au moins, » dit-il lentement, « au moins ma femme à moi restera convaincue, Roy-l'Agile. Elle ne sera pas toujours prête à accepter n'importe quelle proposition. »

— « Quoi ! Espèce de sale petit insolent ! » cria Roy-l'Agile. Et, se séparant d'un bond des autres jeunes gens, il se tapit devant Eric, l'épieu menaçant. « C'est un trou dans le ventre que tu cherches ! Ma femme m'a fait deux portées, deux portées nombreuses. Que lui aurais-tu donné, toi, le sans-frères ? »

— « Elle a eu deux portées, mais pas de toi, » cracha Eric en brandissant à son tour son épieu. « Si tu en es le père, alors c'est que les cheveux blonds du chef sont contagieux, comme les oreillons. »

Roy poussa un rugissement et se lança en avant. Eric évita le coup, plongea à son tour. Il manqua son adversaire, qui s'était jeté de côté. Les deux jeunes gens se déplaçaient lentement, en cercle, échangeant des insultes, les yeux fixés sur la pointe de l'épieu qui leur faisait face. Les autres s'étaient éloignés en silence, pour leur laisser le champ libre.

Tout à coup, un bras puissant se referma autour de la taille d'Eric et le souleva de terre. Un coup bien porté l'envoya trébucher sur une longueur de quelques mètres avant de le faire tomber. Il se releva aussitôt, l'épieu encore à la main et pivota sur ses

talons, prêt à combattre ce nouvel adversaire. Il était assez furieux pour s'attaquer à l'Humanité tout entière.

Mais pas à Thomas-le-Briseur-de-Pièges. Non, il n'était quand même pas fou à ce point.

En reconnaissant le capitaine de son détachement, il sentit sa tension se dissiper. Il ne pouvait pas se battre contre Thomas. Thomas son oncle. Et le plus grand des hommes. Conscient de sa faute, il se dirigea vers la niche creusée dans le mur où étaient rangées les armes du détachement et plaça l'épieu de son oncle à l'endroit fixé.

— « Qu'est-ce qui t'a pris, Roy ? » demandait Thomas, derrière son dos. « Se battre en duel avec un initié ? Où est ton esprit d'équipe ? C'est bien ce dont nous avons besoin en ce moment, de voir nos effectifs réduits à cinq hommes au lieu de six. Garde ton épieu pour les Etrangers, ou — si tu te sens très brave — pour les Monstres. Mais n'en montre pas la pointe dans notre tranchée ou gare à toi, tu m'entends ? »

— « Ce n'était pas un duel, » marmonna Roy-l'Agile, en rengainant son arme. « Le gosse m'a dit une insolence. Je voulais seulement le punir. »

— « Pour punir, on se sert du plat de l'épieu. D'ailleurs, c'est moi le chef de ce détachement et j'ai seul le droit de punir. A présent, hors d'ici, vous tous, et préparez-vous pour le Conseil. Je m'occuperai moi-même du petit. »

Obéissants, ils s'éloignèrent, sans un regard en arrière. Le détachement du Briseur-de-Pièges était renommé pour sa discipline dans toutes les tranchées de l'Humanité. On pouvait s'enorgueillir d'en être membre. Mais se faire traiter de gosse devant tout le monde ! De gosse alors qu'on avait atteint l'âge adulte et qu'on était prêt à commencer de voler !

Quoique, à vrai dire, mieux valait se faire traiter de gosse que de fils unique. Un gosse finissait bien par devenir un homme, mais un fils unique le restait à jamais. Il exposa le problème à son oncle qui, debout devant la niche, inspectait la pile d'épieux formant les réserves du détachement.

— « Est-ce que par hasard... est-ce qu'il ne serait pas possible que mon père ait eu des enfants d'une autre femme ? Tu m'as dit qu'il était l'un des meilleurs voleurs que nous ayons jamais eus. »

Le chef du détachement se détourna pour l'observer, en se croisant les bras sur la poitrine de sorte que ses muscles se gonflèrent, donnant une impression de grandeur et de puissance. Ils luisaient à la clarté de la minuscule lanterne fixée sur son front, la lanterne sourde que seuls avaient le droit de porter les guerriers accrédités. Au bout d'un moment, il secoua la tête et dit, très doucement :

— « Eric, Eric, ne pense plus à cela, mon petit. Ton père était un voleur émérite et plus encore. Il était célèbre. Nous l'appelions Eric-le-Dévastateur, Eric-le-Pourvoyeur de toute l'Humanité. Il m'a enseigné tout ce que je sais. Mais il ne s'est marié qu'une fois. Si vraiment une autre femme s'est laissée approcher par lui, elle a pris soin de garder la chose secrète. A présent, range ces épieux. Ils

ne sont plus en ordre. Les gardes réunies, comme ça, les pointes en l'air et au même niveau. »

Sans protester, Eric rectifia l'alignement des armes dont l'entretien lui avait été confié. Puis il se retourna vers son oncle : celui-ci examinait à présent les sacs à dos et les cantines que l'on emporterait en expédition. « Suppose qu'il y ait eu une autre femme. Mon père aurait pu avoir, de plusieurs femmes différentes, deux, trois ou même quatre portées. Et très nombreuses. Si l'on arrivait à le prouver, je ne serais plus un fils unique. »

Le Briseur-de-Pièges soupira et réfléchit un instant. Enfin, il prit à la main l'épieu qu'il portait dans un étui suspendu sur son dos et saisit le bras d'Eric. Il entraîna le jeune homme au centre de la tranchée. Ensuite, il alla en inspecter les deux extrémités, s'assurant qu'ils étaient entièrement seuls avant de répondre, d'une voix plus basse, plus prudente qu'à l'accoutumée.

— « Une chose pareille, nous ne pourrions jamais la prouver. Si tu ne veux pas que l'on t'appelle Eric-l'Unique, si tu préfères que l'on t'attribue un autre nom, cela dépend de toi. Tu n'as qu'à réussir un Vol exceptionnel. C'est à ça que tu devrais penser en ce moment... à ton Vol. Eric, quelle catégorie vas-tu annoncer ? »

Il n'y avait pas beaucoup réfléchi. « La catégorie habituelle, je suppose. Celle que l'on choisit pour la plupart des initiations. La première. »

Son interlocuteur fit la moue, l'air peu satisfait. « La première catégorie. *Les aliments.* Oui... »

Eric crut comprendre. « Tu veux dire que pour quelqu'un comme moi — un Fils-Unique, qui doit vraiment se faire un nom — ça ne suffit pas ? Que je devrais annoncer comme un véritable guerrier ? Dire que je choisis la seconde catégorie : les Articles Utiles à l'Humanité ? Est-ce cela que mon père aurait fait ? »

— « Sais-tu ce qu'il aurait fait, ton père ? »

— « Non. Quoi ? » s'informa Eric, avidement.

— « Il aurait choisi la troisième catégorie. C'est celle-là que j'annoncerais, de nos jours, si je devais subir une initiation. Et c'est celle-là que je veux te voir choisir. »

— « La troisième catégorie ? Les souvenirs des Monstres ? Mais personne ne l'a choisie depuis je ne sais combien de jadis et d'antans. Pourquoi le ferais-je ? »

— « Parce qu'il ne s'agit pas seulement d'une catégorie d'initiation. Ce peut être pour nous deux le commencement d'une vie nouvelle. »

Eric fronça les sourcils. Que pouvait-il exister de plus important qu'une cérémonie d'initiation, une promotion à la maturité complète et au statut de voleur ?

« Il se passe beaucoup de choses en ce moment, » poursuivit Thomas-le-Briseur-de-Pièges d'une voix étrange, ardente. « De grandes choses. Et il y a un rôle pour toi. Ce Vol que tu vas faire — si tu l'exécutes bien, si tu obéis exactement à mes ordres — il aura probablement pour effet de dévoiler au grand jour tout ce que le

chef dissimule depuis longtemps. »

— « Le *chef* ? » Eric se sentait en pleine confusion. C'était une tranchée inconnue, que n'éclairait nulle lanterne, qu'il arpentait à présent. « Quel rapport entre le chef et mon Vol ? »

De nouveau, son oncle examina les deux extrémités du couloir. « Eric, quelle est la chose la plus importante que nous puissions, que tu puisses, que n'importe qui puisse accomplir ? Quel est le but de notre existence ? Pourquoi vivons-nous ? »

— « C'est facile, » répliqua Eric avec un petit rire. « La question la moins compliquée de toutes. Un enfant pourrait y répondre :

» *Rendre aux Monstres coup pour coup,* » récita-t-il. « *Les chasser de la planète, si possible. Reconquérir la Terre pour l'Humanité, si nous le pouvons. Mais, surtout, tirer vengeance des Monstres. Les faire souffrir comme ils nous ont fait souffrir. Leur faire sentir que nous sommes toujours là, que nous luttons toujours. Nous venger des Monstres.* »

— « Nous venger des Monstres. C'est bien ça. Et que faisons-nous pour parvenir à ce résultat ? »

Eric-le-Fils-Unique regarda son oncle. Ce n'était pas cette question-là qui succédait à la première dans le catéchisme. Sans doute avait-il mal entendu. Son oncle ne pouvait pas avoir commis d'erreur dans ce rituel fondamental.

— « *Nous y parviendrons,* » reprit-il, en adoptant, pour réciter la seconde réponse, l'accent de psalmodie monotone des leçons de son enfance, « *en refaisant nôtres la science et la technique de nos ancêtres. L'Homme était autrefois le Maître de la Création : sa science et sa technique le rendaient supérieur à tout. C'est de science et de technique que nous avons besoin pour nous venger des Monstres.* »

— « Mais, Eric, » lui demanda doucement son oncle, « dis-moi un peu. Qu'est-ce que c'est que la technique ? »

Voilà qui s'écartait encore du droit chemin. On était maintenant à une longueur de tranchée du catéchisme orthodoxe.

— « La technique, c'est... la technique, c'est... » Il trébucha sur ce vocabulaire qui ne lui était pas familier. « Eh bien, c'est ce que savaient nos ancêtres. Et ce qu'ils en faisaient, je suppose. La technique, c'est ce qu'il faut avoir avant de fabriquer des bombes à hydrogène, des guerres économiques ou des missiles téléguidés, toutes ces armes vraiment formidables dont nos ancêtres disposaient. »

— « Et de quoi leur ont servi ces armes ? Contre les Monstres, je veux dire. Ont-elles arrêté les Monstres ? »

Eric, un instant, eut l'air totalement perdu. Puis son assurance lui revint. Oh ! maintenant, il connaissait la route. Il savait comment retourner au catéchisme :

— « *La soudaineté de l'attaque, la...* »

— « Arrête ! » ordonna son oncle. « Je n'ai pas envie d'entendre ce flot d'inepties ! *La soudaineté de l'attaque, la perfidie des Monstres...* ça te paraît une explication plausible ? Sincèrement ? Si nos ancêtres étaient vraiment les Maî-

tres de la Création, s'ils avaient des armes tellement puissantes, les Monstres auraient-ils pu les conquérir ? J'ai participé, à la tête de mon détachement, à des dizaines de raids, et je connais la valeur d'une attaque-surprise ; mais crois-moi, petit, quand on se trouve en face d'une force supérieure, ça ne permet pas grand-chose de plus qu'une charge éclair et une retraite rapide. On peut renverser quelqu'un qui ne s'attend pas à être attaqué. Mais s'il est vraiment le plus fort, on ne peut pas l'obliger à *rester par terre*. Ce n'est pas vrai ? »

— « Si... si, peut-être. Je ne sais pas. »

— « Eh bien, moi, je le sais. L'expérience me l'a appris. Ce qu'il ne faut pas oublier, c'est qu'une fois renversés, nos ancêtres sont restés par terre. Ce qui veut dire que leur science et leur technique ne v a l a i e n t pas grand-chose. *Donc...* » — il tourna la tête et regarda Eric droit dans les yeux — « ...donc, que cette science, inutile jadis contre les Monstres, ne nous servirait à rien aujourd'hui ! »

Eric-le-Fils-Unique pâlit. Il savait reconnaître l'hérésie quand il la rencontrait.

Son oncle lui tapota l'épaule, en poussant un profond soupir, comme s'il avait enfin réussi à cracher quelque chose de très déplaisant. Il se pencha en avant, les yeux brillants sous la lanterne frontale, et sa voix se changea en un murmure ardent.

« Eric, quand je t'ai demandé comment nous nous y prenions pour nous venger des Monstres, tu m'as répondu en me décrivant ce que nous *devrions* faire. En réalité, nous ne leur avons pas porté le moindre coup. Nous ne savons pas reconstruire la science ancestrale, nous n'avons ni outils ni armes ni technique — quoi que l'on l'on désigne par ce mot — mais, à supposer même que nous en disposions, tout cela nous serait inutile. La science et la technique ont failli jadis. Elles ont failli complètement, en pleine apogée. Il ne servirait à rien de les recréer tant bien que mal. »

A présent, Eric comprenait. Il comprenait pourquoi son oncle avait baissé la voix, pourquoi la conversation était si tendue. C'était une affaire de sang, de sang et de mort.

— « Oncle Thomas, » murmura-t-il d'une voix qui persistait à se briser malgré ses efforts pour lui conserver son calme, « depuis quand es-tu un dissident ? Quand as-tu abandonné la Science-Ancestrale ? »

Thomas-le-Briseur-de-Pièges caressa son épieu avant de répondre. Il le chercha comme au hasard, d'un geste presque inconscient, mais l'oncle et le neveu enregistrèrent tous deux le fait qu'il était dégagé de son étui, prêt à servir. Le corps puissant de Thomas, nu à l'exception des courroies qui lui ceignaient les reins et du léger étui suspendu sur son dos, semblait se préparer à se mouvoir sur l'instant dans n'importe quelle direction.

De nouveau, il parcourut du regard la tranchée, d'une extrémité à l'autre, illuminant de sa lanterne frontale l'obscurité de l'embranchement. Eric l'imita dans ses

observations. Personne n'écoutait, étroitement serré contre le mur.

— « Quand ? Quand j'ai connu ton père. Il appartenait à un autre détachement ; bien entendu, nous ne nous étions guère vus avant son mariage avec ma sœur. Cependant, j'avais entendu parler de lui ; comme tout le monde, d'ailleurs, dans la Société Mâle : c'était un voleur renommé. Puis, quand il est devenu mon beau-frère, il m'a appris beaucoup de choses. C'est de lui que me vient tout ce que je sais des serrures, des pièges... de l'Autre-Science. Il en était adepte depuis des années. Il a converti ta mère, et il m'a converti moi. »

Eric recula. « Non ! » hurla-t-il frénétiquement. « Pas mon père et ma mère ! C'étaient des gens bien... après leur mort, il y a eu un service en leur nom... c'est pour la science de nos ancêtres qu'ils se sont fait tuer... »

Son oncle lui plaqua sur la bouche une main puissante.

— « Tais-toi, imbécile, ou c'en est fini de nous deux. Bien sûr que tes parents étaient des gens bien. Comment crois-tu qu'ils sont morts ? Ta mère était avec ton père en territoire ennemi. En connais-tu beaucoup de femmes qui accompagnent leur mari en expédition ? Et en amenant leur bébé avec elles ? Crois-tu qu'il s'agissait d'un Vol ordinaire ? Tes parents étaient des partisans de l'Autre-Science, et ils servaient leur foi de leur mieux. C'est pour elle qu'ils sont morts. »

Par-dessus la main qui lui recouvrait le bas du visage, Eric regarda son oncle. *Des partisans de l'Autre-Science... servant leur foi de leur mieux... crois-tu qu'il s'agissait d'un Vol ordinaire... c'est pour elle qu'ils sont morts !*

Jamais encore il n'avait réellement eu conscience de ce que la chose pouvait avoir d'étrange : un homme amenant en expédition sa femme et son enfant !

Sentant ses lèvres se détendre, son oncle le libéra de la main qui le bâillonnait. « A quelle catégorie appartenait le Vol pour lequel mes parents sont morts ? »

Thomas examina le visage de son neveu et parut satisfait. « A celle que tu vas choisir, » dit-il, « si tu es bien le fils de ton père. Si tu es assez homme pour continuer l'œuvre qu'il a commencée. Est-ce le cas ? »

Eric commença par hocher la tête, puis, faiblement, fit signe que non, enfin resta immobile. Il ne savait que dire. Son oncle — eh bien, son oncle était son modèle, son chef, un homme fort, sage et rusé. Son père... naturellement, il souhaitait suivre les traces de son père et poursuivre l'œuvre qu'il avait entreprise quelle qu'elle fût. Mais c'était sa cérémonie d'initiation, après tout, et il s'exposerait à des dangers bien assez grands ne fût-ce que pour prouver sa virilité. Mais, à l'occasion de cette cérémonie, entreprendre une tâche qui avait détruit son père, le plus grand voleur que la tribu eût jamais connu, et une tâche hérétique, blasphématoire avec ça...

— « J'essaierai. Je ne sais pas si je pourrai. »

— « Tu le pourras, » dit son oncle d'un ton encourageant. « Tout a été arrangé à l'avance. Ce ne

sera pas plus difficile que de pénétrer dans une tranchée déjà creusée, Eric. Tu n'auras que le Conseil à affronter. Mais là, il faudra rester ferme, quoi qu'il arrive. Tu diras au chef que tu choisis la troisième catégorie. »

— « Mais pourquoi la troisième ? » s'enquit Eric. « Pourquoi faut-il que ce soit les souvenirs des Monstres ? »

— « Parce que c'est de cela que nous avons besoin. Et ne renonce pas, quelles que soient les pressions que l'on exercera sur toi. Un initié a le droit de décider de ce qu'il va voler, ne l'oublie pas. Le premier Vol ne regarde que celui qui va l'accomplir. »

— « Mais, écoute, oncle... »

On siffla à un bout de la tranchée. Thomas-le-Briseur-de-Pièges hocha la tête en direction de ce signal.

— « Le Conseil commence, petit. Nous parlerons plus tard, pendant l'expédition. En attendant, n'oublie pas ceci : l'idée de choisir la troisième catégorie, c'est de toi qu'elle vient et de toi seul. Si tu as des ennuis avec le chef, je serai là. Je suis ton tuteur, après tout. »

Il passa le bras autour des épaules de son neveu, dont les idées s'embrouillaient, et l'entraîna au bout de la tranchée, où attendaient les autres membres du détachement.

2

La tribu s'était réunie dans sa tranchée centrale, la plus vaste, sous les grosses lanternes suspendues aux parois dont on ne pouvait se servir qu'ici. A l'exception de quelques sentinelles en faction dans les corridors extérieurs, toute l'Humanité était là. Vision formidable.

Sur le petit monticule connu sous le nom de Tumulus Royal, se prélassait Franklin-le-Père-des-Voleur-Innombrables, le Capitaine de toute l'Humanité. De tout le groupe de guerriers, lui seul avait le ventre lourd et le bras flasque... car à lui seul était réservé le privilège d'une vie sédentaire. Auprès des chefs de détachement aux muscles vigoureux qui formaient son arrière-plan immédiat, il paraissait presque efféminé ; et pourtant, parmi ses nombreux titres, lui était décerné en toute simplicité celui de « L'Homme ».

Oui, indiscutablement, Franklin-le-P è r e-des-Voleurs-Innombrables était bien l'Homme de l'Humanité. Cela se voyait à l'attitude respectueuse, aux chuchotements étouffés des guerriers subordonnés qui se tenaient à quelque distance du monticule. Cela se voyait aux remous qui agitaient les rangs des femmes debout de l'autre côté de la grande tranchée, et qui composaient la Société Femelle. Cela se voyait à la nervosité, au dédain de leur chef à elles, Ottilie, la Première Epouse du Capitaine, qui les observait. Enfin, cela se voyait au visage des enfants, groupés en désordre à quelque distance de là. La plupart d'entre eux ressemblaient sans erreur possible à Franklin.

Le Capitaine frappa des mains : trois coups régulièrement espacés, qui rendirent un son de chair que l'on claque.

— « Au nom de nos ancêtres, »

dit-il, « et de la science avec laquelle ils gouvernèrent la Terre, je déclare ce Conseil ouvert. Puisse-t-il nous faire encore avancer d'un pas dans sa reconquête. Qui a demandé cette séance ? »

— « Moi. » Thomas-le-Briseur-de-Pièges fit quelques pas en avant et se tint devant le chef.

Franklin hocha la tête et posa la question qui venait officiellement en second sur la liste :

— « Pour quelle raison ? »

— « En ma qualité de chef de détachement, j'attire l'attention sur un candidat à la virilité. Un membre de mon groupe, porteur d'épieux pendant la période requise, apprenti accepté dans la Société Mâle. Mon neveu, Eric-le-Fils-Unique. »

A la mention de son nom, Eric se secoua. Un peu de son propre gré, un peu en réponse aux bourrades qu'il recevait des autres guerriers, il rejoignit en trébuchant son oncle et fit face au chef. Ce moment, le plus important de sa vie, le dépassait presque. Tant de gens réunis en un seul endroit, guerriers accrédités et célèbres, femmes séduisantes et pleines de savoir, le chef lui-même, tout cela après les foudroyantes révélations de son oncle... il avait du mal à penser clairement. Et il était essentiel qu'il le fît. Ses réponses aux questions qui allaient suivre devaient être bonnes.

Le chef lui posait justement la première :

— « Eric-le-Fils-Unique, aspires-tu à la virilité totale ? »

Eric prit une profonde inspiration et hocha la tête. « J'y aspire. »

— « Quand tu seras pleinement un homme, de quelle utilité seras-tu pour l'Humanité ? »

— « Je volerai pour satisfaire à ses besoins. Je la défendrai contre les étrangers. J'accroîtrai les biens matériels et les connaissances de la Société Femelle, de sorte que la Société Femelle puisse, à son tour, accroître le bien-être et la puissance de l'Humanité. »

— « Et tout cela, tu jures de le faire ? »

— « Et tout cela, je jure de le faire. »

Le chef se tourna vers l'oncle d'Eric : « En ta qualité de tuteur, te portes-tu garant de son serment ? Peux-tu jurer qu'il l'honorera ? »

D'une voix où filtrait une très légère nuance de sarcasme, Thomas-le-Briseur-de-Pièges répondit : « Oui, je me porte garant de son serment et je jure qu'il l'honorera. »

Pendant une fraction de seconde, au moment où le regard du chef rencontrait celui de Thomas, quelque chose se passa entre les deux hommes. Eric lui-même l'observa, malgré sa préoccupation. Puis le chef détourna les yeux et désigna du geste les femmes, qui se tenaient de l'autre côté de la tranchée.

— « Les hommes acceptent sa candidature. C'est maintenant au tour des femmes de lui demander la preuve de sa virilité, car seule l'opinion des femmes est valable. »

La première partie était terminée. Elle ne s'était pas trop mal passée. Eric se retourna pour faire face aux trois représentantes de la Société Femelle qui avançaient, Ottilie-la-Première-Epouse-

du-Chef occupant le centre du groupe. C'était la seconde partie qui l'effrayait. L'intervention des femmes.

Comme le voulait la tradition, son oncle et tuteur l'abandonna lorsque les femmes approchèrent. Thomas-le-Briseur-de-Pièges rejoignit, suivi de son détachement, les guerriers groupés autour du Tumulus Royal. Avec les autres, il se croisa les bras sur la poitrine et contempla la scène. Pour faire la preuve de sa virilité, il faut être seul. Les amis du candidat ne pouvaient plus rien pour lui une fois que les femmes étaient là.

Eric se rendit compte que cela ne serait pas facile. Il avait espéré trouver parmi ses trois examinatrices au moins l'une des deux épouses de son oncle ; c'étaient d'aimables personnes qui avaient de l'affection pour lui ; souvent elles lui avaient parlé des mystères qui entouraient les travaux des femmes. Mais le sort lui avait fait tirer un trio de femelles au dur visage, apparemment bien décidées à lui en faire subir le plus possible avant de se prononcer en sa faveur.

Sarah-la-Guérisseuse ouvrit la séance. L'air belliqueux, les poings sur les hanches, ses gros seins animés d'un mouvement de roulis, comme une paire de pendules enflés, les yeux luisant de mépris, elle le passa en revue des pieds à la tête.

— « Eric-le-Fils-Unique, » entonna-t-elle, et elle sourit comme pour indiquer qu'il y avait dans ce nom-là tout le ridicule du monde, « Eric-l'Echantillon, Eric-l'Unique-Rejeton de ton père *et* de ta mère. C'est à peine si à eux deux tes parents ont eu suffisamment de ressources pour te faire, toi qui n'as ni frères ni sœurs. Y a-t-il en toi suffisamment de ressources pour donner naissance à un homme ? »

De petits rires, là-bas, dans le groupe des enfants, indiquèrent que la plaisanterie avait été appréciée ; quelques grognements amusés leur firent écho dans le voisinage du Tumulus Royal. Eric sentit son visage et son cou se teinter d'écarlate. Un homme aurait payé de sa vie ce genre de remarque. N'importe quel homme. Mais comment lever la main sur une femme ? Au reste, cette exhibition avait pour but principal de mettre à l'épreuve ses facultés de maîtrise de soi.

— « Je le crois, » réussit-il à dire après un long silence. « Et je suis disposé à le prouver. »

— « Eh bien, prouve-le ! » lança la femme. Sa main droite, qui tenait une longue épingle pointue, jaillit, braquée sur sa poitrine, comme un épieu qu'on brandit. Eric sentit ses muscles se raidir ; il s'efforça de détourner son esprit de la scène. C'était, lui avaient dit les hommes, ce qu'il fallait faire. La douleur ne vous atteignait pas, vous. Votre esprit, l'idée que vous aviez de vous-même, étaient à l'autre bout de la tranchée ; ces choses pénibles, c'était un autre que vous-même qui les supportait.

L'épingle s'enfonça légèrement dans sa poitrine, s'immobilisa, en ressortit. Elle fouilla ici et là ; enfin elle trouva un nerf dans le haut du bras. Guidée par la science de la Guérisseuse, elle mordit

et griffa la région sensible, de sorte qu'Eric, à force de serrer les dents pour ne pas crier, crut qu'il allait les réduire en poudre. Ses poings crispés se tordaient frénétiquement, dans un paroxysme de refus, mais il obligeait son corps à ne pas bouger. Il ne cria pas ; il ne recula pas ; il ne leva pas la main pour se protéger.

Sarah-la-Guérisseuse fit un pas en arrière et le contempla. « Tu n'es pas encore un homme, » dit-elle, comme à regret, « mais tu as peut-être des chances d'en devenir un. »

Il pouvait se détendre. L'épreuve physique était terminée. Il y en aurait une seconde, beaucoup plus tard, une fois le Vol réussi ; mais ce serait l'un des rites de la belle cérémonie d'initiation et les hommes s'en chargeraient. Dans ces conditions-là, il savait qu'il supporterait la souffrance presque gaiement.

En attendant, les femmes en avaient fini avec lui à ce sujet-là. Voilà ce qui importait, pour l'instant. Par pure réaction, son corps s'inonda d'un flot de sueur qui, glissant sur les plaies saignantes de sa peau, lui infligea des piqûres presque intolérables. Il sentit un véritable ruisseau couler le long de son dos et se força à ne pas mollir, à conserver toute sa vivacité d'esprit.

— « Ça t'a fait mal ? » demandait Rita, cette vieille sorcière de Gardienne-du-Passé. Ses traits marqués par quarante longues années d'existence arboraient un sourire plein de sollicitude, mais Eric savait que c'était une feinte. A son âge, on ne plaignait plus personne. Cette femme avait eu sa part de douleurs, de chagrins, elle avait trop de sujets de mécontentement pour se soucier encore de ce que ressentaient les autres.

— « Un peu, » dit-il. « Pas trop. »

— « Les Monstres te feront souffrir bien davantage s'ils te surprennent à leur voler leurs biens, tu le sais, n'est-ce pas ? Ils te feront beaucoup plus mal que nous. »

— « Je le sais. Mais le Vol a plus d'importance que le risque couru. Le Vol est la chose la plus importante qu'un homme puisse faire. »

Rita-la-Gardienne-du-Passé hocha la tête. « Parce que tu voles des objets dont l'Humanité a besoin pour vivre. Tu voles des choses que la Société Femelle peut transformer en aliments, en vêtements, en armes pour l'Humanité, afin que celle-ci vive et s'épanouisse. »

Il vit le piège, il comprit ce que l'on attendait de lui. « Non, » dit-il. « Ce n'est pas pour ça que l'on vole. On vit de ce que l'on vole, mais on ne vole pas seulement pour continuer de vivre. »

— « Alors, pourquoi vole-t-on ? » demanda-t-elle d'un air innocent, comme si elle ne connaissait pas la réponse mieux que n'importe quel membre de la tribu. « Pourquoi vole-t-on ? Qu'y a-t-il de plus important que survivre ? »

On arrivait en terrain connu. Le catéchisme.

— « *Rendre aux Monstres coup pour coup,* » commença-t-il. « *Les chasser de la planète, si possible. Reconquérir la Terre pour l'Humanité, si nous le pouvons. Mais, surtout, tirer vengeance des Monstres...* »

Il continua de débiter le long rituel, en s'arrêtant à la fin de chaque réponse, pour permettre à la Gardienne-du-Passé de poser la question suivante.

Une fois elle essaya de le prendre par surprise. Elle inversa l'ordre de la cinquième et de la sixième question. Au lieu de « *Que ferons-nous des Monstres quand nous leur aurons arraché la Terre ?* » elle demanda : « *Pourquoi ne pouvons-nous utiliser contre les Monstres leur propre science, que nous appelons l'Autre-Science ?* »

Entraîné par l'habitude, Eric en était arrivé aux trois quarts du passage qui commençait par : « *Nous les enfermerons, comme nos ancêtres faisaient de tous les animaux étranges, dans un endroit que l'on nomme zoo, ou bien nous les ferons entrer de force dans nos tranchées et nous les obligerons à vivre comme nous avons vécu,* » lorsqu'il s'aperçut du piège qu'on lui tendait. Il s'arrêta, troublé. Puis il reprit le contrôle de lui-même, chercha dans sa mémoire la bonne réponse, avec calme, comme les épouses de son oncle lui avaient appris à le faire, et il recommença :

« *Les raisons pour lesquelles nous ne pouvons pas nous servir de l'Autre-Science sont au nombre de trois,* » récita-t-il, en levant la main, pouce et petit doigt repliés. « *L'Autre-Science n'est pas humaine, l'Autre-Science est inhumaine, l'Autre-Science est anti-humaine. D'abord, elle n'est pas humaine, donc nous ne pouvons pas l'utiliser, car nous ne la comprendrions pas. Ensuite elle est inhumaine : donc nous ne voudrions pas nous en servir, même si nous la comprenions. Enfin, elle est anti-humaine : donc, elle ne peut avoir d'autre but que de nuire à l'Humanité et, tant que nous resterons des hommes, nous ne parviendrons jamais à l'asservir. L'Autre-Science est, à tous points de vue, l'opposé de la Science-Ancestrale : elle est laide au lieu d'être belle, nuisible au lieu d'être bénéfique. L'Autre-Science ne nous conduirait pas, après notre mort, dans le monde de nos ancêtres, mais dans un monde peuplé de Monstres.* »

Dans l'ensemble, tout se passait très bien, en dépit du piège dans lequel il avait failli tomber.

Mais il ne pouvait pas s'empêcher de penser à la conversation qu'il avait eue avec son oncle dans l'autre tranchée. Pendant que, de sa bouche, jaillissaient les mots et les concepts familiers, son esprit, lui, ne cessait de se demander comment ce que le catéchisme lui apprenait et ce qu'il savait de son oncle pouvaient se concilier. Son oncle était partisan de l'Autre-Science, ses parents aussi d'après lui. En étaient-ils pour autant inhumains, anti-humains ?

Et lui-même, qu'était-il ? Il savait bien où se trouvait son devoir. En ce moment-même, il aurait dû être en train de révéler à l'Humanité l'horrible secret de son oncle.

Tout cela était beaucoup trop compliqué pour un jeune homme sans expérience.

Une fois achevé le long catéchisme, Rita-la-Gardienne-du-Passé déclara : « Voilà donc ce que tu as à nous dire sur la science de nos ancêtres. Voyons à présent ce que

la science de nos ancêtres a à nous dire de toi. »

Elle fit un signe par-dessus son épaule, sans tourner la tête, et deux jeunes filles — des apprenties femelles — approchèrent la grosse machine qui était au centre même de la vie religieuse tribale. Puis elles s'effacèrent, en adressant à Eric-l'Unique un timide sourire d'encouragement.

Eric savait que ces sourires n'avaient pas grande signification : il ne fallait pas y voir autre chose qu'un souhait de réussite, adressé par des apprenties femelles à un apprenti mâle. Mais il en éprouva un grand soulagement. Car cela voulait dire, aussi, qu'il était beaucoup plus près qu'elles du stade d'adulte. Que, pour des observateurs désintéressés, sans préjugés, son examen se déroulait fort bien.

Fils-Unique, pensa-t-il furieusement. *Je vais leur montrer de quoi est capable un Fils-Unique !*

Rita-la-Gardienne-du-Passé tourna un bouton en haut de la machine trapue et elle se mit à bourdonner. La vieille femme leva les bras et tout le monde, guerriers, femmes, enfants, apprentis, le chef lui-même baissa la tête.

— « Ecoutez la voix de nos ancêtres, psalmodia-t-elle. « Contemplez attentivement le spectacle de leurs grands exploits. Sachant que leur fin était proche et que nous seuls, leurs descendants, nous pourrions reconquérir la Terre qu'ils avaient perdue, ils ont fabriqué cette machine afin que les générations futures de l'Humanité puissent s'en servir comme d'un guide vers la science qui a été et qui doit être à nouveau. »

Ses bras se baissèrent. En même temps, dans toute la tranchée, les têtes se relevèrent et les yeux se fixèrent avec curiosité sur le mur qui faisait face à la machine et où devait s'inscrire le message magique.

« Eric-le-Fils-Unique, » dit Rita, tournant le bouton situé à gauche de la machine d'une main et le tapotant de l'autre. « Voici la séquence de la science ancestrale qui te concerne, toi, et toi seul. Voici la vision qui doit présider à ta vie et à ta mort. »

Eric regarda fixement le mur. Il avait du mal à respirer. Il allait enfin savoir, il allait savoir tout de suite quelle était sa raison d'être. C'était une vision semblable qui, plusieurs années auparavant, avait suggéré à la Gardienne-du-Passé le surnom que son oncle allait porter : le-Briseur-de-Pièges. Au cours de la dernière cérémonie d'initiation, la séquence qui était échue au candidat représentait deux énormes véhicules aériens, comme en possédaient les ancêtres, en train de se heurter en plein vol.

On s'était efforcé de consoler le jeune homme, mais il savait trop bien quel destin l'attendait. En effet, au beau milieu de son Vol, il s'était fait surprendre par un Monstre qui l'avait saisi à bras-le-corps et lui avait écrasé la tête contre un mur.

Mais même ce genre de séquence, pensa Eric, serait préférable au vide total d'une *vision blanche.* Quand, de temps en temps, la machine se taisait obstinément et persistait à ne montrer qu'un rectangle d'un blanc aveuglant, la tribu tout entière savait que le

candidat n'avait aucune chance de parvenir un jour à la virilité complète. Et la machine ne se trompait jamais. L'adolescent qui avait tiré une vision blanche devenait inévitablement de plus en plus efféminé. Jamais il n'accomplissait son premier Vol. Il n'aimait pas la compagnie des guerriers, il tournait autour des femmes, leur demandait sans cesse de lui confier de menus travaux. La machine des ancêtres, en vous regardant, savait exactement ce que vous étiez et ce que vous alliez devenir.

Quelle science que celle qui avait créé cette machine ! On supposait cette dernière mue par une source d'énergie semblable à celle qui gouvernait toutes choses. Autonome, elle fonctionnerait éternellement pourvu qu'on n'allât pas fouiller dans ses entrailles... mais qui commettrait pareil sacrilège ? Ses visions recélaient, non seulement les secrets de tous les êtres humains en tant qu'individus, mais aussi les immenses mystères que l'Humanité devait résoudre pour faire son salut, en utilisant les rites et les charmes de la science ancestrale.

Pour l'instant, toutefois, seule une petite partie de l'Humanité intéressait Eric. Cette partie, c'était lui-même. Son avenir. Il attendit, de plus en plus tendu à mesure que le bourdonnement de la machine croissait en intensité. Puis, brusquement, une exclamation étouffée jaillit de toutes les gorges : une vision venait d'apparaître sur le mur.

Il n'avait pas tiré de vision blanche. C'était là le point capital. Une authentique vision ancestrale lui avait été accordée.

— « Encore un exploit de Bas-Prix ! » hurla une voix, tandis que, sur le mur, des gens, portant les étranges costumes des ancêtres, affluaient de toutes les directions. Ils se ruaient, hommes, femmes, enfants, des quatre coins de l'écran étincelant, vers un édifice bizarre où ils s'engouffraient. Ils s'y engloutissaient, de plus en plus nombreux, et, derrière eux, d'autres se matérialisaient sans cesse sur les bords de l'écran avant de plonger vers l'édifice central.

« Encore un exploit de Bas-Prix ! » vociférait la voix. « Les soldes des soldes. La liquidation des liquidations ! Pour un jour seulement, demain, dans les trois magasins de Bas-Prix. Jumelles, magnétophones, caméras, au prix de gros, parfois même en dessous du prix de gros. Bas-Prix liquide ses stocks ! »

La vision, à présent, ne montrait plus que des objets. Des objets étranges, bizarres, comme en utilisaient les ancêtres. Et chaque fois que l'un d'entre eux apparaissait, la voix récitait un charme. C'était une magie puissante et ancienne, le folklore oublié de la Science-Ancestrale.

« Un posemètre Krafft-Yahrmann, le plus perfectionné du monde ; vous en avez entendu parler et maintenant vous pouvez l'acheter, c'est un œil qui remplace le vôtre, à un prix qui convient à toutes les bourses, huit dollars et quatre-vingt-quinze cents, demain à Bas-Prix. Mais attention, attention, la quantité est limitée.

» Une caméra japonaise automatique de huit millimètres avec objectif F 1,4 et œil électrique se chargeant de la mise au point et

assurant à chaque fois une exposition parfaite. Pour trois dollars seulement par semaine. Il n'en reste plus beaucoup. Alors, dépêchez-vous, dépêchez-vous ! »

Eric regardait la séquence se dérouler, les mains serrées l'une contre l'autre, le regard tendu à en faire mal par le respect et l'attention. Là était la clef de son existence, de ce qu'il pouvait devenir. Là était la vision qui préfigurait son avenir et que la machine, dont on avait tourné le bouton au hasard, lui annonçait.

La machine savait tout... et ne pouvait pas se tromper.

Mais Eric s'inquiétait. La vision était si étrange. Il y en avait parfois de si déconcertantes que même les plus sages d'entre les femmes n'y comprenaient rien. Et cela voulait dire que le jeune homme en question serait toujours une énigme, pour lui-même et pour l'Humanité.

Faites que cela ne m'arrive pas ! O ancêtres, ô science, ô machine, faites que cela ne m'arrive pas ! Donnez-moi, je vous prie, une vision claire et précise afin que ma personnalité soit claire et précise pour le reste de mon existence !

« Nos jumelles de haute précision, » tonitruait la voix et, soudain, l'homme qui parlait apparut dans la vision, portant à ses yeux l'un des étranges objets. « C'est un appareil d'importation. Si nous vous disions le nom du fabricant, vous le reconnaîtriez immédiatement. Les plus petites, quatorze dollars et quatre-vingt-quinze cents seulement *avec* l'étui. Les plus grandes, quinze dollars et quatre-vingt-quinze cents, *avec* l'étui. Vous voyez plus loin, vous voyez mieux, vous payez moins. On paie toujours moins à Bas-Prix. Des tarifs ridicules ! Des appareils de haute qualité ! Demain, demain, soyez tous demain aux soldes annuelles des magasins Bas-Prix ! »

Il y eut un déclic et la vision disparut brusquement ; un rectangle blanc la remplaça sur le mur de la tranchée. Ainsi, se dit Eric, voilà toutes les indications dont je dispose pour mon avenir. Que signifiait la vision ? Pouvait-on l'interpréter ?

Anxieux, à présent, il se tourna vers Ottilie-la-Première-Epouse-du-Chef. Il se tourna vers elle et, en même temps que lui, tous les membres de l'Humanité, Sarah-la-Guérisseuse et Rita-la-Gardienne-du-Passé avec eux, la consultèrent du regard.

Seule Ottilie, cette petite femme trapue et impérieuse, seule Ottilie pouvait interpréter une vision. Le nom de Première-Epouse-du-Chef indiquait la place qu'elle occupait, c'était son titre le plus récent mais, bien avant qu'elle eût pris la tête de la Société Femelle, on l'appelait déjà Ottilie-l'Augure, Ottilie-l'Interprète-des-Présages, Ottilie qui savait remonter en esprit des confortables tranchées du présent aux corridors obscurs, aux labyrinthes de l'avenir, Ottilie qui savait lire les signes, annoncer à l'avance les événements.

C'était en sa qualité d'Augure qu'elle désignait, dans une portée de trois enfants nouveau-nés, celui qu'il fallait détruire de crainte

qu'un jour il ne se révélât, d'une façon ou d'une autre, funeste pour son peuple. C'était en sa qualité d'Augure qu'à la mort du vieux chef, elle lui avait désigné pour successeur Franklin-le-Père-des-Voleurs-Innombrables, qui stimulait les présages les plus propices. C'était encore en sa qualité d'Augure que, les bras levés, se contorsionnant, se balançant, gémissant, elle cherchait à présent tout au fond d'elle-même la signification de la vision d'Eric. Oui, c'était en sa qualité d'Augure et non de Première-Epouse-du-Chef car, cela, elle ne l'était devenue qu'après l'ascension de Franklin sur le trône.

Les égratignures et les piqûres qu'Eric devait à Sarah-la-Guérisseuse commençaient à lui faire très mal, mais il chassa cette préoccupation de son esprit. Sa vision pouvait-elle être interprétée ? Et, si oui, dans quel sens ?

Les conclusions d'Ottilie, quelles qu'elles fussent, l'accompagneraient pendant toute sa vie, alors que seraient depuis longtemps séchées les plaies de ses bras, de ses jambes, de sa poitrine. Comment, au nom du ciel, pouvait-on interpréter cette vision ? Eric-le-Bas-Prix ? Cela ne voulait rien dire. Eric-la-Qualité ? Non, c'était un peu mieux, mais encore beaucoup trop vague, à peine préférable à une vision blanche.

Son regard se fixa, derrière la silhouette tourmentée d'Ottilie, sur son oncle qui se tenait, entouré de son détachement, un peu à gauche du Tumulus Royal. Thomas-le-Briseur-de-Pièges regardait l'Augure et souriait de toutes ses dents.

Que trouvait-il de si drôle dans tout cela ? se demanda Eric, furieux. N'y avait-il rien de sacré pour lui ? Ne comprenait-il pas à quel point il était important pour Eric que sa vision fût compréhensible, qu'il eût, au terme de cette séance, un nom dont il pût être fier ? Qu'avaient de risible les tortures d'Ottilie accouchant de son avenir ?

Il se rendit compte qu'Ottilie commençait à prononcer des paroles cohérentes. Il tendit toutes ses facultés pour écouter. Le moment était arrivé. Il allait savoir. Savoir qui il était. Qui il serait pendant sa vie tout entière.

— « Par trois fois, » murmura Ottilie d'une voix qui, peu à peu, devint plus claire et plus forte, « par trois fois nos ancêtres ont donné à Eric son nom. Par trois fois ils l'ont répété. Par trois fois ils l'ont invité, de trois manières différentes, à devenir ce dont leur science avait besoin. Eric l'a entendu. Vous tous, comme moi, vous l'avez entendu. »

De toutes les paroles magiques qui avaient été prononcées, laquelle, se demandait vainement Eric, contenait son nom et le sens de son existence ? Il attendit que l'Augure voulût bien le lui révéler. C'est à peine s'il respirait encore.

Le corps détendu, les mains pendant mollement le long de ses flancs, Ottilie parlait d'une voix claire, assurée, tout en regardant le mur de la tranchée où la vision était apparue.

« Voilà ce qu'a dit la science de nos ancêtres, » leur rappela-t-elle. « Un posemètre qui remplace votre œil. Puis : un œil électrique qui se charge de la mise au point. Et enfin : vous voyez plus loin,

vous voyez mieux, vous payez moins. Voilà ce que la machine nous a dit d'Eric. Il est impossible de se tromper sur ce que nos ancêtres veulent le voir devenir, sur ce qu'il doit être si nous voulons nous venger des Monstres et reconquérir la Terre qui est légitimement nôtre. »

Grâces en soient rendues à la machine, grâces en soient rendues à tous les ancêtres, à tous et à chacun d'entre eux, au moins le message était clair ! Mais en quoi consistait-il exactement ?

Ottilie-l'Augure, Ottilie-l'Interprète-des-Présages se tourna vers lui, qui se tenait seul, loin des autres hommes. Tout le monde suivait la scène avec un intérêt passionné. Eric se redressa, se raidit pour prendre connaissance de son destin.

« Eric, » dit-elle, « Eric-le-Fils-Unique, tu vas partir à présent pour accomplir ton Vol. Si tu le réussis et si tu nous reviens vivant, tu deviendras un homme. Alors, on ne te désignera plus sous ton nom actuel mais sous celui d'Eric-l'Œil. Eric-l'Œil, Eric-le-Clairvoyant, Eric qui indique à l'Humanité son chemin. Eric qui combat les Monstres avec son œil, son œil ouvert, son œil électrique, son œil qui voit le plus loin, qui voit le mieux, qui paie le moins. Car telle est la volonté de nos ancêtres, et tous vous l'avez entendue. »

Eric pouvait enfin respirer, et il le fit, bruyamment, comme tous les autres membres de l'Humanité qui étaient restés suspendus aux lèvres d'Ottilie. Eric-l'Œil — voilà donc ce qu'il serait. S'il réussissait... et s'il en revenait vivant.

Eric - l'Œil, Eric - le - Clairvoyant. Maintenant il se connaissait. Son destin était fixé, et pour toujours. C'était un nom superbe, une personnalité magnifique qui venait de lui échoir. Il avait eu beaucoup de chance.

Rita-la-Gardienne-du-Passé et sa fille Harriet-la-Conteuse replacèrent la machine dans la niche sacrée, derrière le Tumulus Royal. Malgré la solennité de l'acte qu'elle était en train d'accomplir, la plus jeune des deux femmes n'arrivait pas à quitter Eric des yeux. Il était devenu un personnage, ou du moins il le deviendrait à son retour. D'autres filles de son âge, promises bientôt à l'accouplement, le regardaient aussi.

Eric s'ébranla. Il décrivit un petit cercle devant l'Humanité, le torse gonflé. Il attendit qu'Ottilie, qui n'était plus l'Augure, l'Interprète-des-Présages, mais la Première-Epouse-du-Chef — il attendit qu'Ottilie eût repris sa place à la tête de la Société Femelle pour commencer à chanter.

Il rejeta la tête en arrière, il écarta les bras, et il dansa, fièrement, virilement devant l'Humanité. Il pivota plusieurs fois de suite sur lui-même, il bondit, il retoucha terre en tordant spasmodiquement bras et jambes. Et, tout en dansant, il chantait.

Il chantait, inspiré par l'orgueil qui lui gonflait la poitrine à la faire éclater, par la majesté du guerrier qu'il serait bientôt, par la connaissance qu'il avait de lui-même. Il chantait à ses compagnons sa promesse :

Je suis Eric-l'Œil,
Eric-l'Œil-Ouvert,
Eric-l'Œil-Electrique,
Eric qui voit le plus loin, qui voit le mieux, qui paie le moins.
Eric-le-Clairvoyant...
Eric qui cherche et trouve le chemin.
Etes-vous perdus dans un lieu que vous ne connaissez pas ?
Je vous ramènerai chez vous.
La tranchée se divise-t-elle en embranchements trop nombreux ?
Je choisirai celui qui convient et l'Humanité le parcourra saine et sauve.
Etes-vous entourés d'ennemis, de pièges cachés, de dangers imprévus ?
Je les verrai et je vous préviendrai à temps.
Je marcherai à la tête du détachement, je serai l'éclaireur des autres guerriers.
Et ils sauront qu'ils vont remporter la victoire...
Car ils auront avec eux Eric-le-Clairvoyant qui leur montrera le chemin !

Voilà ce qu'il chanta en dansant devant l'Humanité, sous les énormes lanternes de la grande tranchée centrale. Il chanta sa mission dans la vie tout comme, quelques lunes auparavant, il avait entendu Roy-l'Agile chanter, lors de son initiation, la rapidité, la prestesse dont il serait bientôt maître ; comme, bien longtemps avant cela, son oncle Thomas avait chanté l'art de détecter et de démanteler les pièges qui serait sa raison d'être ; comme, jadis, son propre père avait chanté les Vols qu'il allait commettre, les entrepôts qu'il allait vider pour le bénéfice de l'Humanité. Il chanta, sauta, tournoya, sous les yeux de l'Humanité qui marquait le rythme en tapant des mains et des pieds, qui reprenait en chœur le refrain de son triomphe.

Puis Franklin-le-Père-des-Voleurs-Innombrables grogna sourdement. Le bruit se tut. Eric se figea d'un geste vibrant, le corps tout humide de sueur, les membres encore tremblants.

— « Tu viens de nous décrire ce qui sera une fois le Vol accompli, » fit observer Franklin. « Mais d'abord vient le Vol. Le Vol passe toujours avant la virilité. Parle-nous donc de ton Vol. »

— « Je pénétrerai dans le territoire des Monstres, » annonça fièrement Eric, la tête rejetée en arrière devant le chef. « J'y entrerai seul, sans compagnons mais armé, comme il convient à un guerrier. Je leur déroberai quelque chose, quel que soit le danger qui me menace. Et ce que je leur aurai dérobé, je le rapporterai à l'Humanité pour qu'elle en fasse son profit et qu'elle en jouisse. »

Franklin hocha la tête et répondit, comme le voulait le cérémonial : « C'est parler en guerrier. Que t'engages-tu à voler aux Monstres ? Pour ton premier Vol, tu dois nous décrire à l'avance ce que tu comptes nous rapporter, et ta promesse doit être fidèlement observée. »

Le moment était venu. Eric quêta un soutien auprès de son oncle. Thomas-le-Briseur-de-Pièges avait les yeux tournés dans une autre direction. Le jeune homme se lécha les lèvres. Bah, ce ne serait

peut-être pas si terrible. Après tout, un jeune homme sur le point d'accomplir son premier Vol était absolument libre de choisir.

— « J'opte, » dit-il d'une voix qui tremblait un peu, « pour la troisième catégorie. »

Les effets de ses paroles l'emportèrent de beaucoup sur ce qu'il avait envisagé. Franklin-le-Père-des-Voleurs-Innombrables poussa une espèce de jappement aigu. Il sauta à bas du Tumulus Royal et considéra Eric en silence, bouche bée. Son gros ventre et ses bras graisseux tremblotaient sous le choc.

— « La troisième catégorie, dis-tu ? La *troisième* ? »

Complètement affolé cette fois, Eric hocha la tête.

Franklin se tourna vers sa femme Ottilie. Tous deux, à travers les rangs de l'Humanité, cherchèrent du regard Thomas-le-Briseur-de-Pièges qui se tenait immobile au milieu de son détachement, apparemment insoucieux de la sensation que son neveu avait créée.

« Qu'est-ce que ça signifie, Thomas ? » interrogea le chef, dont la voix avait perdu son accent cérémonieux. « A quoi joues-tu ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire de troisième catégorie ? »

Thomas-le-Briseur-de-Pièges tourna vers lui des yeux étonnés. « A quoi je joue, moi ? Mais à rien. Le gosse a bien le droit de choisir sa catégorie. S'il opte pour la troisième, c'est son affaire. Je ne vois pas en quoi cela me regarde. »

Le chef soutint son regard pendant quelques secondes encore. Puis il pivota sur ses talons et, d'un ton bref, dit à Eric : « Très bien, tu as choisi. Va pour la troisième catégorie. Et maintenant, que la fête continue. »

Mais tout était gâché pour Eric. Le festin d'initiation qui précédait un premier Vol... comme il y avait rêvé ! Or, il se passait quelque chose ici, quelque chose de dangereux, de déplaisant, et il y était impliqué.

Manifestement, le chef le considérait comme un facteur important de la difficulté qui venait de se présenter. D'habitude, l'initié qui était sur le point d'accomplir son premier Vol formait le centre de la conversation durant le festin qui avait lieu dans la tranchée centrale, les femmes accroupies d'un côté, les hommes de l'autre, et les enfants au bout, là où la lumière était la moins forte. Mais, au cours du repas, le chef n'adressa à Eric que les remarques rituelles absolument indispensables. Son regard le quittait sans cesse pour se poser sur Thomas-le-Briseur-de-Pièges.

De temps en temps, aussi, il rencontrait celui d'Ottilie, sa première épouse et sa femme préférée, qui se tenait en face de lui. Il semblait lui dire quelque chose, quoique leurs lèvres ne remuent pas. Et puis, tous deux hochaient la tête et se remettaient à regarder l'oncle d'Eric

Le reste de l'Humanité avait conscience de cette tension. Au contraire de ce qui se passait habituellement au cours d'un festin d'initiation, l'atmosphère n'était pas très gaie. Le détachement du Briseur-de-Pièges s'était resserré


Virgil
Finlay

autour de son chef ; la plupart des guerriers qui le composaient ne faisaient même pas semblant de manger ; ils étaient en alerte. Les autres capitaines — Stephen-aux-Bras-Robustes et Harold-le-Lanceur-d'Epieux, par exemple — avaient un air soucieux : on eût dit qu'ils s'efforçaient de démêler des problèmes extrêmement complexes.

Même les enfants se tenaient remarquablement tranquilles. Ils servaient les aliments sur lesquels les femmes avaient, longtemps auparavant, prononcé des charmes, puis ils regagnaient leur place en toute hâte, et ils mangeaient en fixant sur leurs aînés des yeux écarquillés.

En fin de compte, Eric éprouva un soulagement très net lorsque Franklin-le-Père-des-Voleurs-Innombrables rota avec autorité, s'étira et s'étendit sur le sol de la tranchée. Quelques minutes plus tard, il dormait, avec des ronflements sonores.

La nuit avait officiellement commencé.

3

Dès la fin de la période de sommeil, lorsque le réveil du chef et ses premiers bâillements eurent annoncé l'aube, le détachement de Thomas-le-Briseur-de-Pièges partit en expédition.

Eric, que l'on surnommait encore officiellement le Fils-Unique, emportait la précieuse ceinture virile dans le sac à dos que les femmes avaient rempli d'aliments en prévision d'un voyage qui pouvait durer plusieurs jours. Si tout se passait bien, ils seraient de retour avant la prochaine période de sommeil, mais, quand on partait en mission dans le territoire des Monstres, n'importe quoi pouvait arriver.

Ils prirent la route en formation militaire, c'est-à-dire en file indienne très étirée, tout juste à portée de vue du guerrier qui les suivait. Pour la première fois de sa carrière, Eric ne portait qu'un jeu d'épieux : le sien. Les réserves d'armes et de provisions du détachement se trouvaient sur le dos d'un nouvel apprenti, un tout jeune garçon qui marchait derrière Eric, le regardant avec le même mélange de frayeur et d'admiration qu'autrefois Eric lui-même en éprouvait pour les autres guerriers.

Devant lui, Roy-l'Agile — qui tournait justement le coin du corridor obscur — avançait à pas mesurés, sur ses longues jambes aux articulations souples. Et à la tête de la colonne, Eric le savait, Thomas-le-Briseur-de-Pièges marchait, prudemment mais sans perdre de temps, le front orné de la grosse lanterne sourde dont la lueur éclairait tour à tour les deux parois de la tranchée inhabitée, puis se braquait droit devant lui, tenant dans chacune de ses mains robustes un épieu prêt à jaillir, les lèvres entrouvertes pour lancer le cri d'alarme à l'instant même où le danger se matérialiserait.

C'était cela, être un homme ! C'étaient ces expéditions glorieuses et pleines de péril, d'où l'on rapportait des aliments et des armes afin que l'Humanité pût man-

ger et vivre comme il convenait. C'étaient ces retours triomphants, victorieux, les danses des femmes qui se frayaient un chemin dans les rangs des guerriers fatigués, distribuant des rafraîchissements et recueillant les objets qu'elles allaient rendre utilisables. Puis, quand on avait bien mangé, bien bu et qu'on s'était reposé, c'étaient les danses des hommes, danses qui décrivaient à la tribu les événements de l'expédition, les dangers qu'on avait surmontés, le splendide courage dont on avait fait preuve, les spectacles étranges et mystérieux auxquels on avait assisté.

Les spectacles ! De par son nouveau statut, Eric aurait probablement à danser un solo chaque fois que son détachement rencontrerait quelque objet de curiosité. Oh ! quels bonds il ferait, Eric-l'Œil, et de quelle voix fière, mélodieuse, il chanterait les merveilles que l'expédition avait rencontrées !

« Eric-l'Œil, » murmuraient les femmes. « Qu'il est bel homme ! Et quelle chance aura celle qu'il prendra pour compagne ! »

Par exemple, qu'avait fait le matin même Harriet-la-Conteuse ? Juste avant le départ, elle lui avait rempli sa cantine d'eau fraîche comme s'il était déjà un guerrier accrédité, et non un simple initié sur le point d'affronter sa dernière épreuve. Sous les yeux de l'Humanité tout entière elle la lui avait rapportée, les yeux baissés, la peau rosée de son visage et de son corps légèrement rougie. Elle l'avait traité comme une femme traite son mari, et beaucoup de guerriers — Eric se rappelait la scène avec exultation — beaucoup de guerriers dont le premier Vol datait de bien longtemps déjà, avaient observé qu'Eric semblait devoir rejoindre simultanément les rangs de la Société Mâle et ceux des hommes mariés.

Certes, avec ses cheveux roux annonciateurs de malchance, sa mère bruyante et autoritaire, Harriet n'était pas la fille la plus courtisée de toute l'Humanité. Cependant, on comptait encore beaucoup de guerriers accrédités qui n'avaient jamais pu persuader une femme de s'accoupler avec eux, et qui regardaient Franklin et ses trois épouses sans dissimuler leur désir et leur envie. Quelle jalousie n'éprouveraient-ils pas pour Eric, si, tout frais émoulu au rang de guerrier, il s'accouplait le soir même de son premier Vol. On verrait s'ils continueraient de l'appeler l'Unique ! De le traiter d'échantillon !

Ils auraient portée après portée, Harriet et lui, des portées nombreuses, de quatre, de cinq, ou même de six enfants. On oublierait que lui-même n'avait jamais eu de frères. Les femmes des autres guerriers se tortilleraient pour attirer son attention comme elles le faisaient quand le regard de Franklin-le-Père-des-Voleurs-Innombrables se posait sur elles. Par comparaison avec les portées qu'il engendrerait, celles de Franklin paraîtraient négligeables. Il prouverait à l'Humanité que dans ses entrailles et dans ses entrailles seules résidait l'espoir de son peuple. Puis, quand le moment viendrait d'élire un autre chef...

— « Hé, là-bas, l'Echantillon, tu rêves ? » cria Roy-l'Agile, qui lui faisait signe du bout de la tranchée. « Veux-tu redescendre sur terre ? Ce n'est pas dans les quartiers des femmes que nous nous promenons, nous allons pénétrer dans le territoire des Monstres. Reste avec nous, hein ! Le Capitaine te demande. »

Au milieu des rires qui fusaient devant et derrière lui — même ce petit imbécile d'apprenti qui se permettait de ricaner ! — Eric resserra son étreinte sur sa torche et se mit à remonter la colonne au pas de course. Chaque fois qu'il passait à côté d'un guerrier, celui-ci lui demandait le nom de la fille à laquelle il était en train de rêver et lui réclamait des détails intéressants. Comme il n'ouvrait pas la bouche, certains faisaient des suppositions à haute voix. Ils n'étaient malheureusement pas très loin de la vérité.

Son oncle ne fut pas beaucoup plus aimable avec lui. « Eric-*l'Œil* ! » grommela Thomas-le-Briseur-de-Pièges. « C'est Eric-le-Sourcil, Eric-la-Paupière-Fermée qu'on t'appellera si tu ne te réveilles pas. Maintenant, reste à côté de moi et tâche d'*être* Eric-l'Œil. Ces tranchées sont dangereuses et ma vue n'est pas aussi bonne que la tienne. D'ailleurs, j'ai encore une ou deux choses à te dire. » Il se retourna : « Ecartez-vous les uns des autres, là derrière ! » cria-t-il aux hommes qui le suivaient. « Ecartez-vous. Vous devez être à une portée d'épieu de celui qui vous précède. Observez la distance réglementaire entre chaque guerrier. »

A l'adresse d'Eric il murmura, une fois la manœuvre accomplie : « Parfait. Ça nous permet de parler sans qu'on nous entende. J'ai confiance en mes hommes, mais pourquoi courir de risques inutiles ? »

Eric hocha la tête. Il n'avait pas la moindre idée de ce que son oncle voulait dire. Thomas était devenu, depuis peu, bizarrement réticent. Bah, il restait le meilleur chef de détachement de toute l'Humanité.

Ils marchaient côte à côte et la lueur émise par l'étrange substance luminescente enfermée dans la torche d'Eric ainsi que dans la lanterne dont s'ornait le front de son oncle teintait de jaune, à trente pas de distance, les parois uniformes de la tranchée qui s'incurvaient, en haut et en bas, pour former le sol et le plafond. Du milieu du corridor, où ils marchaient, les murs semblaient mous et spongieux, mais Eric savait quelle somme de travail était nécessaire pour y creuser une niche ou un abri. Il fallait à plusieurs hommes robustes au moins deux périodes de sommeil pour creuser un trou assez large, où l'on pouvait ranger une poignée d'objets fabriqués par l'Humanité.

Quelle était l'origine des tranchées ? Certains prétendaient qu'elles avaient été creusées par les ancêtres, au moment où ceux-ci avaient commencé de se défendre contre les Monstres. Pour d'autres, les tranchées avaient toujours existé : elles étaient faites pour que l'Humanité s'y installât.

Ces tranchées s'étendaient dans toutes les directions. Elles s'étiraient interminablement, s'incur-

vaient et se divisaient à l'infini, sombres et silencieuses quand des êtres humains ne les parcouraient pas avec leurs torches et leurs lanternes. Celles-là menaient, Eric le savait, en territoire ennemi, chez les Monstres. Il les avait maintes fois arpentées, en tant qu'humble porteur d'épieux, quand on envoyait le détachement de son oncle à la recherche des nécessités de la vie. D'autres corridors aboutissaient à d'autres lieux plus exotiques et plus dangereux encore. Mais y avait-il des lieux où les corridors n'existaient pas ?

Quelle idée ! Les Monstres eux-mêmes vivaient dans des tranchées, quelque vastes qu'elles fussent, disait-on. Mais, d'après une légende, l'Humanité aurait vécu autrefois hors des tranchées, à l'extérieur des corridors. Alors dans quoi aurait-elle vécu ? Essayer de résoudre l'énigme suffisait à donner le vertige.

Ils arrivèrent à un endroit où la tranchée se divisait en deux, chaque embranchement se poursuivant dans une direction différente.

— « De quel côté ? » demanda Thomas.

Eric, sans hésiter, désigna la tranchée de droite.

Thomas-le-Briseur-de-Pièges hocha la tête. « Tu as une bonne mémoire, » dit-il en empruntant la direction qu'Eric venait d'indiquer. « C'est la moitié de ce qu'il faut pour être un bon éclaireur. Mais, outre une bonne mémoire, on doit aussi avoir l'instinct, le sens de l'orientation. Cela aussi, tu l'as. Je l'ai remarqué à chaque expédition que nous avons faite ensemble. C'est ce que j'ai dit à ces femmes, à Rita, à Ottilie. Je leur ai dit quel nom elles devaient te choisir. Eric-l'Œil. Et je leur ai dit de trouver une vision qui corresponde. »

Le choc qu'Eric ressentit fut si grand qu'il le cloua sur place. « C'est toi qui as choisi mon nom ? Toi qui leur as dit quelle sorte de vision... Mais, mais... c'est impossible ! »

Son oncle pouffa de rire. « Ça s'est passé exactement de la même manière que lorsque Ottilie-l'Interprète-des-Présages s'est entendue avec Franklin pour choisir une vision qui ferait de lui le nouveau chef. Il est élu, elle devient sa Première-Epouse et, automatiquement, elle prend la tête de la Société Femelle. La religion et la politique sont inextricablement mêlées, de nos jours, Eric. Nous ne vivons plus à l'époque où la science de nos ancêtres était authentique et sainte, où elle avait des effets réels. »

— « Mais elle en a encore, n'est-ce pas ? » implora Eric. « Du moins de temps en temps. »

— « N'importe quoi donne de temps en temps des résultats. Mais seule l'Autre-Science en donne *tout le temps*. Cette science-là œuvre pour les Autres, pour les Monstres. Nous devons nous l'approprier. C'est là que tu entres en jeu. »

Eric s'obligeait à ne pas oublier que son oncle était un capitaine expérimenté, un guerrier plein de savoir. C'étaient sa protection et ses conseils qui lui avaient permis, à lui, enfant unique, orphelin de parents dont on n'osait même pas mentionner le nom, de devenir ce qu'il était actuellement, un voleur presque accompli. Il était

heureux pour lui que les deux femmes de son oncle n'eussent, ni l'une ni l'autre, donné naissance à un fils qui eût survécu jusqu'à l'adolescence. Cet homme avait encore beaucoup à lui apprendre.

« Ecoute-moi, » disait le-Briseur-de-Pièges, les yeux toujours fixés sur le corridor vaguement éclairé. « Quand nous serons arrivés dans le territoire des Monstres, tu y pénétreras. Seul, bien sûr. »

Bien sûr, répéta mentalement Eric. Il n'y avait pas d'autre façon de s'y prendre pour commettre un premier Vol. La première fois qu'on volait pour l'Humanité, on le faisait seul, pour prouver sa virilité, son courage, et pour savoir si l'on était ou non chanceux. Il ne s'agissait pas d'un Vol organisé, auquel tout le détachement participait, d'une de ces expéditions d'où l'on ramenait une grande quantité d'objets, des aliments en suffisance pour nourrir l'Humanité pendant longtemps, parfois pendant toute une lune. Quand un détachement entreprenait ce genre de Vol, chaque guerrier devait être sûr de l'adresse et de la chance de ceux qui l'accompagnaient. Il devait savoir que ses camarades avaient tous commis le Vol, qu'ils avaient fait leur preuve sans aide d'aucune sorte.

Même dans les meilleures conditions, voler était dangereux. Il était préférable de le faire en compagnie des guerriers les plus adroits, les plus braves, les plus chanceux.

« Quand tu seras entré, tiens-toi près du mur. Ne lève pas immédiatement la tête ou tu risques d'être cloué sur place. Ne regarde que les murs. Frôle-les toujours en marchant. Et fais vite. »

Rien de nouveau là-dedans. Chaque initié sur le point d'accomplir son premier Vol s'entendait répéter à plusieurs reprises qu'il était terriblement dangereux de regarder en l'air quand on entrait dans le territoire des Monstres. Il fallait fixer les yeux sur le mur et profiter de l'abri qu'il offrait, l'effleurer toujours de l'épaule en courant. Eric ne savait pas du tout pourquoi il en était ainsi, mais il ne mettait pas cette nécessité en doute.

« Bon, » poursuivit Thomas-le-Briseur-de-Pièges. « Une fois entré, tu tournes à droite. *A droite*, Eric, entends-tu ? Tu tournes à droite, sans lever la tête, et tu cours le long du mur, en le touchant de l'épaule à intervalles réguliers. Au bout de quarante ou cinquante pas, tu arriveras devant un grand édifice, presque adjacent au mur. Contourne-le par la gauche, en t'écartant du mur, mais toujours sans lever la tête. Bientôt, tu apercevras une porte. Passe devant sans t'arrêter. A vingt ou vingt-cinq pas de là, tu en verras une autre, plus grande. C'est par celle-là que tu entreras. »

— « C'est par celle-là que j'entrerai, » répéta soigneusement Eric, qui apprenait par cœur les directives de son oncle. Elles concernaient son Vol, l'acte le plus important de sa vie ! Tout, absolument tout ce que lui disait son oncle, il devait l'écouter attentivement et le garder en mémoire.

— « Tu te retrouveras dans une espèce de tranchée, mais plus sombre qu'à l'ordinaire. Les murs absorberont la lumière de ta lan-

terne. Au bout d'un moment, la tranchée débouchera dans un grand espace, un espace très grand et très sombre. Traverse-le en ligne droite, sans cesser de regarder par-dessus ton épaule la lumière de l'entrée pour t'assurer qu'elle est juste derrière toi. Tu rencontreras une autre tranchée, basse celle-là. Tourne à droite au premier carrefour et tu seras arrivé. »

— « Où ? Où serai-je arrivé ? Qu'arrivera-t-il ensuite ? » s'enquit Eric avec fougue. « Comment effectuerai-je mon Vol ? Où trouverai-je la troisième catégorie ? »

Thomas-le-Briseur-de-Pièges semblait avoir du mal à poursuivre. Chose incroyable, il était nerveux ! « Il y a là un Etranger. Tu lui diras qui tu es, d'où tu viens. Il se chargera du reste. »

Cette fois, Eric s'immobilisa complètement. « Un Etranger ? » demanda-t-il, stupéfait. « Quelqu'un qui n'appartient pas à l'Humanité ? »

Son oncle le saisit par le bras et le fit avancer de force. « Voyons, tu as déjà vu des Etrangers, » dit-il avec un faible rire. « Tu sais que l'Humanité n'est pas seule dans les tranchées. Tu le sais, n'est-ce pas, petit ? »

Eric le savait, en effet.

Dès sa petite enfance, il avait accompagné son oncle et le détachement de ce dernier en expéditions — militaires ou commerciales — dans les tranchées situées derrière celles de l'Humanité. Il savait que les gens qui y vivaient méprisaient les siens, qu'ils étaient plus riches, qu'ils menaient une existence moins périlleuse... mais il ne pouvait s'empêcher de les plaindre.

Ce n'étaient, somme toute, que des Etrangers. Lui, il appartenait à l'Humanité.

Il n'était pas juste que l'Humanité vécût dans les premières tranchées, celles qui se trouvaient le plus près des entrepôts ennemis. Eric était prêt à admettre que cet énorme privilège devait être compensé par le danger qui lui était associé — quoique ce fût justement ces dangers continuels auxquels elle était exposée qui faisaient, en partie tout au moins, la grandeur de l'Humanité. Celle-ci était grande malgré son infériorité technologique. Alors, quelle importance si les tribus plus nombreuses mais moins hardies de l'arrière la considéraient principalement comme une source de matériaux bruts ? Jusqu'à quand les forgerons, les potiers et les tanneurs dont elles se composaient pourraient-ils poursuivre leurs bruyantes et bourdonnantes industries si l'Humanité cessait de leur fournir les substances — aliments, tissu, métal — qu'elle avait si glorieusement dérobées aux épouvantables Monstres ? Oui, l'Humanité était bien le peuple le plus brave, le plus grand, le plus important des tranchées.

Mais là n'était pas la question.

La question, c'était que l'on devait borner au strict nécessaire ses rapports avec les Etrangers. C'étaient des Etrangers. On était l'Humanité. Avec eux, on observait ses distances.

Avec eux, on faisait commerce. Il fallait à l'Humanité des pointes d'épieux, des sacs à dos et des cein-

tures, des cantines et des récipients pour cuire les aliments : ces articles dont on avait besoin, on les échangeait contre de lourds chargements de matériau brut, informe, que l'on avait volé. Avec leurs femmes, on s'accouplait. On était toujours en quête de femmes capables d'ajouter aux connaissances et aux capacités techniques de l'Humanité. Mais, après leur enlèvement, ces femmes faisaient partie intégrante de l'Humanité, tout comme les femmes de l'Humanité devenaient des Etrangères dès qu'elles avaient été emportées par une expédition adverse. Et les combattre, leur faire la guerre, c'était, comme voler des objets aux Monstres, ce que la vie de guerrier avait de plus doux, de plus excitant.

Quand on commerçait avec les Etrangers, on se montrait froid, soupçonneux, on recherchait toujours une meilleure affaire ; on leur volait leurs femmes chaque fois qu'on en avait l'occasion, joyeusement, fièrement, parce que cela diminuait leur nombre, tout en accroissant celui de l'Humanité et en contribuant à son bien-être ; en les combattant chaque fois que la guerre pouvait apporter des bénéfices supérieurs à ceux du commerce — et, périodiquement, des bandes d'Etrangers faisaient irruption dans les tranchées de l'Humanité, où ils attaquaient tous ceux qui n'étaient pas sur leurs gardes.

Mais, autrement, pour tout ce qui concernait les échanges sociaux, ils étaient tabou. Presque autant que les Monstres. Quand on en rencontrait un qui s'était égaré loin de sa tribu, on le tuait, vite et sans y réfléchir à deux fois.

En tout cas, on ne leur demandait pas de conseils pour mener à bien son premier Vol.

Eric s'interrogeait encore sur la nature sans précédents des instructions de son oncle quand ils arrivèrent au terme de leur voyage : une grande impasse. Une ligne y était gravée dans le mur, une ligne qui partait du sol, montait jusqu'à hauteur d'homme, puis redescendait en s'incurvant.

La porte qui menait chez les Monstres.

Thomas-le-Briseur-de-Pièges attendit un instant, l'oreille tendue. Ne détectant aucun bruit inhabituel dans le voisinage, aucun signe de danger de l'autre côté, il plaça ses mains en coupe autour de sa bouche, se retourna, et poussa le hululement modulé qui était le cri de reconnaissance de son détachement. Les quatre autres guerriers et l'apprenti accoururent, se groupèrent autour de lui. Puis, sur un signal de leur chef, ils s'accroupirent près de la porte.

D'abord ils mangèrent, vite et en silence, prenant dans leur sac à dos des poignées de nourriture que les femmes leur avaient préparées et les engloutissant, et les lanternes qu'ils portaient au front jetaient de brusques lueurs sur le corridor vide, au plafond en ogive. C'était l'endroit le plus dangereux. L'endroit où n'importe quoi pouvait arriver.

Eric mangea très peu, comme il convenait à un initié sur le point d'entreprendre son premier Vol. Il savait qu'il devait maintenir

son corps et son esprit à leur plus haut degré d'agilité. Son oncle hocha la tête d'un air approbateur en le voyant replacer dans son sac les trois quarts de son repas.

Le sol vibrait légèrement sous leurs pieds ; ils entendaient une sorte de gargouillis rythmique et régulier. Pour Eric, cela signifiait qu'ils se trouvaient juste au-dessus d'une tuyauterie ; après son retour, au moment de repartir, Thomas-le-Briseur-de-Pièges y pratiquerait une ouverture et ils y rempliraient leurs cantines. L'eau était particulièrement douce ici, tout près du territoire des Monstres.

Enfin Thomas se leva et fit signe à Roy-l'Agile de s'approcher. Sous les yeux des autres guerriers, qui regardaient la scène, tendus et silencieux, les deux hommes allèrent jusqu'à la ligne et y collèrent leur oreille. Enfin, satisfaits, ils introduisirent la pointe de leurs épieux dans l'espace qui séparait la porte du mur et ils attirèrent le bloc de pierre vers eux avec beaucoup de soins. Ils le posèrent très doucement sur le sol.

Une buée vibrante de pure blancheur apparut à l'emplacement de la porte.

Le territoire des Monstres. L'étrange lumière qui baignait le territoire des Monstres. Eric avait vu beaucoup de guerriers s'y plonger pour accomplir leur devoir d'hommes. A présent, c'était son tour.

Tenant à la main son lourd épieu, prêt à être lancé, l'oncle d'Eric passa le buste dans l'ouverture. Il tordit le cou pour regarder en l'air, en bas et des deux côtés. Puis il se redressa et retourna dans la tranchée.

— « Pas de nouveaux pièges, » dit-il à voix basse. « Celui que j'ai démantelé la dernière fois est encore là-haut sur le mur. On ne l'a pas réparé. Allons, Eric. C'est le moment. »

Eric se leva et l'accompagna jusqu'à l'ouverture, en n'oubliant pas de garder les yeux fixés sur le sol. Il ne fallait pas lever la tête, on le lui avait répété cent fois, pas tout de suite, pas quand on entrait pour la première fois dans le territoire des Monstres. Sinon, on se figeait sur place, on était perdu, fini.

Son oncle vérifia son équipement, avec soins, tendrement : il s'assura que sa ceinture neuve était bien serrée, que son sac à dos et son étui dorsal étaient correctement placés sur ses épaules. Il lui prit son lourd épieu, qu'il tenait à la main droite, et le remplaça par un autre, plus léger, qu'il ôta de son étui. « Si un Monstre t'apercevait, » murmura-t-il, « le lourd épieu ne te servirait de rien. Au cas où cela t'arriverait, précipite-toi dans la cachette la plus proche et jette l'épieu léger le plus loin possible. Le Monstre ne saura pas faire la distinction entre toi et l'épieu. C'est l'épieu qu'il suivra. »

Eric hocha mécaniquement la tête : cela aussi, on le lui avait répété cent fois, c'était une leçon qu'il connaissait par cœur. Il avait la bouche si sèche ! Quel dommage qu'il fût indigne d'un homme de réclamer de l'eau à un moment pareil.

Thomas-le-Briseur-de-Pièges remplaça la torche de son neveu par

une lanterne qu'il lui passa autour du front. Puis il le poussa vers l'ouverture. « Reviens victorieux de ton premier Vol, Eric, » murmura-t-il. « Au retour, tu seras un homme. »

4

Il était de l'autre côté. Il était en territoire ennemi. L'étrange lumière des Monstres le baignait, le monde incroyable des Monstres l'entourait. Les tranchées, l'Humanité, tout ce qu'il connaissait étaient derrière lui.

Une envie de vomir le prit, la panique lui retourna l'estomac.

Ne pas lever les yeux. Regarder par terre, ou l'on risque d'être cloué sur place. Rester près du mur, le regarder toujours et se déplacer en se tenant tout contre. Tourner à droite sans quitter le mur. Vite.

Eric se tourna. Il sentit son épaule droite efleurer le mur. Il se mit à courir, en gardant les yeux baissés et en touchant le mur de l'épaule à intervalles réguliers. Il courait le plus vite possible, actionnant ses muscles au maximum. Tout en courant, il comptait ses pas.

Vingt pas. D'où venait la lumière ? Elle était partout ; si éclatante ; si blanche, si blanche. *Vingt-cinq pas. Toucher le mur de l'épaule. Surtout, surtout, ne pas s'éloigner du mur. Trente pas.* Sous un éclairage pareil, la lanterne était inutile. Cette lumière aveuglait. *Trente-cinq pas.* Le sol ne ressemblait pas à celui des tranchées. Il était plat et très dur. Le mur aussi. Plat et dur et droit. *Quarante pas. Courir en gardant les yeux baissés. Courir. Toucher le mur de l'épaule. Vite. Mais les yeux baissés. Ne pas lever la tête. Quarante-cinq pas.*

Il faillit s'écraser contre l'édifice dont son oncle lui avait parlé, mais ses réflexes et les directives qu'on lui avait données le firent changer de cap juste à temps. La couleur n'était pas la même que celle du mur, remarqua-t-il, et le matériau aussi était différent. *Garder les yeux baissés. Ne pas lever la tête.* Il aperçut l'ouverture : on eût dit l'entrée d'une petite tranchée.

Passe devant sans t'arrêter, Eric. De nouveau, il se mit à compter tout en courant. Au bout de vingt-trois pas, il trouva une autre porte, beaucoup plus grande et plus large. Il s'y engouffra. *Il y fera plus sombre. Les murs absorberont la lumière de ta lanterne.*

Eric s'arrêta, le souffle coupé. Cette noirceur qui engloutissait tout, il l'accueillait avec plaisir. Après la terrible lumière blanche, l'obscurité lui semblait familière ; elle lui rappelait sa tranchée, si loin de lui à présent.

Il savait qu'arrivé à ce stade il pouvait reprendre haleine. La première partie, la pire, était terminée. Il n'était plus en terrain découvert.

Il était sorti du territoire des Monstres. Il avait couru vite en suivant les instructions jusqu'à l'abri. Et il était toujours en vie.

Le pire était fait. Rien, à présent, ne serait aussi terrible.

Le territoire des Monstres. Il s'étendait derrière lui, baigné dans sa lumière étrange. Maintenant. Oui, pourquoi pas maintenant,

puisqu'il se trouvait dans une sécurité relative. Il pouvait courir le risque. Il *voulait* courir le risque.

Il se tourna, prudemment, craintivement. Il leva les yeux. Il regarda.

Le cri qui s'échappa de ses lèvres fut complètement involontaire et l'effraya presque autant que ce qu'il vit. Aussitôt, il referma les yeux et se jeta par terre. Un long moment il resta étendu sur le sol, presque paralysé.

Ce n'était pas possible. Il n'avait pas vraiment vu cela. Il ne pouvait rien exister de si haut, de si long, de si interminable.

Au bout d'un moment, il rouvrit les yeux, en prenant bien soin de les garder fixés sur un point situé tout près de lui, dans le noir. Sa vue s'était habituée à l'obscurité qui régnait dans cet espace couvert. A présent, la lueur jaunâtre de sa lanterne suffisait à l'éclairer : il distinguait les murs, à peu près aussi écartés l'un de l'autre que ceux de sa tranchées, mais bizarrement verticaux, perpendiculaires par rapport au sol et au plafond. Au loin s'étendait une immense tache noire. *La tranchée débouche dans un espace, un espace très grand et très sombre.*

Qu'était-ce que cet endroit ? se demanda-t-il. De quelle utilité était-il pour les Monstres ?

Il lui fallait jeter encore un coup d'œil derrière lui. Un coup d'œil rapide. Le destin allait faire de lui Eric-le-Clairvoyant. Il devait donc être capable de tout regarder. Il le devait.

Mais prudemment, prudemment.

De nouveau, Eric se retourna, en ouvrant les yeux petit à petit. Il serra les dents pour ne pas crier. Pourtant, il fut bien près de le faire. Vite il referma les yeux, atendit un moment, les rouvrit.

Petit à petit, en mesurant ses efforts, il parvint à regarder le grand espace blanc sans perdre le contrôle de ses nerfs. C'était épouvantable, bouleversant, mais, à condition de se ménager des pauses, il pouvait le supporter.

La distance. Enorme, allongée, incroyable. Une accumulation d'espace, baignée de cette lumière blanche. L'espace devant, l'espace sur les côtés, l'espace, l'espace, l'espace qui semblait n'avoir pas de fin. Et pourtant il en avait une, très, très loin de là. Un mur édifié par les géants le scellait. Un mur immense, qui partait du sol et se perdait très haut au-dessus de la tête.

Entre Eric et le mur — quand on avait réuni suffisamment de courage pour regarder assez longtemps — on voyait des objets. Des objets énormes, que seule rapetissait l'immensité de l'espace, des objets terriblement « autres ». Des objets qui ne ressemblaient à rien de ce que l'on pouvait imaginer.

Non, cela n'était pas tout à fait vrai. Celui-là, là-bas. Eric le reconnaissait.

C'était une grande masse trapue, comme un sac à dos plein sans les courroies. Maintes fois, depuis sa petite enfance, il l'avait entendu décrire par des guerriers de retour d'une expédition dans le territoire des Monstres.

Il y avait de la nourriture dans ce sac-là et dans d'autres, identiques. Assez de nourriture dans un seul de ces sacs pour alimenter toute la population de l'Humanité pendant des lunes et des lunes. Une nourriture différente dans chaque sac.

Des pointes d'épieu que possédait l'Humanité, aucune n'était assez pointue pour y percer un trou, en tout cas près du fond, où le matériau était le plus épais. Les guerriers — Eric le savait — devaient monter jusqu'à mi-hauteur avant de trouver un endroit assez mince pour s'y tailler une entrée. On se passait alors les morceaux de main en main, accrochés à des points d'appui précaires distants de quelques pas les uns par rapport aux autres.

Lorsque la pile, sur le sol, était asez haute, en redescendait et l'on remplissait les sacs à dos, qui étaient des modèles plus vastes que de coutume, spécialement conçus pour ce genre d'expéditions. Puis on retournait aux tranchées et aux femmes qui, seules, avaient le pouvoir de décider si la nourriture était propre à la consommation et, dans ce cas, de la préparer.

C'est là qu'il aurait dû être en ce moment même, sur ce sac, en train d'y percer un trou, s'îl avait choisi pour son vol la première catégorie, comme le faisaient presque tous les jeunes gens. En train d'y creuser un trou, de puiser une poignée de nourriture — la quantité n'avait pas d'importance pour un premier Vol, tout était acceptable — avant de retourner chez lui pour s'y faire accueillir par les applaudissements des femmes et les félicitations des hommes. Il serait engagé dans une entreprise normale, reconnue par la société...

Mais ce n était pas le cas...

Il s'aperçut que, de sa cachette, il pouvait regarder le territoire des Monstres sans éprouver autre chose qu'une légère sensation de nausée. Cela, déjà, c'était un exploit. Il était donc capable, au bout d'un laps de temps très bref, de regarder tout autour de lui et de se livrer à des conjectures sur les marchandises des monstres comme le guerrier le plus expérimenté. Il ne se sentait pas encore en mesure de regarder vers le haut, mais quel guerrier pouvait le faire !

Tout cela était bel et bon, mais ne le menait nulle part. Ce n'était pas un Vol normal qu'il devait accomplir. Il avait choisi la troisième catégorie. Les souvenirs des Monstres.

Eric se retourna vers la région obscure. Il longea rapidement la tranchée aux murs droits, entre lesquels sa lanterne frontale traçait une ligne jaune. Devant lui, et à mesure qu'il s'en rapprochait, le grand espace noir se faisait plus vaste.

Tout ce qui concernait son Vol, son initiation à la virilité, tout sortait de l'ordinaire. Par exemple Thomas-le-Briseur-de-Pièges révélant aux femmes pour quoi il était particulièrement doué, afin qu'elles lui accordent la vision et le nom correspondants. Les visions étaient censées venir des ancêtres, par le truchement de la machine qui était elle-même l'œuvre de la Science Ancestrale. Théoriquement, personne ne pouvait avoir à l'avance la moindre idée de ce qu'allait

être sa vision. C'était l'affaire des ancêtres et des plans mystérieux qu'ils avaient formés pour leurs descendants.

Etait-il possible, était-il concevable que les visions et les noms fussent fixés à l'avance, que la machine fût réglée différemment pour chaque initiation ? Que devenait la religion, dans tout cela ? S'il en était ainsi, comment pouvait-on continuer de croire à la logique, à la loi des causes et des effets ?

Et se faire aider par quelqu'un — par un Etranger, surtout ! — pour accomplir son premier Vol. Ce Vol ne devait servir qu'à tester le potentiel viril du candidat ; par définition, il fallait l'accomplir seul.

Mais si l'on acceptait l'idée de visions arrangées à l'avance, rien n'empêchait qu'il en fût de même pour les Vols !

Eric secoua la tête. Mentalement aussi, il s'engageait dans des corridors très sombres ; son univers s'écroulait.

En tout cas, il était certain d'une chose. Conclure un accord avec un Etranger, comme son oncle l'avait fait, était un acte absolument contraire aux lois et aux habitudes de l'Humanité. La nervosité avec laquelle Thomas lui en avait parlé ne faisait que souligner ce fait. C'était... eh bien, c'était *mal*.

Pourtant, aux yeux d'Eric tout au moins, son oncle était l'homme le plus merveilleux de toute l'Humanité. Thomas-le-Briseur-de-Pièges ne pouvait pas mal agir. Cependant Thomas-le-Briseur-de-Pièges inclinait manifestement vers l'Autre-Science. L'Autre-Science était interdite. Restait que, selon lui, le père et la mère d'Eric avaient été des partisans de l'Autre-Science.

C'était trop. Il y avait trop de choses à élucider. Trop de choses qu'il ignorait. Il ferait mieux de se concentrer sur son Vol.

Il était arrivé au bout de la bizarre tranchée. Quand il déboucha dans la grande région sombre et perçut l'énorme masse d'obscurité qui pesait au-dessus de sa tête, il sentit les poils de sa nuque se hérisser. Il se mit à courir, en tournant la tête de temps en temps pour s'assurer qu'il suivait bien une ligne droite par rapport à la lumière de l'entrée. Ici, sa lanterne frontale était presque inutile. Il détestait cet endroit. L'impression était presque la même que s'il n'y avait pas eu de murs et de plafond.

Quel rôle, se demanda-t-il de nouveau, avec fièvre, quel rôle jouait cet édifice dans l'univers des Monstres ? De quelle utilité leur était-il ? Il n'était pas certain d'avoir envie de le savoir.

Eric courait encore quand il arriva au bout de l'espace découvert. Il heurta le mur avec une force telle qu'il rebondit violemment en arrière.

Il eut très peur pendant un instant, avant de se rendre compte de ce qui s'était passé. Il avait trop tardé à évaluer sa position. Sans doute avait-il dévié de son cap.

Les bras tendus, il tâta le mur et finit par trouver l'entrée de la tranchée au plafond bas. Il était très bas, en effet, si bas qu'il dut plier les genoux et baisser la tête pour ne pas se cogner. Impression

désagréable. Mais là, tout de suite, à sa droite, se trouvait l'ouverture, le carrefour dont son oncle lui avait parlé, et il s'y engagea avec soulagement.

Il était arrivé.

L'endroit était éclairé par plusieurs lanternes. Et il y avait là des Etrangers ! Non pas un seul, mais trois, quatre... non, cinq ! Ils étaient accroupis dans un coin de cette grande tranchée carrée ; trois d'entre eux discutaient avec animation ; les deux autres étaient en train de faire quelque chose d'incompréhensible avec des matériaux qui, dans l'ensemble, étaient inconnus pour Eric.

Le voyant entrer, ils se levèrent d'un bond, tous les cinq, et se déployèrent en demi-cercle face à lui. Eric regretta amèrement de ne pas tenir à la main ses deux lourds épieux. Il aurait disposé à la fois d'un bouclier et d'une arme offensive dangereuse. L'épieu léger, une fois lancé, ne pouvait plus servir de rien.

Néanmoins, il le brandit au-dessus de son épaule et prit un air féroce, comme il convenait à un guerrier de l'Humanité. Il se dit que, s'il se trouvait obligé de lancer, il se jetterait de côté tout de suite après, et qu'il essaierait de tirer de son étui les deux lourds épieux. Mais s'ils se précipitaient sur lui sans attendre...

— « Qui es-tu ? » demanda un homme d'âge moyen, aux traits marqués, qui s'était posté au centre du demi-cercle et dont l'épieu vibrait dans la main levée. « Comment t'appelles-tu ? Quel est ton peuple ? »

— « Je me nomme Eric-le-Fils-Unique. » répliqua Eric. Puis il ajouta : « Mais on m'appellera bientôt Eric-l'Œil. Mon peuple est l'Humanité. »

— « C'est bien celui que nous attendions, » dit celui qui venait de l'interroger à ses compagnons, et ceux-ci, aussitôt, se détendirent, baissèrent leurs épieux, puis retournèrent à ce qu'ils faisaient. « Je te souhaite la bienvenue, Eric-le-Fils-Unique de l'Humanité. Rengaine ton épieu et viens t'asseoir avec nous. Je suis Arthur-l'Organisateur. »

L'épieu d'Eric reprit sa place dans l'étui dorsal. Le jeune homme observa l'Etranger.

C'était un homme du même âge que son oncle ou à peu près, mais il était loin d'être aussi massif quoique ses muscles fussent honorables. Il portait la ceinture virile, mais — comme si cet ornement ne lui suffisait pas — des courroies étaient également lacées sur sa poitrine et ses épaules, courroies qui ne lui servaient de rien puisqu'il n'avait pas de sac. Beaucoup d'Etrangers avaient adopté cette mode, Eric le savait, ainsi que celle de la courroie qui retenait les cheveux sur la nuque et qui les empêchait de retomber en liberté sur les yeux comme il convenait à un guerrier. Et ces courroies étaient décorées de dessins incisés, aux formes bizarres : autre mode efféminée, autre symptôme de faiblesse qui caractérisait les Etrangers.

Qui d'autre que des Etrangers, pensait Eric avec mépris, se grouperait ainsi en territoire inconnu sans avoir placé de sentinelles à chaque bout de la tranchée ? Vraiment, l'Humanité avait bien raison de les mépriser !

Mais cet homme était un chef, un vrai chef, il était facile de s'en rendre compte à son expression asurée, plus assurée encore que celle de Thomas-le-Briseur-de-Pièges, le meilleur capitaine de toute l'Humanité. Lui aussi, il observait Eric, d'un œil qui pesait soigneusement chaque détail, qui le jaugeait de façon définitive. On sentait qu'il se faisait du jeune homme une idée très précise, qu'il l'intégrait pour toujours dans tel ou tel de ses plans. Il avait l'air d'un homme dont la tête était pleine de projets, tous marchant inexorablement vers leur conclusion.

Aimablement, il prit Eric par le bras et le conduisit vers ses compagnons accroupis qui parlaient en travaillant. Il était visible que cette tranchée ne leur servait pas de demeure, mais seulement de quartier général... et Arthur-l'Organisateur était le Commandant en Chef. « J'ai fait la connaissance de ton oncle, il y a quelques lunes, » dit-il à Eric, « à l'occasion d'une expédition commerciale. C'est un homme très bien, très moderne. Il assiste régulièrement à nos réunions secrètes et nous lui réservons une place importante dans les grandes tranchées que nous allons creuser, dans le nouveau monde que nous allons créer. Il me rappelle beaucoup ton père. Mais toi aussi, jeune homme, tu lui ressembles. Toi aussi. »

— « Tu as connu mon père ? »

Arthur-l'Organisateur sourit et hocha la tête. « Je l'ai très bien connu. Il aurait pu devenir un grand homme. Il a donné sa vie pour la Cause. Qui de nous oubliera jamais Eric le... le... Destructeur, n'est-ce pas ? »

— « Le Dévastateur. On l'appelait Eric-le-Dévastateur. »

— « Oui, bien sûr. Eric-le-Dévastateur. Nom inoubliable. Homme inoubliable. Mais, pour l'instant, ce n'est pas ce qui nous occupe. Nous en parlerons une autre fois. Il va te falloir rejoindre très vite ton oncle. » Il prit une planche couverte d'inscriptions bizarres et l'examina à la lueur de sa lanterne.

— « Qu'est-ce que tu penses de ça ? » murmura l'un de ceux qui travaillaient à son compagnon. « On lui demande quel est son peuple et il répond : L'Humanité ! *L'Humanité !* »

L'autre gloussa. « Il vient d'une tribu de première ligne. Que peut-on espérer d'autre de ces gens-là ? Chacune de ces tribus se prend pour l'Humanité tout entière. Pour ces primitifs, la race humaine s'arrête là où s'achève leur dernière tranchée. Toi et ta tribu, moi et la mienne, tu sais comment ils nous appellent ? Les Etrangers ! A leurs yeux, il n'y a pas grande différence entre les Monstres et nous. »

— « C'est justement ce que je veux dire. Ils n'éprouvent pour nous aucun sentiment de fraternité. Ce sont des sauvages à l'esprit étroit. A quoi peuvent-ils nous être utiles ? »

Arthur-l'Organisateur vit l'expression d'Eric. Il se tourna brusquement vers l'homme qui venait de parler.

— « Je vais te dire en quoi ils peuvent nous être utiles, Walter. C'est la Cause qui a besoin d'eux.

Si les tribus de première ligne sont avec nous, la route qui mène aux entrepôts des Monstres nous est ouverte. Tous nos guerriers nous sont nécessaires, même les plus primitifs. Nous devons avoir des intelligences dans chaque tribu si nous voulons que l'Autre-Science deviennent la religion dominante dans les tranchées, si nous voulons éviter le fiasco du dernier soulèvement. Les talents de chasseur et de combattant des hommes de première ligne nous sont aussi utiles que les techniques civilisées de ceux de l'arrière. Nous avons besoin de tout le monde, en ce moment surtout. »

L'homme qu'on avait appelé Walter posa l'objet sur lequel il travaillait et considéra Eric d'un œil dubitatif. Il ne semblait pas du tout convaincu.

Quelle arrogance chez ces Etrangers, avec leurs courroies ornées et leur maintien si peu militaire ! Chez ces hommes de tribus différentes qui passaient leur temps à bavarder alors que — s'ils avaient eu le moindre sentiment de la décence — ils auraient dû être en train de s'entretuer !

Soudain, le sol trembla sous ses pieds. Il trébucha, manqua tomber. Il oscilla d'avant en arrière, essayant de tirer ses épieux de leur étui. Enfin, il retrouva son équilibre. L'épieu qu'il tenait vibrait dans sa main.

De très loin lui parvint une série de chocs assourdissants. Ils rythmaient le tremblement du sol. « Qu'est-ce que c'est ? » cria-t-il en se tournant vers Arthur. « Qu'est-ce qui se passe ? »

— « C'est la première fois que tu entends un Monstre marcher ? » demanda l'Organisateur, comme s'il avait du mal à y croire. « Ah ! oui, j'avais oublié que c'était ton premier Vol. C'est un Monstre, petit. Un Monstre qui se promène dans son entrepôt, qui fait ce que font les Monstres. Il a bien le droit d'être là, tu sais, » ajouta-t-il avec un sourire. « C'est lui le propriétaire. Nous, nous ne sommes que des... visiteurs. »

Eric remarqua que les autres ne semblaient pas le moins du monde intéressés. Il prit une profonde inspiration et rengaina son épieu. Comme le sol et les murs tremblaient ! Quelle énorme, quelle fantastique créature ce devait être !

En sa qualité d'apprenti guerrier, il lui était souvent arrivé de monter la garde de l'autre côté de la porte qui menait dans le territoire des Monstres pendant que le détachement allait voler pour l'Humanité. Plusieurs fois il avait entendu dans le lointain des bruits sourds et senti les murs de la tranchée vibrer légèrement. Mais rien de comparable à ce qui se passait maintenant !

Il leva les yeux vers le plafond horizontal et plat. Il se rappela l'espace sombre qui s'étendait à l'infini. « Et ça, » dit-il à haute voix. « Cet édifice dans lequel nous sommes. A quoi leur sert-il ? »

Arthur-l'Organisateur haussa les épaules. « Pour eux, c'est une espèce de meuble. Je ne sais pas exactement à quoi il leur sert. Nous sommes dans l'espace libre qu'ils ménagent toujours à la base de leurs meubles. Sans doute pour

les rendre plus légers, pour les déplacer plus facilement. » Un instant il prêta l'oreille aux coups qui s'éloignaient ; enfin, ils se turent. « Venons-en au fait, Eric. Cet homme s'appelle Walter-le-Chercheur-d'Armes. Walter-le-Chercheur-d'Armes de la tribu Miximilienne. Walter, que peux-tu offrir à la tribu d'Eric... Pardon, à l'Humanité ? »

— « Ça me fait mal au cœur de leur donner quelque chose, à ces sauvages, » marmonna l'homme accroupi. « On a beau leur expliquer comment ils doivent s'y prendre, ils ne savent jamais s'en servir, ils l'esquintent régulièrement. Voyons. J'ai là quelque chose qui n'est pas compliqué. »

Il fouilla dans la pile d'objets entassés devant lui et choisit une petite boule rouge, tremblotant comme de la gelée. « Tout ce que tu as à faire, » expliqua-t-il, « c'est d'en déchirer une pincée avec tes doigts. Une seule à la fois, pas plus. Ensuite, tu craches dessus et tu la jettes. Mais tout de suite. Sans attendre. Dès que tu auras craché dessus, lance-la le plus vite et le plus loin possible. Tu crois pouvoir te souvenir de ça ? »

— « Oui. » Eric prit la boule rouge et la regarda, étonné. Elle dégageait une odeur bizarre, irritante, qui lui chatouillait le nez. « Mais qu'est-ce qui arrive ensuite ? Qu'est-ce que ça donne, comme résultat ? »

— « Ne t'occupe pas de ça, petit, » dit Arthur. « C'est l'affaire de ton oncle. Toi, tu as ton objet de troisième catégorie : un souvenir des Monstres qu'aucun membre de ta tribu n'a encore jamais vu. Ça ne risque pas de passer inaperçu. Et dis à ton oncle de m'amener son détachement dans trois jours — dans trois périodes de sommeil — à partir de maintenant. Ce sera notre dernière réunion avant le soulèvement. Dis-lui de les amener armés de tous les épieux qu'ils pourront porter. »

Eric hocha faiblement la tête. Il se passait tant de choses complexes, incompréhensibles. Le monde était beaucoup plus grand, beaucoup plus animé qu'il l'avait jamais rêvé.

Il regarda Arthur-l'Organisateur ajouter un signe sur la planche où étaient déjà gravés une quantité de symboles. Cela aussi, c'était une pratique particulière aux Etrangers — rendue nécessaire, il le savait, par la faiblesse de leur mémoire, si inférieure à celle de l'Humanité.

Le Chercheur-d'Armes se leva d'un bond en le voyant ouvrir son sac pour y placer la boule rouge et interrompit son geste. « Il n'y a rien d'humide là-dedans ? » interrogea-t-il en fouillant dans les affaires d'Eric. « Pas d'eau. N'oublie pas que, si ce truc-là se mouille, tu es fichu. »

— « Nous transportons nos provisions d'eau dans une cantine, » expliqua Eric avec irritation. « Et nous la suspendons ici. » précisa-t-il en montrant la gourde accrochée à sa ceinture, sur sa hanche, « pas dans notre sac où elle risquerait de se répandre. » Il réendossa le sac et s'éloigna avec une dignité raide.

Arthur-l'Organisateur l'accompagna jusqu'au bout de la tranchée. « Ne fais pas attention à Walter, »

murmura-t-il. « Il se croit toujours seul capable d'utiliser les armes qu'il déterre. Il parle comme ça à tout le monde. Et maintenant, veux-tu que je te rafraîchisse la mémoire sur l'itinéraire à suivre pour retourner d'où tu viens ? Nous ne voudrions pas que tu te perdes. »

— « Je ne me perdrai pas, » répliqua froidement Eric. « J'ai une bonne mémoire et je suis assez intelligent pour inverser les directives que mon oncle m'a données au départ. En outre, je suis Eric-le-Clairvoyant, Eric-l'Œil-de-l'Humanité. Non, je ne me perdrai pas. »

Il s'en fut au petit trot, assez fier de lui, sans tourner la tête. Qu'ils sachent un peu ce qu'il pensait d'eux, ces damnés Etrangers. Ces snobs.

Cependant il se sentait, pour ainsi dire, taré, diminué — comme le jour où Roy-l'Agile l'avait traité de sans-frères devant tout le détachement. Et la remarque qu'il venait d'entendre, derrière son dos — « ces primitifs, ce qu'ils sont susceptibles ! » — n'arrangeait rien.

Il traversa l'espace sombre, toujours soucieux, les yeux fixés, devant lui, sur la tache de lumière blanche, absorbé dans une remise en question des valeurs qui lui était tout à faite inhabituelle. D'un côté la libre simplicité de l'Humanité ; de l'autre, la multiplicité, la complexité des Etrangers. D'une part, la connaissance qu'avait l'Humanité de tout ce qui faisait la base de la vie quotidienne ; de l'autre, la connaissance qu'avaient les Etrangers de tant de choses et de techniques dont il n'avait même jamais entendu parler. Certainement, le mode de vie de l'Humanité était de beaucoup préférable, de beaucoup supérieur.

Alors, pourquoi son oncle se mêlait-il aux petites manœuvres politiques des Etrangers ? se demanda-t-il comme il sortait de l'édifice. Il tourna à gauche, passa devant la petite entrée, fila vers le mur qui le séparait des tranchées. Et pourquoi tous ces Etrangers, qui appartenaient manifestement à des tribus différentes, s'entendaient-ils pour mépriser l'Humanité ?

Il venait de tourner à droite, le long du mur, et d'entreprendre la dernière étape qui devait le mener à la porte, quand, de nouveau, le sol trembla, avec une violence qui le ramena brutalement sur terre. Il sursauta et se figea sur place, fou de peur.

Il était à découvert et un Monstre approchait. Il y avait un deuxième Monstre dans l'entrepôt.

5

Très loin dans la blancheur éclatante, il aperçut l'immense corps grisâtre qu'il avait si souvent entendu décrire depuis son enfance, plus haut que cent hommes montés sur les épaules les uns des autres, les massives jambes grises, plus larges que deux hommes debout poitrine contre poitrine. Ses yeux écarquillés ne lui transmirent qu'une image brève, terrifiante, et il sombra dans la panique.

Cette panique, s'il n'y céda pas complètement, s'il ne bondit pas

en avant, s'il ne s'écarta pas du mur, ce fut seulement parce que ce geste l'aurait propulsé à la rencontre du Monstre. Mais il sombra assez profondément dans la démence pour songer, pendant un bref instant, à se creuser un chemin avec les ongles dans le mur contre lequel il s'appuyait.

Enfin, il pensa à la porte — parce que c'était dans cette direction-là qu'il était tourné. Trente, trente-cinq pas l'en séparaient. Le séparaient de la sécurité : de son oncle, de son détachement, de l'Humanité, des tranchées... des bienheureuses tranchées, étroites et closes de partout !

Eric bondit le long du mur, en direction de la porte. Il courut comme il ne l'avait encore jamais fait, comme il n'avait jamais pu imaginer qu'il pût le faire.

Mais, tandis qu'il courait comme un fou, pleurant presque tant était démesuré l'effort qu'il s'imposait, quelques idées saines — résultat des longs et lassants exercices auxquels chaque initié était soumis — s'organisèrent dans son esprit. Tout à l'heure, il se trouvait plus près de l'édifice où les Etrangers se cachaient, de l'édifice qui était, Arthur le lui avait expliqué, un meuble à l'usage des Monstres. C'était dans le sens opposé qu'il aurait dû se diriger, vers l'édifice. Il se serait glissé entre lui et le mur et, si le Monstre ne l'avait pas vu en pénétrant dans l'entrepôt, il aurait pu y rester caché jusqu'au moment où la fuite serait devenue possible.

A présent, il avait fait trop de chemin pour revenir sur ses pas. Il fallait courir en silence, se répéta-t-il : courir vite mais sans faire de bruit, sans faire aucun bruit. D'après les leçons des guerriers, à cette distance, l'ouïe du Monstre était plus à craindre que sa vue. Courir en silence. Courir pour sauver sa vie.

Il atteignit la porte. Elle avait été refermée !

Ahuri, horrifié, il contempla, bouche bée, la ligne courbe qui indiquait l'endroit où la porte avait été replacée sur ses gonds. Mais c'était incroyable ! C'était inouï !

Frénétiquement, Eric martela la porte de ses poings. Ses phalanges feraient-elles assez de bruit pour percer la lourde plaque ? Ou un bruit tout juste suffisant pour attirer l'attention du Monstre ?

Vite, il tourna la tête — une seconde perdue, délibérément, pour évaluer le danger. Les jambes du Monstre se mouvaient avec lenteur. Avec une lenteur qui eût été ridicule si chaque pas ne lui avait fait parcourir une distance considérable. Et il n'y avait rien de risible dans le cou étroit et long, presque aussi long que le reste du corps, dans la tête relativement petite, à l'expression malveillante, perchée tout en haut de cet immense cou. Et ces horribles choses rosâtres, tout autour du cou, juste derrière la tête...

Le Monstre était beaucoup plus près de lui que tout à l'heure, mais Eric ne savait pas s'il l'avait vu, s'il marchait sur lui. Que faire ? Cogner sur la porte avec le bois de son épieu ? Cela au moins ferait du bruit. On pourrait l'entendre.

Oui, mais le Monstre aussi l'entendrait.

Il n'y avait qu'une solution. Eric recula de quelques pas. Puis il se jeta en avant, écrasant son épaule sur la porte qu'il sentit céder. Encore une tentative.

Le Monstre était si près maintenant que le bruit de ses pas devenait presque assourdissant. D'un instant à l'autre, un immense pied gris pouvait avancer, se poser sur Eric, l'écraser. De nouveau, le jeune homme recula, se forçant à ne pas lever la tête.

Encore un saut, encore un heurt contre la porte. Elle avait nettement bougé. Une découpure était apparue tout autour.

Eric allait-il être écrasé ?

Il s'appuya des deux mains contre la porte. Il poussa. Lentement, comme à regret, elle quitta l'alvéole où elle avait été placée si longtemps auparavant.

Où était le Monstre ? A quelle distance ? A quelle distance ?

La porte, soudain, s'ouvrit brusquement. Eric tomba la tête la première dans le corridor. Il se releva et se sauva à toutes jambes.

Il n'avait pas le temps de se sentir soulagé. Son esprit lui répétait ses leçons, lui rappelait la marche à suivre dans une situation pareille.

Courir dans la tranchée. Puis s'arrêter et attendre, sur la pointe des pieds, prêt à bondir. Inhaler le plus d'air possible. On pouvait en avoir besoin. Si l'on entendait une espèce de bruissement, de sifflement, cesser de respirer, s'élancer. Retenir son souffle le plus longtemps possible — le plus longtemps possible, puis aspirer une autre bouffée d'air et continuer à courir. Courir très loin, très, très loin.

Eric attendit, sur la pointe des pieds, tournant le dos à la porte.

Ne pas regarder derrière soi, mais en face. Ne se préoccuper que d'une chose. Le sifflement. Si on l'entend, cesser de respirer et courir.

Il attendit, les muscles contractés.

Le temps passait. Il se rappela qu'il devait compter. Au cas où l'on arrivait à compter jusqu'à cinq cents, lentement, et où rien ne se produisait, on était probablement sauvé. On pouvait supposer que le Monstre ne vous avait pas vu.

Voilà ce que disaient les guerriers aguerris, ceux qui avaient traversé ce genre d'expérience et qui en étaient sortis vivants.

Cinq cents. Il atteignit cinq cents et, pour mettre toutes les chances de son côté, toujours tendu, toujours prêt à courir, il compta encore cinq cents, jusqu'à mille, le dernier chiffre conçu par l'homme.

Pas de sifflement. Pas de bruissement. Pas l'ombre d'un danger.

Il se détendit, et ses muscles — brusquement libérés — cédèrent. Il se laissa tomber par terre, en sanglotant nerveusement.

C'était fini. Il avait réussi son Vol. Il était un homme.

Il avait vu un Monstre et survécu. Il avait rencontré des Etrangers, il avait traité avec eux en tant que représentant de l'Humanité. Que n'aurait-il pas à raconter à son oncle !

Son oncle. Où était son oncle ? Où était le détachement ?

Prenant brusquement conscien-

ce de ce que la situation avait d'anormal, Eric se releva et refit précautionneusement le chemin qui le séparait de la porte ouverte. La tranchée était vide. Ses amis ne l'avaient pas attendu.

Mais cela aussi, c'était incroyable ! Un détachement ne considérait jamais un initié comme perdu avant deux jours au moins. En l'absence du chef, c'étaient, bien entendu, les périodes de sommeil du capitaine qui mesuraient le passage du temps. N'importe quel détachement aurait attendu deux jours avant d'abandonner et de regagner sa tranchée. En outre, Eric était certain que son oncle aurait attendu plus longtemps encore pour *lui*. Il n'était resté absent que pendant un laps de temps si bref ! Alors, que s'était-il passé ?

Il rampa jusqu'à la porte et inspecta le territoire des Monstres. Cette fois, il ne ressentit nulle impression de vertige. Ses yeux s'ajustèrent rapidement à la différence d'échelle. Le Monstre s'affairait de l'autre côté de l'entrepôt. Donc, il n'avait fait que le traverser. Il n'avait pas vu Eric.

Incroyable. Avec tout ce bruit qu'il avait fait ! Sa course, les chocs contre la porte !

Brusquement, le Monstre se retourna, fit quelques pas gigantesques et se jeta sur l'édifice où Eric avait rencontré les Etrangers. Les murs, le sol, tout trembla sous le poids de l'énorme organisme qui, après s'être tourné et retourné plusieurs fois, s'immobilisa.

Eric, d'abord stupéfait, finit par comprendre que la créature s'était tout simplement allongée sur l'édifice. Donc, il s'agissait bien d'un meuble.

Qu'avaient ressenti Arthur-l'Organisateur, Walter-le-Chercheur-d'Armes et les autres, qui étaient cachés dessous ? Eric sourit. Sans doute les Etrangers étaient-ils un peu moins arrogants, un peu moins sûrs d'eux, en ce moment.

En attendant, il avait des choses à faire, d'autres à découvrir.

Il glissa les doigts sous la porte et la releva. C'était lourd ! Lentement, prudemment il la poussa, d'abord d'un côté, puis de l'autre, jusqu'au trou percé dans le mur. Encore une poussée, et elle reprit sa place ; seule la mince ligne incurvée témoignait à présent de son existence.

A présent, il pouvait inspecter les alentours.

Il y avait eu un combat ici. Cela, au moins, c'était sûr. Un combat bref et terrible. En regardant tout autour de lui, Eric en vit des traces indiscutables.

Un bois d'épieu brisé. Un peu de sang sur les murs. Un morceau de tissu arraché à un sac. Pas de cadavres, bien sûr. On ne retrouvait jamais de cadavres après une bataille. Tout le monde savait que le premier devoir du vainqueur consistait à ramasser les cadavres et à s'en débarrasser. On ne pouvait pas les laisser pourrir et infester les corridors.

Il y avait donc eu bataille. Il ne s'était pas trompé : son oncle et son détachement ne l'avaient pas tout simplement abandonné. Sans doute avaient-ils été attaqués par une force supérieure. Ils s'étaient défendus pendant quelque temps, puis, ayant essuyé des pertes trop sévères, ils s'étaient vus forcés de se replier.

Mais, là encore, il y avait de nombreux détails qui clochaient. D'abord, il était bien rare qu'une expédition guerrière Etrangère s'approchât à ce point du territoire des Monstres. Les tranchées habitées par l'Humanité, but naturel de ces raids, étaient bien loin de là. Près de cette porte on ne pouvait s'attendre à trouver, à l'extrême rigueur, qu'un groupe de pillards.

Les guerriers de son oncle, armés jusqu'aux dents, opérant en ordre de bataille, n'auraient fait qu'une bouchée d'une bande de tisserands, de forgerons ou de marchands en provenance des tranchées décadentes de l'arrière. Il les auraient chassés, profitant de l'occasion pour faire quelques prisonniers, et auraient continué de l'attendre.

Il ne restait que deux possibilités. L'hypothétique expédition guerrière — composée, peut-être, de deux ou trois détachements — ou alors, ce qui était encore plus improbable, l'attaque d'une autre tribu de première ligne. Mais ces gens-là ne se fiaient jamais au hasard quand ils approchaient du territoire des Monstres. Ils y avaient percé leur propre ouverture et ils n'en auraient pas utilisé une autre, de crainte qu'elle ne recélât un piège. Eux aussi se seraient donnés pour but les tranchées habitées par l'Humanité s'ils avaient voulu faire autre chose que voler pour satisfaire aux besoins de leur tribu.

Autre chose encore. A moins que les guerriers de son oncle n'eussent été anéantis jusqu'au dernier — idée qu'Eric jugeait pratiquement impossible — les survivants étaient tenu, par leur serment de virilité, une fois effectuées les manœuvres que la situation exigeait — poursuite ou retraite — de retourner dès que possible au lieu de rendez-vous fixé à l'initié. Personne n'aurait osé affronter les femmes, une fois de retour dans la tranchée, sans s'être acquitté de cette tâche.

Peut-être l'attaque était-elle toute récente. Peut-être le détachement de son oncle se trouvait-il encore à quelque distance de là, en train de combattre ; et reviendrait-il le chercher une fois l'ennemi vaincu.

Non, dans ce cas, il entendrait les bruits de la bataille. Et les tranchées étaient terriblement silencieuses.

Eric frissonna. Ce n'était pas l'habitude, pour un guerrier, que d'être seul, sans ses compagnons. Il avait entendu parler d'Etrangers qui vivaient seuls — il se rappelait qu'un jour, étant enfant, il avait assisté avec plaisir à la cérémonieuse exécution d'un homme que son propre peuple avait exilé pour quelque crime impardonnable et qui était venu rôder, pathétiquement, dans le voisinage de l'Humanité — mais ces gens-là méritaient à peine le nom d'hommes : les tribus, les détachements, les sociétés, voilà de quoi se composait l'Humanité.

Sans prendre le temps de manger, quoiqu'il eût très faim après son Vol, il se mit en marche. Au bout d'un moment, il adopta le trot. Il voulait rentrer chez lui dès que possible, se retrouver chez les siens.

Il prit dan son étui ses deux épieux, un pour chaque main.

Il ne se sentait pas tranquille, tout seul dans ces corridors. Ils étaient tellement vides, tellement silencieux. On n'avait pas la même impression quand on les parcourait en expédition avec le détachement. Et ils étaient si sombres, si sombres. Eric ne s'était encore jamais rendu compte de la différence que cela faisait quand on était éclairé par les six lanternes frontales du détachement au grand complet. Les ombres qui surgissaient aux endroits où le mur s'incurvait brusquement l'effrayaient ; en passant devant le trou noir d'une tranchée, il accéléra son allure.

Ici, là, un ennemi pouvait l'attendre, averti de sa présence par le bruit de ses pas. Un ennemi qui était peut-être celui dont le détachement de son oncle avait eu à souffrir, une poignée ou une horde d'Etrangers cruels, prêts à tuer. Ce pouvait être quelque chose de pire encore. Soudain, il se rappela les légendes : elles parlaient de créatures indicibles qui rôdaient dans les tranchées vides, de créatures qui s'enfuyaient quand approchait un détachement de guerriers, mais qui se jetaient, sans bruit, sur un homme seul. De grandes créatures qui vous engloutissaient. De minuscules créatures qui vous attaquaient, à plus de cent, et vous déchiquetaient de leurs petites dents. Eric tournait continuellement la tête pour regarder derrière lui : au moins, il pouvait éviter que son destin ne lui tombât dessus par surprise.

C'était *épouvantable* d'être seul.

Et pourtant, au milieu de ses craintes, son esprit retournait sans cesse au problème de la disparition de son oncle. Eric n'arrivait pas à croire que quelque chose de grave ait pu lui arriver. Thomas-le-Briseur-de-Pièges était un vétéran : il avait connu trop d'aventures sanglantes, trop de batailles inégales. Mais alors où était-il parti ? Et où avait-il amené son détachement ?

Pourquoi n'y avait-il aucune trace de lui dans cette infinité de tunnels obscurs, interminables, pleins de menaces ?

Heureusement, Eric était l'Œil. Il connaissait son chemin et il le suivait en toute hâte, sans hésiter un seul instant. La Machine avait raison : il ne se perdrait jamais. De retour chez ses compagnons, il n'aurait aucun mal à devenir Eric-l'Œil.

Voilà que ça recommençait : qui avait dit la vérité, la Machine ou son oncle ? C'était la Machine qui lui avait donné son nom, mais Thomas prétendait qu'il n'y avait rien de vrai dans ce fatras de religiosités. La vision avait été choisie et le nom proposé aux femmes bien avant la cérémonie. Et son oncle était un partisan de l'Autre-Science, il était en contact avec des Etrangers, partisans, eux aussi, de l'Autre-Science.

Il s'était passé tant de choses au cours des deux derniers jours, pensait Eric. Son univers avait vacillé. C'était comme si les murs des tranchées s'étaient brusquement élargis, avaient crû en longueur et en hauteur jusqu'à ressembler davantage au territoire des Monstres qu'à des habitations humaines.

Il approchait, maintenant. Ces corridors lui semblaient plus accueillants, plus familiers. Tout épuisé qu'il était, il se força à presser le pas. Il voulait rentrer chez lui, être officiellement Eric-l'Œil, informer l'Humanité de ce qui s'était passé, afin qu'on envoyât une expédition à la recherche de son oncle.

Cette porte, qui l'avait remplacée ? En cas de bataille, si le détachement de son oncle avait fait retraite en combattant toujours, l'attaquant aurait-il pris le temps de replacer soigneusement la porte dans son alvéole ? Non.

Pouvait-on expliquer le mystère par un assaut soudain et l'extermination complète du détachement ? Dans ce cas, en effet, avant de quitter les lieux en emportant les cadavres, l'ennemi aurait eu le temps de replacer la porte. Un moyen d'accès en territoire des Monstres était, somme toute, chose précieuse, aussi précieuse pour les Etrangers que pour l'Humanité. Il eût été stupide de le perdre en le laissant visible et ouvert.

Mais qui — qui au monde — aurait pu prendre par surprise et anéantir totalement le meilleur détachement de toute l'Humanité ? C'était auprès d'un autre capitaine ou d'une vieille érudite de la Société Femelle qu'il devrait chercher la réponse.

A présent qu'il se trouvait à l'intérieur des frontières de l'Humanité, Eric ralentit le pas. D'un moment à l'autre il allait rencontrer une sentinelle et il n'avait pas la moindre envie de recevoir un épieu en travers du corps. Les sentinelles étaient aptes à réagir violemment devant un homme surgissant de l'obscurité.

— « Eric-le-Fils-Unique, » cria-t-il, s'identifiant à chaque pas. « Je suis Eric-le-Fils-Unique. » Puis, son Vol lui revenant en mémoire, il rectifia fièrement. « Eric-l'Œil. Je suis Eric-l'Œil, Eric-le-Clairvoyant, Eric qui voit le mieux, qui paie le moins. C'est Eric-l'Œil qui retourne à l'Humanité. »

Chose étrange, il n'y eut aucun signal prouvant qu'il avait été reconnu. Eric n'y comprenait plus rien. L'Humanité, elle aussi, aurait-elle été attaquée et chassée de ses tranchées ? Une sentinelle aurait dû lui répondre. Là aussi, il se passait quelque chose de bizarre, de très bizarre.

Puis il tourna le dernier coin et vit la sentinelle à l'autre bout de la tranchée. Ou plutôt trois hommes qu'il prit pour des sentinelles. Ils le regardaient fixement et il les reconnut. Stephen-aux-Bras-Robustes et deux membres de son détachement. Selon toute apparence, il arrivait au moment où l'on relevait la sentinelle. Cela expliquait la présence de Stephen et de l'autre. Mais pourquoi ne lui avaient-ils pas répondu ?

Ils le regardaient venir, immobiles, l'épieu dressé, sans l'abaisser en signe de bienvenue. « Je suis Eric-l'Œil, » répéta-t-il, étonné. « J'ai réussi mon Vol, mais il est arrivé quelque chose aux autres... »

Il se tut : Stephen marchait sur lui, les traits figés, les muscles tendus. Le capitaine lui posa sur la poitrine la pointe de son épieu. « Pas un geste, » dit-il. « Barney, John, attachez-le. On l'a attrapé, le petit salaud ! »

6

DÉSARMÉ, les bras solidement liés derrière le dos avec les courroies de son sac, Eric fit une entrée peu glorieuse dans la tranchée centrale de l'Humanité.

C'est à peine s'il la reconnut.

Sous les ordres d'Ottilie-la-Première-épouse-du-Chef, une horde de femmes — apparemment, l'effectif de la Société Femelle au grand complet — dressait une plate-forme devant le Tumulus Royal. Etant donné la rareté des matériaux de construction, cet acte était inhabituel en soi ; cependant il évoquait dans la mémoire d'Eric des souvenirs fort désagréables. Comme on le poussait de-ci, de-là, comme, d'autre part, il se passait encore beaucoup d'autres choses extraordinaires, il ne put identifier ce souvenir avec précision.

Il remarqua que deux femmes, toutes deux membres accréditées de la Société Femelle, ne travaillaient pas avec les autres. Les pieds et les mains liés, elles gisaient contre le mur, à l'extrémité opposée de la tranchée. Elles étaient couvertes de sang, et l'on voyait qu'elles avaient été soumises à des tortures cruelles et prolongées. Eric pensa qu'elles étaient en train d'agoniser.

Comme il passait devant elles, il les reconnut. C'étaient les deux épouses de Thomas-le-Briseur-de-Pièges.

Quand son oncle reviendrait, il leur ferait payer tout ça, pensa-t-il, plus stupéfait qu'horrifié. Il avait le sentiment qu'il devait à tout prix éviter de sombrer dans l'horreur. Sinon, ses mécanismes de défense céderaient et le souvenir auquel il voulait échapper lui reviendrait.

La tranchée était pleine d'hommes en armes courant de leurs capitaines à des destinations inconnues dans les corridors extérieurs. Entre eux et tout autour d'eux s'affairaient les enfants, qui fournissaient les femmes en matériaux. Partout, des ordres fusaient : « Va me chercher ceci », « rapporte m'en encore un peu », « dépêche-toi de faire cela... » qui se mêlaient à l'odeur d'un grand nombre de personnes dont les pores transpiraient abondamment. Et ça ne sentait pas seulement la sueur, se dit Eric, que l'on traînait devant le Tumulus Royal. Ça sentait aussi la colère. La colère et la peur.

Franklin-le-Père-des-Voleurs-Innombrables, debout sur le Tumulus, tenant dans ses mains grasses deux épieux auxquels elles n'étaient pas habituées, discutait fébrilement avec un groupe de guerriers, de capitaines, et — mais oui ! — *d'Etrangers.*

Même dans les circonstances présentes, Eric s'aperçut que cet événement fantastique réussissait encore à l'étonner.

Des Etrangers dans la tranchée centrale de l'Humanité ! Des Etrangers en armes, qui se déplaçaient librement !

Apercevant Eric, le Chef sourit. Il poussa du coude l'Etranger qui se tenait auprès de lui et lui désigna le prisonnier.

— « C'est lui, » dit-il. « C'est le neveu. Celui qui a choisi pour son Vol la troisième catégorie. Maintenant, nous les avons tous. »

L'Etranger, lui, ne sourit pas. Il n'accorda au jeune homme qu'un bref regard et détourna la tête. « Tant mieux pour vous si vous croyez cela. De notre point de vue à nous, ça n'en fait jamais qu'un de plus. »

Le sourire de Franklin se changea en une grimace indécise. « Vous savez bien ce que je veux dire. Et ce petit imbécile est venu de lui-même se jeter dans nos bras. Il nous a épargné beaucoup d'ennuis, non ? » Ne recevant pas de réponse, il haussa les épaules. Puis, s'adressant aux gardes d'Eric : « Vous savez où le mettre, » dit-il. « Nous n'allons pas tarder à nous occuper de lui. »

De nouveau, la pointe d'un épieu s'enfonça dans le dos d'Eric, et on le força à traverser l'espace central, jusqu'à l'entrée d'une petite tranchée. Toutefois, avant de l'atteindre, il entendit Franklin-le-Père-des-Voleurs-Innombrables crier à l'Humanité : « Voilà Eric, mon Peuple, voilà Eric-le-Sans-Frères. A présent, toute la bande est à nous ! »

Pendant un instant, toute activité cessa et l'attention générale se concentra sur lui. Eric frissonna : un grondement haineux, cruel, s'élevait dans l'assemblée, particulièrement du côté des femmes.

Quelqu'un courut à lui. Harriet-la-Conteuse. Le visage de la jeune fille était absolument déformé par la haine. Elle prit dans ses cheveux, qui se mirent à danser comme des flammes autour de sa figure et de son cou, une longue épingle.

— « Traître ! » hurla-t-elle en lui braquant l'épingle droit sur les yeux. « Espèce de sale traître ! »

Eric eut un vif mouvement de recul ; elle réattaqua. Les gardes sautèrent sur elle, s'efforcèrent de la maîtriser, mais elle put, avant de se laisser entraîner, déchirer dans toute sa longueur la joue droite du jeune homme.

— « Laisse-nous quelque chose, à nous autres, » dit l'un des gardes, qui incarnait la voix de la raison, en rejoignant Eric. « Il appartient à toute l'Humanité. »

— « Ce n'est pas vrai ! » hurla-t-elle. « C'est à moi qu'il appartient, avant tout le monde. Je devais m'accoupler avec lui à son retour, n'est-ce pas, mère ? »

— « Il n'y avait rien d'officiel, » répondit Rita-la-Gardienne-du-Passé, tandis qu'Eric s'efforçait de tarir le flot de sang en pressant son épaule contre la blessure. « Il ne pouvait rien y avoir d'officiel avant qu'il ait réussi son Vol. Il faudra attendre ton tour, Harriet, ma chérie. Attendre que tes aînés en aient terminé avec lui. Tu verras, il te restera de quoi t'amuser. »

— « Il ne restera rien du tout, » fit la jeune fille, boudeuse. « Je sais bien comment vous êtes. Il ne restera rien du tout. »

On fit entrer le prisonnier dans la petite tranchée. L'un de ses gardes lui asséna dans le dos un coup de pied qui lui coupa le souffle et lui fit perdre l'équilibre. Il oscilla, s'écrasa contre le mur opposé. Quand il tomba, il ne put amortir sa chute avec ses bras. De grands rires éclatèrent derrière lui. Pris de vertige, il roula sur le côté. De nouveau, sa joue saignait abondamment.

Cela ne ressemblait en rien à l'accueil qu'il s'était attendu à recevoir après son Vol. Non, vraiment pas ! Que se passait-il ?

Il savait où il se trouvait. Dans une petite impasse, une sorte de réduit voûté qui servait principalement d'entrepôt. On y stockait les surplus de nourriture et de marchandises volées aux Monstres jusqu'à ce qu'il y en eût une quantité suffisante pour justifier une expédition commerciale dans les tranchées de l'arrière. Parfois aussi on y enfermait quelque Etranger mâle, fait prisonnier au cours d'une bataille, le temps de s'enquérir auprès de sa tribu si elle le jugeait assez précieux pour accepter de verser une rançon substantielle.

Et si elle répondait que non...

Eric se rappela l'extraordinaire plate-forme que les femmes édifiaient près du Tumulus Royal... et il frémit. Le souvenir repoussé lui revint à l'esprit. Cela cadrait avec la façon d'agir de Harriet-la-Conteuse... et avec ce que la mère de celle-ci, Rita-la-Gardienne-du-Passé, lui avait dit.

Ils ne pouvaient pas lui faire ça, à lui ! Il était un membre de l'Humanité, un guerrier accrédité ou presque. Ils ne le faisaient même pas aux Etrangers faits prisonniers sur le champ de bataille... aux Etrangers normaux. Un combattant avait toujours droit au respect. Au pis, on l'exécutait, mais calmement, décemment. Sauf si... sauf si...

— « Non ! » hurla-t-il. « Non ! »

Le garde que l'on avait posté à l'entrée se retourna et le regarda ironiquement.

— « Oh ! si, » dit-il. « Mais si ! Nous allons bien nous amuser avec vous deux, dès que les femmes nous auront fait savoir qu'elles sont prêtes. » Il hocha la tête avec une lenteur menaçante et reporta son regard sur la tranchée centrale, pour ne manquer aucun préparatif.

Avec *vous deux ?* Eric inspecta du regard la tranchée, chose qu'il n'avait pas encore faite. Elle était presque vide de marchandises, mais à un bout, il aperçut à la lueur de sa lanterne frontale (qu'il en était fier, tout à l'heure, quand on la lui avait passée autour du front avant son entrée dans le territoire des Monstres !), il aperçut un autre homme étendu, pieds et poings liés, contre le mur.

Son oncle.

Eric rampa rapidement vers lui. Besogne désagréable. Son ventre et ses flancs n'étaient pas, comme ses pieds, habitués à la rugosité du sol. Mais que pouvaient lui faire une ou deux égratignures de plus ?

Le-Briseur-de-Pièges n'était presque plus conscient. Il avait été sérieusement molesté, et il paraissait à peu près en aussi mauvais état que ses femmes. Ses cheveux étaient recouverts d'une épaisse croûte de sang séché. Eric estima qu'un bois d'épieu lui avait pratiquement fendu le crâne. Et, un peu partout, sur son épaule droite, juste au-dessus de sa hanche gauche, dans le gras de la cuisse, béaient de profondes blessures que personne ne s'était donné la peine de panser.

— « Oncle Thomas, » supplia

Eric. « Qu'est-ce qui s'est passé ? Qui t'a fait ça ? »

Le blessé ouvrit les yeux et frissonna. Il regarda tout autour de lui, d'un air stupide, comme s'il s'attendait à ce que les murs lui parlent. Ses bras puissants luttaient contre les nœuds qui les lui retenaient fermement derrière le dos. Enfin, apercevant Eric, il lui sourit.

Il aurait mieux fait de s'abstenir. Quelqu'un lui avait brisé presque toutes les dents de devant.

— « Salut, Eric, » marmonna-t-il « Quelle bataille, hein ! Comment s'en est tiré le reste du détachement ? Est-ce que les autres ont pu s'enfuir ? »

— « Je ne sais pas. C'est moi qui te le demande. Je suis revenu de mon Vol. Tu n'étais plus là. Le détachement avait disparu. Ici, tout le monde est devenu fou ! Il y a là des Etrangers, qui se promènent tout armés dans nos tranchées. Qui sont-ils ? »

Les yeux de Thomas s'étaient lentement obscurcis. Ils regardaient droit devant eux, à présent, et ils étaient pleins de souffrance. « Des Etrangers ? » répéta-t-il à voix basse. « Oui, il y avait des Etrangers dans le détachement de Stephen-aux-bras-Robustes. Des Etrangers qui se battaient contre nous. Notre chef... Franklin... il est entré en contact avec eux après notre départ. Ils se sont entendus. Sans doute travaillaient-ils ensemble depuis longtemps déjà. Membres de l'Humanité, Etrangers, quelle différence pour eux quand leur damnée Science-Ancestrale est menacée ? J'aurais dû y penser. »

— « Penser à quoi ? »

— « C'est comme cela qu'ils ont maté l'autre soulèvement, il y a longtemps. Un chef est un chef. Il a plus de choses en commun avec un autre chef — même s'il s'agit d'un Etranger — qu'avec son propre peuple. Attaquer la Science-Ancestrale, c'est attaquer le pouvoir des chefs. Alors, ils s'unissent. Ils échangent des hommes, des armes, des informations. Ils feraient n'importe quoi contre l'ennemi commun. Contre les seules personnes qui désirent vraiment chasser les Monstres. J'aurais dû y penser. Idiot que je suis. J'ai bien vu que le chef et Ottilie avaient des soupçons. J'aurais dû me douter de ce qu'ils allaient faire. Avertir les Etrangers, échanger des informations, et s'unir avec eux contre nous ! »

Eric regarda son oncle. Il comprenait vaguement. Tout comme les partisans de l'Autre-Science s'étaient groupés en une organisation secrète qui franchissait les limites des tribus, de même il existait une entente tacite, quoique rarement utilisée, entre les chefs, une entente fondée sur la religion de la Science-Ancestrale, qui était le principal support de leur puissance. Et, à bien y réfléchir, de celle des Femmes. Tous leurs privilèges, c'était la Science-Ancestrale qui les leur en faisait jouir. Pour peu qu'on la leur ôtât, elles redevenaient des femmes ordinaires et n'avaient d'autres pouvoirs magiques que celui de distinguer entre ce qui était comestible et ce qui ne l'était pas.

Avec un grognement de douleur,

Thomas-le-Briseur-de-Pièges se redressa péniblement et s'assit, en s'adossant au mur. Il ne cessait de secouer la tête comme pour laisser le champ libre à ses souvenirs.

« Ils sont venus à nous, » dit-il lourdement. « Stephen-aux-Bras-Robustes et son détachement sont venus à nous juste après ton entrée dans le territoire des Monstres. Ils nous apportaient un message du chef. Pourquoi nous serions-nous méfiés ? Nous avons pensé que, peut-être, des Etrangers avaient attaqué nos tranchées. Des Etrangers ! » Il eut un rire semblable à un aboiement et un filet de sang coula de sa bouche. « Ils avaient des Etrangers avec eux, cachés derrière dans les corridors. Tout un tas d'Etrangers. »

Eric commençait à se faire une idée de ce qui s'était passé.

« Et puis, quand ils se sont trouvés au milieu de nous, alors que nous avions, pour la plupart, rengainé nos épieux, ils ont attaqué. Et bien, je t'assure. Notre surprise était si complète qu'ils n'ont même pas eu besoin d'aide extérieure. Il ne restait déjà plus grand-chose de notre détachement quand les Etrangers sont accourus. J'étais par terre, combattant avec mes mains nues, et les autres comme moi. Les Etrangers n'ont eu qu'à ramasser les restes. La fin, je ne l'ai pas vue. Quelqu'un m'avait asséné un coup sur la tête... je n'aurais jamais cru me réveiller vivant. » Sa voix se fit encore plus basse et plus rauque. « Ç'aurait été préférable pour moi. »

La poitrine du Briseur-de-Pièges se souleva : il en sortit un son étrange, prolongé. « Ils m'ont ramené ici. Mes épouses... on était en train de les torturer. Ces garces de la Société Femelle — Ottilie, Rita — ça fait partie de leurs attributions. Elles les avaient clouées au mur et elles ont continué à les torturer devant moi. Sans arrêt, je m'évanouissais et je reprenais conscience. Mais j'étais bien conscient quand elles... »

Sa voix se mua en un horrible gargouillis, sa tête retomba sur sa poitrine. Puis il se remit à parler clairement, mais il ne raisonnait plus. « C'étaient de bonnes épouses, » murmura-t-il. « Toutes les deux. Oui, de bonnes épouses. Et elles m'aimaient. Elles auraient pu occuper un rang plus élevé dans la société. Une dizaine de fois au moins, Franklin leur a offert de les féconder et, toujours, elles ont refusé. Elles m'aimaient vraiment. »

Eric sanglotait presque. Il ne les voyait plus beaucoup depuis qu'il avait atteint l'âge d'initié, mais, au cours de sa petite enfance, elles l'avaient entouré d'une affection maternelle. C'étaient elles qui le grondaient, le caressaient, le mouchaient. Elles lui racontaient des histoires, lui enseignaient le catéchisme de la Science-Ancestrale. Aucun de leurs fils n'avait survécu aux épidémies et aux calamités qui balayaient périodiquement les tranchées de l'Humanité. Eric avait eu de la chance. Elles lui avaient consacré la tendresse et les soins qu'en d'autres circon-

stances elles auraient réservé à leurs fils.

Leur fidélité au Briseur-de-Pièges était un sujet d'étonnement constant pour l'Humanité. Elle leur avait coûté plus encore que les portées abondantes et saines dont les épouses du Chef pouvaient toutes s'enorgueillir : un comportement si excentrique, si peu féminin, leur avait interdit à tout jamais l'accès des postes honorifiques qui auraient dû être les leurs.

A présent elles étaient mortes ou mourantes, et leurs bébés survivants avaient été alloués à d'autres femmes, dont l'importance augmentait d'autant.

— « Dis-moi, » demanda-t-il à son oncle. « Pourquoi la Société Femelle les a-t-elle tuées ? Qu'ont-elles fait de si terrible ? »

Il vit que Thomas avait relevé la tête et le regardait. Avant même d'entendre ce que son oncle avait à lui dire, il sentit son corps se glacer.

— « Tu ne veux pas regarder les choses en face, n'est-ce pas, Eric ? Je ne t'en blâme pas. Mais ça ne sert à rien. Les préparatifs sont bien avancés. »

— « Les préparatifs de quoi ? » demanda Eric, mais une partie de lui-même avait déjà trouvé la sinistre réponse.

— « Nous avons été jugés hors-la-loi. Nous nous sommes rendus coupables de sacrilège contre la Science-Ancestrale. Toi, ma famille, mon détachement, moi-même, nous n'appartenons plus à l'Humanité. Nous avons désobéi à l'Humanité, à la loi, à la religion. Et tu sais ce qui arrive aux hors-la-loi, n'est-ce pas ? On peut leur faire n'importe quoi. *N'importe quoi.* »

7

Eric se rappela que, tout enfant déjà, il se réjouissait d'assister à ce genre de cérémonies. Un Etranger avait été fait prisonnier par un détachement, et l'on décidait que c'était un hors-la-loi. Neuf fois sur dix, il était facile de s'en assurer. Qui d'autre qu'un hors-la-loi se serait promené seul dans les tranchées, sans son détachement, sans un compagnon au moins ? La dixième fois, quand subsistait une ombre de doute, une demande de rançon adressée à son peuple éclaircissait la situation du prisonnier. Il s'était rendu coupable de quelque sacrilège impardonnable, de quelque crime particulièrement monstrueux, qui méritait le châtiment suprême : l'anathème, la révocation de tous ses privilèges d'êtres humains. Il avait échappé à l'exécution. Faites de lui ce que vous voudrez, répondait son peuple. Il n'est plus l'un d'entre nous ; il ne nous est pas plus apparenté qu'un Monstre ; en ce qui nous concerne, il n'a plus rien d'humain.

Alors on organisait une sorte de fête. Avec les morceaux de bois volés aux Monstres et que l'on réservait à cet usage, les membres de la Société Femelle érigeaient une plate-forme dont les spécifications se transmettaient de mère à fille depuis des générations innombrables, depuis l'époque lointaine où les ancêtres les avaient conçues. On appelait cette plate-forme



Scène ou Théâtre, ou bien encore Echafaud. Mais, quel que fût son vrai nom, la plupart des détails qui la concernaient faisaient partie des traditions secrètes de la Société Femelle et n'étaient donc pas l'affaire des mâles.

La suite, en tout cas, tout le monde la connaissait. Sur cette plate-forme, on jouait un drame religieux, très émouvant : il représentait le triomphe ultime de l'Humanité sur les Monstres.

Pour cela, il fallait que le personnage central remplît deux conditions. Tout d'abord, que ce fût une créature intelligente, comme l'étaient les Monstres, pour qu'on pût le faire souffrir comme l'Humanité avait l'intention de faire souffrir un jour les Monstres ; ensuite qu'il ne fût pas humain, pour que chaque goutte de peur, de ressentiment et de haine distillée par les énormes et terrifiantes créatures pût se déverser sur leur chair sans aucune inhibition provoquée par la pitié ou par un sentiment de fraternité.

Ce rôle convenait parfaitement aux hors-la-loi, car tout le monde était d'accord pour penser que des êtres aussi répugnants n'appartenaient plus à la race humaine.

Quand un hors-la-loi s'était fait prendre, tout travail cessait dans les tranchées, et l'on rappelait les détachements de guerriers. C'était un grand jour, un jour de fête. Même les enfants — qui eux aussi contribuaient à préparer le glorieux événement, en faisant des courses pour les femmes, en apportant aux hommes des rafraîchissements — même les enfants se vantaient entre eux de ce qu'ils comptaient faire, de la façon dont ils allaient exprimer leur haine contre ce représentant des non-humains, cet échantillon ligoté, hurlant, de ce qui était Autre.

Tout le monde avait sa chance. Chacun, depuis le chef lui-même jusqu'au plus jeune des enfants capables de réciter le catéchisme de la Science-Ancestrale, grimpait à son tour sur le Théâtre — ou la Scène — ou l'Echafaud érigé par les femmes. Tous se réjouissaient de montrer à la créature que l'on avait déclarée Autre ce qu'ils comptaient faire un jour aux Monstres qui leur avaient volé le Monde.

Sarah-la-Guérisseuse jouait un rôle important dans la cérémonie. Debout sur la plate-forme, elle supervisait les opérations, s'assurait que personne n'allait trop loin, que tout le monde avait son tour, et que, même à la fin, il restait encore un peu de vie dans la victime. Car, une fois achevé le défilé, il fallait brûler complètement l'édifice — avec son occupant ensanglanté — pour symboliser l'espoir qu'un jour les Monstres fussent eux aussi transformés en cendres et rejetés aux quatre coins de l'Univers.

— « Et l'Humanité reconquerra son héritage, » psalmodiait-elle, pendant que l'on éparpillait dédaigneusement, du bout du pied, les fragments carbonisés dans la tranchée. « Et les Monstres disparaîtront. Ils disparaîtront pour toujours, et il n'y aura plus dans le vaste monde que l'Humanité. »

Ensuite on festoyait, on chantait, on dansait. Hommes et femmes se pourchassaient dans les

sombres corridors latéraux ; les enfants sautaient et criaient dans la grande tranchée centrale ; les vieillards s'endormaient, avec sur le visage un sourire plein de réminiscence. Tout le monde avait l'impression d'avoir porté un coup aux Monstres. On se sentait, comme jadis les ancêtres, les seigneurs de la création.

Eric se souvenait des choses qu'il avait faites — ou qu'il avait vu faire aux autres — à ces occasions-là. Un terrible frisson le parcourut tout entier. Il dut rentrer le cou dans les épaules, contracter au maximum les muscles des bras et des jambes pour s'empêcher de trembler. Enfin, ses nerfs se calmèrent.

Il était redevenu capable de réfléchir. Mais il ne le voulait à aucun prix.

Les autres, les hors-la-loi qu'il avait vu exécuter jadis, se pouvait-il qu'ils eussent ressenti la même nausée, la même terreur stupéfaite tandis qu'ils attendaient la fin des préparatifs ? Avaient-ils tremblé ainsi, avaient-ils senti ces ruisseaux de sueur couler le long de leur dos, leurs intestins se tordre en manière de protestation, leur chair douce, vulnérable frémir en prévision de ce qui les attendaient ?

Jamais encore cette idée ne lui était venue à l'esprit. Il avait vu en eux des êtres totalement inhumains, le symbole de tout ce qui était Autre. Leurs impressions ne le préoccupaient pas plus que celles des cafards qui détalaient sur le sol de la tranchée. On les écrasait vite ou lentement. Quel importance ? On ne sympathisait pas avec des cafards. On ne s'identifiait pas à eux.

Mais à présent qu'il était sur le point d'être lui-même écrasé, il se rendait compte qu'il y *avait* une différence. Il était humain. Quel que fût le verdict de l'Humanité et de ses chefs, il était humain. Il éprouvait des terreurs humaines. Il avait le désir fou, le désir humain de vivre.

Donc, il devait en être de même pour ceux qui l'avaient précédé. Les hors-la-loi qu'il avait contribués à mettre en pièces. Ils étaient humains. Complètement humains.

Ils avaient attendu, comme lui, attendu la fête et ses tortures.

Deux fois seulement, à sa souvenance, il était arrivé que des membres de l'Humanité fussent déclarés hors-la-loi. Dans les deux cas, cela s'était produit longtemps auparavant, alors qu'il n'avait pas même atteint le stade d'initié. Eric s'efforça de se rappeler quels hommes c'étaient avant le drame. Il lui fallait une compagnie, n'importe laquelle, même celle des morts. La compagnie des morts était préférable à celle de cet homme ensanglanté, assis près de lui, et qui marmonnait des choses sans signification, tandis que sa tête ballotait sur sa poitrine déchirée.

Quels hommes étaient-ils ? Non, cela ne servait de rien. Dans le premier cas, sa mémoire ne lui transmettait que l'image d'une masse hurlante, juste avant l'épisode du bûcher. Ce n'était pas un homme qu'il se rappelait. Ce n'était pas un être humain. Et dans le second cas...

Eric se redressa, luttant contre ses liens. Le deuxième hors-la-loi

s'était échappé ! Il n'avait jamais su comment : il se rappelait seulement qu'un garde avait été sévèrement puni et que, pendant longtemps, des détachements de guerriers avaient patrouillé, vainement, dans les tranchées lointaines.

S'échapper. Voilà la solution. Il devait s'échapper. Une fois déclaré hors-la-loi, il ne pouvait plus espérer de pitié. La sentence était irrévocable. La cérémonie que l'on préparait avait une signification religieuse trop élevée pour que rien ne pût l'arrêter, hormis la disparition du principal protagoniste.

Oui, s'échapper. Mais comment ? A supposer même qu'il pût se libérer de ses liens si habilement et si solidement noués, il n'avait pas d'arme. Le garde de l'entrée le transpercerait de son épieu. Et, s'il manquait son coup, il y en avait d'autres dehors, presque tout l'effectif de l'Humanité.

Comment ? *Comment ?* Il se força à être calme, à passer en revue toutes les alternatives possibles. Il savait qu'il ne disposait pas de beaucoup de temps. Bientôt la plate-forme serait achevée et les représentantes de la Société Femelle viendraient le chercher.

Eric se mit au travail sur les nœuds qui lui liaient les mains. Il n'avait pas grand espoir. S'il réussissait à se libérer les mains, peut-être pourrait-il se faufiler jusqu'à l'entrée, bondir et se sauver à toutes jambes. Si un épieu le clouait au sol... eh bien, tant pis, ce serait une mort plus douce et plus rapide que l'autre.

Mais ils se garderaient bien de le tuer, se dit-il. Il faudrait qu'il eût beaucoup de chance et qu'un guerrier oubliât ses instructions. Dans un cas pareil, quand il s'agissait de retenir et non de tuer un prisonnier, on visait les jambes. Parmi ses anciens compagnons, il y en avait au moins une douzaine d'assez adroits pour le toucher à vingt ou vingt-cinq pas. Et une autre douzaine qui couraient plus vite que lui. Après tout, il n'était pas Roy-l'Agile.

Roy ! Il était mort à présent et son corps glissait dans les égouts. Il se surprit à regretter sa querelle avec lui.

Un Etranger passa devant sa prison, n'y jeta qu'un coup d'œil à peine curieux. Deux autres le suivirent. Ils partaient, sans doute, avant le début de la cérémonie. Ils allaient assister, chez eux, à quelque rite semblable.

Walter-le-Chercheur-d'Armes, Arthur-l'Organisateur... étaient-ils eux aussi en train d'attendre, dans quelque geôle, la même mort lente ? Eric en doutait. Il avait l'impression que ces hommes ne se laisseraient pas prendre aussi facilement que lui et son oncle. Arthur était trop intelligent, il l'aurait juré, et Walter... eh bien, Walter disposait sûrement de quelque arme fantastique que personne n'avait jamais vue ou même imaginée...

Comme celle qu'il avait dans son sac... cette boule rouge que le Chercheur-d'Armes lui avait donnée !

Mais était-ce bien une arme ? Il n'en savait rien. Cependant, même si ce n'en était pas une, il avait l'impression qu'elle produirait quelque effet de surprise. « Ça ne

passera pas inaperçu, » avait dit Walter dans le territoire des Monstres.

Quel que fût cet effet de surprise, il pourrait peut-être profiter de la diversion pour s'échapper, avec son oncle.

Mais ce serait ça, l'ennui. Son oncle. Ligoté comme il l'était — il venait de se rendre compte qu'il lui était impossible de se libérer seul — il avait absolument besoin de l'aide de son oncle. Or, le Briseur-de-Pièges était manifestement trop mal en point pour lui être d'une utilité quelconque.

Il marmonnait d'une voix traînante, monotone, le buste de plus en plus incliné vers le sol. De temps en temps, un gémissement aigu, presque surpris, interrompait son monologue : c'était la conscience de ses blessures qui parvenait jusqu'à lui.

A la place, n'importe qui serait déjà mort. Seul un organisme aussi puissant que celui du Briseur-de-Pièges pouvait résister à un tel traitement. Et, s'ils réussissaient à s'enfuir, il se pouvait — pourquoi pas ? — qu'avec des soins et du repos son oncle guérît.

S'ils réussissaient à s'enfuir.

— « Oncle Thomas, » dit-il en se penchant vers lui et en lui parlant d'une voix basse, mais ardente. « Je crois que j'ai trouvé le moyen de nous tirer d'affaire. Le moyen de nous sauver.

Pas de réponse. Les lèvres sanglantes poursuivirent leur long et incompréhensible monologue, coupé de gémissements.

— « Tes femmes, » dit Eric avec désespoir. « Tes femmes. Ne veux-tu pas les venger ? »

Il y eut une étincelle. « Mes femmes, » dit la voix épaisse. « C'étaient de bonnes épouses. De très bonnes épouses. Jamais elles n'ont laissé Franklin approcher. Oui, c'étaient de bonnes épouses. » Puis l'étincelle s'éteignit et les grognements informes recommencèrent.

— « Te sauver ! » fit Eric. « Tu ne veux pas te sauver ? »

Un mince filet de sang coagulé s'écoula entre les mâchoires qui remuaient lentement. Il n'y eut pas d'autre réponse.

Eric jeta un coup d'œil vers l'entrée de l'impasse. Le garde qui y était posté ne se retournait plus, de temps à autre, pour surveiller les prisonniers. La construction de la plate-forme devait être terminée, et il prenait tant d'intérêt aux derniers préparatifs qu'il avait fait un ou deux pas en avant. Il contemplait, absolument fasciné, un point situé à la gauche de la grande tranchée centrale.

C'était déjà quelque chose. Une chance de plus. Mais cela signifiait également que la fin approchait. D'un instant à l'autre, les représentantes de la Société Femelle allaient venir les chercher pour les traîner sur le lieu de la cérémonie.

Sans quitter des yeux le garde, Eric s'adossa au mur rugueux et se mit à frotter les courroies qui l'emprisonnaient contre les aspérités les plus marquées. Ce n'était pas assez rapide, il s'en rendit compte bientôt. Si seulement il y avait là une pointe d'épieu, quelque chose de coupant. Fiévreusement, il regarda autour de lui.

Non, rien. Rien que quelques sacs remplis de nourriture, sur lesquels des cafards déambulaient paresseusement.

Son oncle était son seul espoir. Il fallait qu'il parvînt à le réveiller, à lui faire comprendre son désir. Il se rapprocha de lui en rampant, colla sa bouche contre l'oreille à moitié décollée.

— « Je suis Eric. Eric-le-Fils-Unique. Tu te souviens de moi, oncle ? Je suis allé entreprendre mon premier Vol. Avec toi, oncle Thomas. J'ai choisi la troisième catégorie, comme tu me l'avais dit, tu te rappelles ? J'ai réussi mon Vol. J'ai suivi exactement tes instructions. Je suis Eric-l'Œil maintenant, n'est-ce pas ? Dis-moi, est-ce que je suis Eric-l'Œil ? »

Murmures, grognements, gémissements. Thomas semblait incapable de comprendre quoi que ce fût.

« Et Franklin, il ne peut pas nous faire ça, hein, oncle Thomas ? Tu ne veux pas te sauver ? Tu ne veux pas te venger de Franklin, d'Ottilie, les punir pour ce qu'ils ont fait à tes femmes ? Tu ne veux pas, dis, *tu ne veux pas ?* »

Il lui fallait percer la brume confuse dans laquelle le délire avait plongé son oncle.

Fou de désespoir, ne sachant plus que faire, il baissa la tête et mordit de toutes ses forces l'épaule blessée.

Rien. Rien que le flot de paroles sans signification. Et le filet de sang coulant de la bouche.

« J'ai vu Arthur-l'Organisateur. Il m'a dit qu'il te connaissait depuis longtemps. Quand l'as-tu rencontré pour la première fois, oncle Thomas ? Quand as-tu fait la connaissance d'Arthur-l'Organisateur ? »

La tête s'inclina encore davantage, les épaules se voûtèrent.

« Parle-moi de l'Autre-Science. Explique-moi ce que c'est. » Eric bégayait presque dans ses efforts frénétiques pour trouver la clef qui lui ouvrirait l'esprit de son oncle. « Arthur-l'Organisateur et Walter-le-Chercheur-d'Armes sont-ils des gens très importants parmi les partisans de l'Autre-Science ? Sont-ils des chefs ? Quel était le nom de l'édifice dans lequel ils se cachaient ? A quoi sert-il. Ils ont parlé de tribus, de tribus dont j'ignorais l'existence. Y a-t-il beaucoup d'autres tribus ? Et ces autres tribus, est-ce que... »

Ça y était. Il avait trouvé la clef. Il avait percé la carapace.

La tête de Thomas-le-Briseur-de-Pièges se releva péniblement ; des ombres dansaient dans ses yeux. « Les autres tribus. C'est drôle que tu m'en parles. Que tu m'en parles, *toi.* »

— « Pourquoi ? Que veux-tu dire ? » Eric luttait pour maintenir la clef en place, pour la faire tourner. « Pourquoi est-ce drôle que ce soit moi qui t'en parle ? »

— « Ta grand-mère appartenait à une autre tribu, une tribu étrange qui habitait une tranchée très éloignée. J'étais encore tout enfant quand c'est arrivé. » Thomas-le-Briseur-de-Pièges hocha lentement la tête. « Le détachement de ton grand-père est parti pour un long voyage, le plus long qu'il ait jamais fait. Au retour, il a ramené ta grand-mère. »

— « Ma grand-mère ? » Un ins-

tant, Eric oublia ce qu'on était en train de lui préparer dehors. Il avait toujours su qu'un secret entourait l'existence de sa grand-mère. On en parlait rarement dans l'Humanité. Il avait cru jusqu'à présent que l'explication résidait dans le fait qu'elle avait eu un fils terriblement malchanceux — une des pires choses qui pût arriver à quelqu'un. Après tout, elle n'avait eu qu'un seul enfant et celui-ci était mort, avec sa femme, dans le territoire des Monstres. Pas de chance, vraiment.

« Ma grand-mère venait d'une autre tribu ? Elle n'appartenait pas à l'Humanité ? » Il savait, certes, que, parmi les femmes qu'il connaissait, plusieurs avaient été capturées dans les tranchées voisines et avaient maintenant le bonheur d'être considérées comme des membres de l'Humanité en tous points semblables aux autres. Parmi leurs femmes à eux, il s'en perdait une ainsi, de temps en temps, qui s'était trop écartée de chez elle et qui tombait entre les mains de guerriers Etrangers. C'est que, lorsqu'on volait une femme à un autre peuple, on lui dérobait, par la même occasion, une substantielle portion de son savoir. Mais jamais il n'aurait imaginé...

— « Dora-la-Rêveuse. » La tête de Thomas oscillait sur sa poitrine ; les mots sortaient de ses lèvres dans un horrible gargouillis de salive ensanglantée. « Sais-tu pourquoi on appelait ta grand-mère Dora-la-Rêveuse, Eric ? Les femmes prétendaient que les choses dont elle parlait n'arrivaient jamais qu'en rêve, qu'on ne pouvait pas avoir avec elle de conversation normale... Tout ce qu'elle savait faire, c'était raconter ses rêves. Mais elle a beaucoup appris à ton père, et il lui ressemblait. Les femmes avaient un peu peur de s'accoupler avec lui. Ma sœur a été la première à accepter d'en courir le risque... et tout le monde a dit qu'elle avait bien mérité ce qui lui était arrivé. »

Brusquement, Eric prit conscience d'un changement dans la qualité des sons qui lui parvenaient de la tranchée centrale. L'agitation s'était calmée. Se préparait-on à venir le chercher ?

— « Oncle Thomas, écoute ! J'ai une idée. Ces Etrangers — Walter, Arthur-l'Organisateur — ils m'ont donné un souvenir des Monstres. Je ne sais pas quels sont ses effets, mais je ne peux pas l'atteindre. Je vais me retourner. Essaie de fouiller dans mon sac du bout des doigts et... »

Le Briseur-de-Pièges ne lui accorda pas la moindre attention. « C'était une adepte de l'Autre-Science, » poursuivit-il dans son délire. « La première de toute l'Humanité. Je crois que sa tribu était tout entière formée de partisans de l'Autre-Science. Tu te rends compte... toute une tribu ! »

Eric gémit. En ce demi-cadavre, en ce dément, résidait son dernier espoir. En cette sanglante épave qui avait été jadis le plus fier, le plus alerte capitaine de toute l'Humanité.

Il se retourna pour jeter un coup d'œil au garde. Celui-ci contemplait toujours la grande tranchée centrale. Les bruits s'étaient tus : un grand silence régnait,

terrifiant, peuplé de souffles haletants. Mais n'y avait-il pas aussi un bruit de pas ? Eric *devait* obliger son oncle à coopérer.

— « Thomas-le-Briseur-de-Pièges ! » dit-il d'un ton sec, évitant à grand peine de trop élever la voix. « Ecoute-moi. C'est un ordre ! Il y a quelque chose dans mon sac, une espèce de boule gluante. Nous allons nous retourner dos à dos, tu vas l'attraper du bout des doigts et me la passer. M'entends-tu ? C'est un ordre... un ordre de guerrier ! »

Son oncle, tout à fait docile à présent, hocha la tête. « Je suis un guerrier depuis bien des lunes, » marmonna-t-il en se contorsionnant pour se retourner. « Et voilà déjà longtemps que je commande mon détachement. Longtemps que j'ordonne et que j'obéis. Jamais je n'ai désobéi à un ordre. C'est ce que je dis toujours : comment s'attendre à ce qu'on vous obéisse si vous ne... »

— « *Assez,* » fit Eric en se rapprochant de Thomas et en se penchant de manière à ce que son sac se trouve au niveau des bras liés de son oncle. « Cherche cette masse gluante. Elle est sur le dessus. Vite ! »

Oui. C'étaient bien des pas qui se rapprochaient. Les représentantes de la Société Femelle, le Chef, une escorte de guerriers. Et le garde, qui regardait avancer cette funèbre procession, risquait de se rappeler son devoir, de se retourner vers les prisonniers.

« *Vite !* » ordonna-t-il. « Je t'ai dit de te dépêcher. Ça aussi, c'est un ordre. Passe-la-moi. Vite ! »

Et, pendant tout ce temps, alors que les doigts du Briseur-de-Pièges fouillaient maladroitement dans son sac, alors que, plein de terreur et d'impatience, il écoutait approcher le peloton d'exécution — pendant tout ce temps, une partie de lui-même s'étonnait de ces ordres qu'il osait adresser à un capitaine expérimenté, de cette autorité incroyable qui émanait de sa voix.

— « Tu te demandes, je suppose, où est la tranchée habitée par la tribu de ta grand-mère, » fit Thomas, retournant à son sujet comme s'ils étaient en train de discuter aimablement après un dîner.

— « Ce n'est pas à ça que tu dois penser ! Passe-moi cette boule. Passe-la moi ! »

— « C'est difficile à décrire, » poursuivait la voix du vieillard. « Elle est bien loin d'ici, cette tranchée, bien loin d'ici. Tu sais que les Etrangers nous appellent les tribus de première ligne. Tu le sais, n'est-ce pas ? Eh bien, la tribu de ta grand-mère demeurait dans l'une des tranchées qui se trouvent le plus à l'arrière. »

Eric sentit ses doigts se refermer dans le sac.

Les trois femmes qui gouvernaient la Société Femelle entrèrent dans l'impasse. Ottilie-l'Augure, Sarah-la-Guérisseuse et Rita-la-Gardienne-du-Passé. Le Chef et deux capitaines armés de pied en cap les accompagnaient.

8

OTTILIE-LA-PREMIÈRE-EPOUSE-DU-CHEF marchait en tête. s'arrêta juste à l'entrée de l'impasse et les autres l'imitè-

rent formant un cercle autour d'elle.

— « Regardez-les, » lança-t-elle, sarcastique. « Ils essaient de se libérer. Et que comptent-ils faire quand ils auront les mains libres ? »

Franklin avança d'un pas et jeta un long regard aux deux hommes accroupis dos à dos. « Ils tenteront de s'enfuir, » expliqua-t-il, donnant la réplique à sa femme. « Même sans armes, Thomas-le-Briseur-de-Pièges et son neveu valent bien les meilleurs guerriers de l'Humanité ! »

Ce fut alors qu'Eric sentit les mains de son oncle so:'ir du sac auquel ses bras à lui étaient liés. Quelque chose tomba par terre. Quelque chose qui fit un bruit bizarre, un bruit mou et flasque. Aussitôt il le chercha, la bouche ouverte, les genoux fléchis au point que son corps était presque plié en deux.

— « Tu n'as jamais rien vu qui ressemble aux tranchées où demeure la tribu de ta grand-mère, » marmonnait Thomas, comme indifférent à ce que ses mains venaient de faire. « Et moi non plus, quoique j'aie écouté les histoires que l'on raconte. »

— « Il ne va plus durer longtemps, » commenta Sarah-la-Guérisseuse. « Nous ne pourrons vraiment nous amuser qu'avec le petit. »

Tout ce que tu as à faire, avait dit Walter-le-Chercheur-d'Armes, *c'est d'en arracher une pincée du bout des doigts. Une seule à la fois, pas plus. Ensuite, tu craches dessus et tu la jettes. Tu la jettes le plus vite et le plus loin possible.*

Il ne pouvait pas se servir de ses doigts. Mais il se pencha sur la boule rouge et en arracha un morceau avec les dents. Sa langue toucha une étrange substance molle, la mouilla de salive. Simultanément, il frappa le sol de ses doigts de pieds recourbés, redressant les jambes, lançant vers le haut les cuisses et le corps. Ne pouvant pas utiliser ses bras pour conserver son équilibre, il se leva en titubant et se retourna, face aux chefs de son peuple.

Quand tu auras craché dessus, jette-la vite. Le plus vite et le plus loin possible.

— « Je ne sais pas ce qu'il trafique, » dit quelqu'un, « mais ça ne me plaît pas du tout. Laissez-moi passer. »

Stephen-aux-Bras-Robustes s'avança de quelques pas et brandit un lourd épieu, prêt à le lancer.

Eric ferma les yeux, pencha la tête très en arrière et prit une longue, une profonde inspiration. Puis il rejeta la tête en avant, faisant violemment claquer sa langue contre l'objet qu'il avait dans la bouche. Il expira si brusquement qu'il fut pris d'une quinte de toux.

La petite masse molle s'envola et il ouvrit les yeux pour surveiller sa trajectoire. D'abord il ne la vit nulle part ; puis il la situa grâce à l'expression de Stephen, au mouvement de ses yeux qui, de stupéfaction, se mirent à rouler dans leur orbite.

Une petite tache rouge maculait le front du capitaine.

Qu'est-ce qui était censé se passer ? se demanda-t-il. Il avait suivi les directives du mieux qui lui était possible, étant donné les circonstances, mais il n'avait pas

la moindre idée de ce que la tache écarlate mouillée de salive était supposée accomplir. Il la regarda, avec espoir.

Puis Stephen-aux-Bras-Robustes leva lentement sa main libre pour effacer la tache. Eric cessa d'espérer. Rien n'allait arriver.

Voilà ce que c'est, pensa-t-il avec désespoir. *Voilà ce que c'est que de faire confiance aux Etrangers...*

L'explosion fut si assourdissante qu'il crut un moment que le toit de la tranchée s'était effondré. Il fut rejeté contre le mur et il tomba comme s'il avait été assommé par le bois d'un épieu. Il se rappela la quinte de toux qui l'avait pris quand il avait expulsé de sa bouche le morceau de boule rouge. Cette toux avait-elle éveillé un écho, un écho gigantesque ?

Enfin, il leva la tête : dans la petite impasse, les réverbérations s'étaient tues, remplacées par un silence relatif. Quelqu'un hurlait. Hurlait et hurlait.

C'était Sarah. Elle regardait de dos Stephen-aux-Bras-Robustes. Tout à l'heure elle se tenait juste derrière lui. A présent, elle le regardait fixement, et elle hurlait à petits cris aigus, spasmodiques.

Elle avait la bouche ouverte si grande qu'elle semblait sur le point de se décrocher les mâchoires. Et, à chaque hurlement, elle levait un bras raide qu'elle braquait sur la nuque de Stephen. Elle l'abaissait et le relevait comme pour bien faire comprendre à toute l'assistance la raison de ses cris, pour que personne ne pût se poser de questions là-dessus.

Stephen-aux-Bras-Robustes n'avait plus de tête. Son corps se terminait au cou, et des lambeaux de peau retombaient sur sa poitrine, en festons irréguliers. Un jet de sang gargouillait a l'endroit où, auparavant, était sa tête. Son corps se tenait toujours droit, les pieds écartés l'un de l'autre, à la distance réglementaire, un bras tenant l'épieu brandi, l'autre figé à la verticale, comme il l'avait levé, quelques secondes plus tôt, pour effacer sur son front la tache rouge. Il était là, immobile, incroyablement grand, droit et vivant.

Soudain il s'effondra.

Ce fut d'abord l'épieu qui s'échappa lentement de sa main droite et tomba par terre avec fracas. Puis les bras s'abaissèrent mollement, les mains effleurèrent les genoux qui se pliaient, et le grand corps robuste glissa sur lui-même, comme dépouillé de son squelette. Il s'affaissa sur le sol, un bras par-ci, une jambe par-là, informe, tel un sac de chair qu'on eût jeté dans un coin de la tranchée.

L'espace d'une ou deux secondes il fut agité de soubresauts spasmodiques ; puis le jet de sang se mua en un lent ruisseau et il se figea, immobile entassement de membres et du torse. De la tête manquante, il n'y avait pas la moindre trace.

Sarah-la-Guérisseuse se tut et se tourna, tremblante, vers ses compagnons. Leurs yeux écarquillés quittèrent le cadavre affalé sur le sol.

Puis ils réagirent tous à la fois.

Avec des hurlements frénétiques, horrifiés, déments, chœur de

tous dirigé par Sarah, ils coururent vers la sortie. Ils s'y bousculèrent, sorte de monstre composite grouillant de bras, de jambes, de seins nus et pendants. Ils entraînèrent avec eux la garde et semèrent leur incontrôlable panique tout au long de la grande tranchée centrale.

Quelque temps encore, Eric entendit le martèlement de leurs pieds nus dans les corridors lointains. Puis tout se tut. Seul le monologue interminable de Thomas-le-Briseur-de-Pièges vint encore troubler le silence.

Eric s'obligea à se relever. Il n'arrivait pas à comprendre ce qui s'était passé. Cette boule rouge... l'Etranger, Walter, avait dit que c'était une arme, mais cela ne ressemblait à aucune arme de sa connaissance. Sauf, peut-être à celle des ancêtres : ils étaient censés avoir eu des armes capables de désagréger un objet sans en laisser aucune trace. Mais cette boule rouge, c'était un produit de l'industrie des Monstres, que Walter-le-Chercheur-d'Armes avait trouvé et s'était approprié. Qu'était-ce que cette boule rouge ? Comment avait-elle pu faire exploser la tête de Stephen ?

La solution, il la chercherait un autre jour. En attendant, il avait sa chance. Ça ne durerait peut-être pas longtemps : il ne savait pas à quel moment la panique se calmerait et l'on enverrait une patrouille de guerriers enquêter sur les lieux. Il se dirigea vers le cadavre, enjamba précautionneusement le ruisseau de sang qui s'écoulait de sa blessure et, s'accroupissant devant l'épieu, réussit à l'attraper de ses mains liées, puis à se lever en le tenant derrière le dos.

Il ne pouvait pas trancher tout de suite ses liens.

— « Oncle Thomas, » cria-t-il. « Nous pouvons nous sauver. Nous avons une chance. Vite, lève-toi. »

Le Capitaine le regarda sans comprendre. « ... des corridors comme tu n'en as jamais vu ou imaginé, » bredouillait-il toujours. « Des lanternes qu'on ne porte pas sur le front. Des corridors remplis de lanternes. Des corridors et des corridors... »

Eric réfléchit. Son oncle allait l'encombrer, l'empêcher de se déplacer rapidement. Mais il ne pouvait pas l'abandonner. C'était le seul parent qui lui restait, la seule personne qui ne le considérât pas comme un hors-la-loi, comme un objet. Et, en dépit de son état, c'était encore son Capitaine.

— « Lève-toi ! » répéta-t-il. « Thomas, lève-toi ! C'est un ordre, un ordre de guerrier. Lève-toi ! »

Comme il l'avait espéré, son oncle réagit au commandement. Il parvint à replier ses jambes sous lui, et s'efforça de prendre appui sur elles, mais ce fut inutile. Il n'avait pas la force de se lever.

Lançant par-dessus son épaule des coups d'œil pleins d'appréhension à l'entrée de l'impasse, Eric courut vers son oncle. En procédant à reculons, il réussit à introduire une extrémité de l'épieu sous l'aisselle du blessé. Puis, se servant de sa hanche comme d'un levier, il pesa de tout son poids sur l'autre extrémité.

C'était difficile, ça glissait ; il ne pouvait pas se servir de tous ses muscles et il avait du mal à se rendre compte de ce qu'il faisait. Entre deux efforts, il continuait de scander entre ses dents serrées : « Lève-toi, debout, debout, debout ! » Enfin, l'autre bout de l'épieu toucha le sol. Son oncle était debout, titubant mais debout.

Traînant maladroitement l'épieu, Eric le poussa et le tira dans la grande tranchée centrale. Il n'y avait plus personne. Des armes, des récipients, des objets de toutes sortes gisaient pas terre, abandonnés en toute hâte par leurs propriétaires. La plate-forme, terminée, se dressait, solitaire, devant le Tumulus Royal. Les cadavres des deux épouses de son oncle avaient été transportés ailleurs, sans doute quelque temps auparavant.

Le Chef et les autres Capitaines avaient bifurqué à gauche après leur sortie brusquée de l'impasse. Apparemment, ils étaient passés devant l'échafaud et avaient entraîné le reste de l'Humanité.

Eric tourna à droite.

Son oncle constituait un problème. Thomas-le-Briseur-de-Pièges ne cessait de s'arrêter, comme étonné de ce qu'il était en train de faire. Et il répétait sans se lasser l'histoire de son voyage dans les tranchées de l'étrange tribu lointaine. Eric devait le pousser contre lui pour l'obliger à se mouvoir.

Lorsqu'ils eurent atteint les corridors extérieurs, il se sentit mieux. Mais ce fut seulement après avoir pris une multitude de tournants et une quantité de carrefours, en débouchant dans des tranchées totalement inhabitées, qu'il osa s'arrêter et trancher ses liens avec la pointe de son épieu. Il fit de même pour son oncle. Puis, passant autour de ses propres épaules le bras gauche de son oncle et lui enserrant fermement la taille, il reprit sa route. Il avançait lentement, son oncle était lourd, mais plus il mettait d'espace entre l'Humanité et lui, mieux cela vaudrait.

Où aller, cependant ? Oui, où aller ? Il tournait et retournait le problème dans son esprit en poursuivant sa lente progression dans les corridors silencieux. Toutes les destinations se valaient. Son oncle et lui ne seraient les bienvenus nulle part. Il fallait marcher droit devant soi.

Peut-être s'était-il posé cette question à haute voix. A son grand étonnement, Thomas-le-Briseur-de-Pièges dit brusquement, d'une voix tout à fait cohérente mais très faible : « La porte qui mène dans le territoire des Monstres, Eric. C'est là qu'il faut aller. »

— « Pourquoi ? » s'enquit Eric. « Que pourrons-nous y faire ? »

Il n'y eut pas de réponse. La tête de Thomas retomba sur sa poitrine. Manifestement, il sombrait à nouveau dans l'inconscience. Pourtant, soutenu par le bras d'Eric, il continuait de remuer les jambes. Il y avait encore en lui quelques vestiges d'énergie et de détermination.

Le territoire des Monstres. Y trouveraient-ils à présent plus de sécurité que chez les êtres humains ?

Parfait, alors. Le territoire des Monstres. Pour y parvenir, il leur faudrait décrire un arc de cercle et emprunter une grande quantité

de corridors, mais Eric connaissait le chemin. Après tout, se dit-il, il était Eric-l'Œil. C'était son rôle que de savoir se diriger.

Mais était-il vraiment Eric-l'Œil ? Il n'avait pas bénéficié de la formation que l'on dispensait aux jeunes gens après un Vol réussi. Sans cette initiation, peut-être n'était-il e n c o r e qu'Eric-le-Fils-Unique, l'adolescent, l'initié. Non, il savait ce qu'il était. Eric-le-Hors-la-Loi, et rien d'autre.

Il était un hors-la-loi, sans patrie, sans peuple. Et, hormis cet agonisant qu'il traînait derrière lui, tout le monde le considérait comme l'homme à abattre.

9

THOMAS - LE - BRISEUR - DE - PIÈGES avait été grièvement blessé au cours de l'attaque-surprise qui avait coûté la vie à son détachement. En temps ordinaire, ses blessures eussent été pansées par l'habile et experte Sarah-la-Guérisseuse. Mais, étant donné les circonstances, Sarah avait fait exactement le contraire.

La fatigue de l'évasion et de cette marche forcée avait drainé son corps de ses dernières ressources. Ses yeux étaient vitreux ; ses robustes épaules, affaissées. Thomas n'était plus qu'un somnambule avançant par saccades dans la direction de la mort.

Quand ils s'étaient arrêtés pour se reposer, Eric — après avoir tendu l'oreille pour s'assurer qu'on ne les poursuivait pas — avait soigneusement lavé les blessures de son oncle avec l'eau de sa cantine et bandé les plaies qui lui paraissaient les plus graves avec des morceaux de toile à sac. C'était tout ce qu'il pouvait faire. Sa science se bornait à ces premiers soins que l'on enseignait à tous les guerriers. Pour faire quelque chose de plus compliqué, il aurait fallu les connaissances thérapeutiques d'une femme.

Ce qui n'aurait pas servi à grand-chose, d'ailleurs. Le Briseur-de-Pièges était trop mal en point.

Eric se désespéra à la pensée d'être seul pour toujours dans les sombres corridors inhabités. Il essaya de faire avaler de force à son oncle de l'eau et un peu de nourriture. Mais la tête de Thomas roulait sur ses épaules et ce qu'Eric lui donnait à manger s'écoulait sur son menton. Il respirait légèrement et très vite. Son corps était devenu brûlant.

Eric, lui, mangea avec un appétit féroce : c'était son premier repas depuis très, très longtemps. Il regardait la silhouette voûtée de son oncle en essayant d'imaginer une ligne de conduite. Il ne trouva rien de mieux que de le réentraîner en le soutenant vers le territoire des Monstres.

Une fois debout, le Briseur-de-Pièges se remit à marcher, mais il avait le pas plus mou, plus traînant que tout-à-l'heure. Au bout d'un moment, Eric dut s'arrêter : il avait l'impression de hâler un poids mort.

Quand il voulut allonger son oncle sur le sol, il s'aperçut que le corps était devenu tout à fait mou. Thomas était étendu sur le dos, regardant sans curiosité le plafond arrondi sur lequel sa lan-

terne frontale dessinait une brillante tache circulaire.

Les battements du cœur étaient très, très faibles.

— « Eric, » dit faiblement la voix de son oncle. Il leva les yeux et regarda les lèvres qui remuaient avec difficulté.

— « Oui, oncle ? »

— « Je regrette... de t'avoir... entraîné dans tout cela... Je n'avais... pas le droit. Ta vie... après tout... ta vie. Toi... mes femmes... le détachement. J'ai mené... tout le monde... à la mort. Je regrette. »

Eric lutta pour retenir ses larmes. « Il y avait une raison, oncle Thomas, » dit-il. « Nous avions une cause. Ce n'est pas ta faute. C'est la cause qui a échoué. »

Les lèvres du mourant laissèrent échapper un hideux caquètement. Eric crut d'abord que c'étaient les râles de l'agonie. Puis il se rendit compte que c'était un rire, mais un rire comme il n'en avait jamais entendu.

— « La cause ? » fit le Briseur-de-Pièges entre deux halètements. « La cause ? Sais-tu ce que... ce qu'était que... cette cause ? Je voulais... je voulais être Chef. Etre Chef. Le seul moyen... c'était... l'Autre-Science... les Etrangers... la cause. Tout le monde... les tueries... Je voulais... être Chef. *Chef !* »

Il se raidit en articulant le dernier mot. Puis, lentement, comme la chair se liquéfie, ses membres se détendirent.

Il était mort.

Eric contempla longuement le cadavre. Il se rendit compte que cela ne faisait aucune différence. L'état de stupeur dans lequel il se trouvait persistait. Il y avait au centre de son cerveau une région paralysée qui était incapable de penser ou de ressentir quoi que ce fût.

Enfin, il se secoua, se pencha et attrapa le cadavre par les épaules. Marchant à reculons, il le traîna en direction du territoire des Monstres.

Il avait quelque chose à faire. Il lui fallait s'acquitter d'un devoir. Un devoir auquel étaient tenus tous les habitants des tranchées quand une mort survenait dans le voisinage. Cette tâche lui occuperait l'esprit, l'empêcherait de se torturer.

Mais il lui restait à peine assez de forces pour l'accomplir. Son oncle était un homme massif, bien bâti. Eric devait s'arrêter presque à chaque tournant pour reprendre haleine.

Enfin, il arriva devant la porte, en se félicitant de ce que son oncle eût choisi pour mourir un endroit situé relativement près de son but. Il avait l'impression de comprendre à présent pourquoi Thomas lui avait suggéré cette destination. Le Briseur-de-Pièges savait qu'il lui restait très peu de temps à vivre. Il savait aussi que son neveu devrait se débarrasser de son corps. Il s'était efforcé de lui faciliter les choses en marchant le plus loin possible.

Près de la porte qui menait dans le territoire des Monstres, il y avait une canalisation d'eau. Or, près de toute canalisation d'eau se trouvait une bouche d'égout. C'était probablement là que l'on

avait jeté les cadavres des guerriers tués au cours de l'escarmouche. Et c'était également là que Thomas désirait finir sa carrière : il savait que son neveu pourrait y disposer de son cadavre sans courir de risques exagérés.

Il avait voulu faire au moins cela pour son neveu.

Eric repéra sans difficulté la canalisation d'eau. Il entendait sous ses pieds une sorte de gargouillis régulier. A l'endroit où le bruit était le plus fort, il trouva la trappe découpée dans le sol au prix d'immenses efforts par quelque génération passée de l'Humanité. Non loin de là, il y avait un autre tuyau, beaucoup plus large, où deux hommes auraient pu passer de front. Là aussi, la substance dure qui formait le sol de la tranchée avait été grattée, de sorte qu'un joint était exposé.

L'ouvrir était une autre histoire. Eric l'avait souvent vu faire à ses aînés, mais il s'y essayait, lui, pour la première fois. Ça n'était pas commode que de pousser et tirer la lourde plaque, à droite, puis à gauche, de glisser les doigts pardessous et de hâler juste au bon moment.

Enfin la plaque se releva et l'incroyable puanteur de l'égout, plein d'un liquide noir qui tournoyait en décrivant des cercles sombres, inonda la tranchée. Dans son esprit, Eric avait toujours associé cette odeur à la mort, car le tuyau ne charriait pas seulement les déchets des Monstres mais aussi ceux de l'Humanité, collectés chaque semaine par les vieilles femmes trop faibles pour qu'on leur confie d'autres travaux. Tout ce qui n'était pas vivant ou utile, tout ce qui risquait de pourrir et d'infester les tranchées, on le déversait dans l'égout le plus proche. Dans cette catégorie entraient évidemment les cadavres.

Eric dépouilla le corps de son oncle de tout ce qui pouvait lui servir, comme il l'avait vu faire tant de fois aux femmes. Puis il le traîna jusqu'au trou et le retint par le bras pour éviter qu'il ne fût entraîné par le courant. Il récita tout ce qu'il se rappelait du rituel, en terminant par ces mots : « *Voilà pourquoi je vous supplie, ô ancêtres, de recevoir le corps de ce membre de l'Humanité, Thomas-le-Briseur-de-Pièges, guerrier de premier rang, Capitaine renommé et père de neuf enfants.* »

Le rituel comportait habituellement deux phrases de plus : « *Emportez-le et gardez-le avec vous jusqu'à ce que les Monstres aient été totalement anéantis et que la Terre nous appartienne à nouveau. Alors, vous, lui et tous les êtres humains qui ont vécu en ce monde, tous se lèveront et marcheront, joyeux, à la surface de cette Terre.* » Mais ce passage relevait, somme toute, de la Science-Ancestrale, et son oncle était mort en la combattant. Existait-il, dans la doctrine qui était sienne, un rituel équivalent ? Et ce rituel serait-il plus efficace, moins mensonger ? En définitive, Eric omit les deux dernières phrases.

Il lâcha le bras qui se raidissait. Le cadavre s'abîma dans l'égout, comme un boulet. Thomas-le-Briseur-de-Pièges avait disparu, disparu pour toujours, pensait à

présent le jeune homme. Il était mort, et voilà tout.

Eric replaça la trappe. Il était complètement seul. Il était devenu un hors-la-loi qui ne pouvait espérer des autres êtres humains que des tortures et une mort lente. Il n'avait plus de compagnons, plus de patrie, plus de religion d'aucune sorte. Les dernières paroles de son oncle le hantaient encore, dans toute leur laideur : « *Je voulais... être Chef.* »

Il était déjà bien assez terrible de découvrir que la religion dans laquelle il avait été élevé n'avait d'autre raison d'être que de soutenir le pouvoir des Chefs, que la mystérieuse Société Femelle était totalement incapable de prédire l'avenir d'un être. Mais il était encore plus affreux de savoir que son oncle, en luttant consciemment contre cet amas d'inepties, n'avait eu d'autre but que de satisfaire à son ambition personnelle, une ambition sans scrupules, à laquelle il avait tout sacrifié, même ses amis. Que lui restait-il à présent ? Sur quoi pouvait-il édifier sa vie ?

Son père et sa mère ne s'étaient-ils pas montré aussi naïfs qu'un enfant sans expérience ? Ils avaient donné leur vie... pour quoi ? Pour substituer une superstition à une autre, pour seconder les manœuvres politiques secrètes de telle personne par opposition à telle autre.

Très peu pour lui. Lui, il serait libre. Il eut un rire amer. Il fallait bien qu'il fût libre. Il n'avait pas le choix : il était un hors-la-loi.

Eric avança de quelques pas et plaça ses deux mains sur la porte qui menait dans le territoire des Monstres. La sortir seul de son alvéole n'était pas facile. Enfin, il y réussit, non sans mal, et il la déposa par terre avec mille précautions.

Un instant, il la contempla, en se demandant s'il n'y aurait pas moyen de la replacer quand il aurait franchi le seuil. Non, c'était tout simplement impossible. Il devrait la laisser ouverte : crime contre la société.

Mais il ne pouvait plus commettre de crime. Il échappait aux lois édictées par les communautés humaines. Devant lui brillait cette lumière blanche que lui et son espèce redoutaient tant. C'était là qu'il irait. Là où il ne rencontrerait plus ni illusions ni secours, là qu'il mènerait son existence solitaire de hors-la-loi.

Derrière lui s'étiraient les corridors sombres, accueillants. C'étaient, il le savait à présent, des tunnels percés dans les murs qui entouraient le territoire des Monstres. Des hommes vivaient dans ces murs, tremblants de peur, ignorants, dupés par leurs frères. Cela, c'était fini pour Eric : il devait affronter les Monstres. Il voulait les affronter et les détruire.

C'était comme si l'un des cafards qui fourmillaient sur le sol de l'impasse où on l'avait retenu prisonnier s'était brusquement mis en tête de déclarer la guerre à la femme qui venait préparer le repas de l'Humanité. Elle aurait éclaté de rire à cette idée. Qui savait ce que pensaient les ca-

fards... et qui s'en souciait ? Or, le cafard bénéficiait de deux avantages. Il avait cessé, une fois pour toutes, de ramper aveuglément et sans but avec ses compagnons ; et l'ennemi qu'il s'était choisi ne pouvait que le mépriser profondément. S'il parvenait à trouver une arme convenable, à repérer l'endroit où cette arme pourrait faire le plus de mal...

Il pesa gravement ses deux avantages. Puis Eric-le-Fils-Unique, Eric-l'Œil, Eric-le-Hors-la-loi, Eric-l'Individu-Conscient, pénétra dans le territoire des Monstres.

Traduit par Elisabeth Gille.
Titre original : The men in the walls.

Au prochain sommaire de "Galaxie"

JACK WILLIAMSON, l'un des plus imposants chefs de file de la science-fiction américaine, est l'auteur de nombreux romans — parmi lesquels ont été traduits en français : *Les humanoïdes, Le pont sur les étoiles* (en collaboration avec James Gunn), *La légion de l'espace, Plus noir que vous ne pensez, Les dents du dragon, Les cométaires* et *La nef d'Antim* (ce dernier sous le pseudonyme de Will Stewart). Son dernier roman a été écrit en collaboration avec FREDERIK POHL (qui forma jadis un tandem prestigieux avec C.M. Kornbluth). La réunion de ces deux noms est un événement à plus d'un titre. Quant au roman qui est le fruit de cette collaboration, il s'intitule *Les récifs de l'espace,* et il débute avec éclat dans notre prochain numéro (en vente à partir du 10 septembre). Nous n'en dirons rien, sinon qu'il aura tout lieu d'enthousiasmer les amateurs !

Au même sommaire, un grand récit de PHILIP K. DICK, *La voix venue du ciel,* à propos d'un monde où les chers disparus ne disparaissent pas tellement que cela de la circulation, et où les dernières volontés d'un défunt peuvent parfois être étrangement... insistantes.

Et des nouvelles toutes signées d'auteurs vedettes : *Dans les anneaux de Saturne* par ROBERT F. YOUNG, *Les blasphémateurs* par PHILIP JOSÉ FARMER, *Les touristes de la Galaxie* par DAMON KNIGHT et *Rodéo sidéral* par FRITZ LEIBER.

L'UNIVERS INTÉRIEUR

par JACK SHARKEY

ILLUSTRÉ PAR WOOD

La pièce était petite mais contenait un univers entier... et Norcriss n'y avait pas de place.

1

« QUE vous ont-ils dit à propos de cette histoire ? » demanda le Dr. Alan Burgess à son visiteur.

Le lieutenant Jerry Norcriss secoua la tête. « Ils m'ont seulement dit que vous vouliez me brancher sur une affaire et que c'était urgent. »

Burgess se tut. Il alluma une cigarette puis, tardivement, en offrit une à Jerry qui refusa. « Très bien, » dit-il en soufflant nerveusement des bouffées de fumée. « Il y a un an à peu près, j'ai découvert le moyen de renverser le processus d'un électro-encéphalographe et de transmettre à un cerveau humain des pensées et des actions pré-enregistrées. Vous autres zoologistes, avec votre procédé de Contact pour la Pénétration de l'esprit des nouveaux animaux,


WOOD

vous êtes déjà familiarisés avec cela. C'est notre chance.

Jerry lui jeta un coup d'œil. « Allez-y. »

— « Mon procédé nécessite une intégration sélective. Nous communiquons au sujet une dose saturée de concepts. Son esprit demeure libre de choisir parmi eux et d'opérer des relations. Prenez « grosseur, affluence et danger » par exemple. Le sujet les relie entre eux et leur donne vie. Il peut alors concevoir une énorme bombe à fission tombant dans sa direction ou se trouver sacrifié à une idole gigantesque et dorée, ou bien... ou bien toute autre chose que choisit son esprit. »

— « Je commence à comprendre, » dit Jerry. « Le concept choisi agit sur tous les sens. Le sujet pense qu'il est *réellement* soumis à ce qu'il imagine, et vous utilisez cela comme une thérapeutique. Vous le laissez repousser ses frustrations et ses tendances agressives à l'intérieur d'un univers qui lui paraît réel. »

— « Exact, à part pour l'utilisation du temps présent, » dit Alan Burgess. « Nous *faisions* ainsi jusqu'à lundi dernier. » Il se pencha par-dessus le bureau. « Nous examinons soigneusement les sujets, car certaines psychoses pourraient avoir sur eux des effets désastreux, avec mon dispositif. La paranoïa, par exemple. L'homme se trouverait placé au milieu d'insupportables horreurs, entouré de dangers innombrables. Il sortirait du lieu d'expérience complètement idiot, s'il ne meurt pas immédiatement d'un arrêt du cœur. »

— « Il sortirait ? » demanda Jerry en fronçant les sourcils. « Je croyais que vous utilisiez un casque, comme nous le faisons pour le Contact... »

Burgess eut un soupir. « Malheureusement, je paye le prix de mes recherches téméraires. J'aimerais avoir eu l'idée de me servir d'un casque pour la transmission des concepts au cerveau, mais je ne l'ai pas eue. Au lieu de cela, j'ai placé les sujets dans une salle d'observation. Le facteur important était la nutrition. Une alimentation par voie intraveineuse n'aurait pas servi les buts de l'observation. Le choix des aliments est parfois significatif de l'état du patient. Celui-ci doit être laissé libre, son esprit se trouvant dans un monde imaginaire mais son corps se déplaçant réellement à l'intérieur d'une salle où nous pouvons le voir. Nous avons donc installé un duplicateur atomique. L'hôpital en a mis un au point l'année dernière. Il servait originellement à reconvertir les tumeurs cancéreuses en chair normale, à reformer les os...

» Lorsque le sujet a faim, le duplicateur est activé par son désir de manger. Dans son esprit, il peut se trouver... accroché à une branche par la queue, par exemple. En produisant des bananes, des noix de coco ou toute autre chose, le duplicateur nous permet d'arriver à de nouvelles conclusions sur l'état du patient. Vous comprenez ? »

— « Assez bien jusqu'ici, docteur Burgess, » dit Jerry. « Mais qu'est-ce qui n'a pas marché ? Je pense qu'il y a bien quelque chose, sinon je ne serais pas ici. »

— « Nous avons commis une

terrible erreur. Nous avons voulu observer avec notre appareil un homme appelé Anthony Mawson. J'avais diagnostiqué chez lui un simple complexe d'infériorité. C'est ma faute. Le diagnostic était faux. Mawson souffre de mégalomanie, à un très haut degré... Bien sûr, il n'est pas le premier cas sur lequel se trompent des psychiatres. Voyez-vous, sa timidité apparente, sa voix douce et sa maladresse sont dues à la sensation qu'il a d'être supérieur aux autres, et non le contraire. Il se sent plus beau, plus fort, plus brave, etc. que tout autre homme vivant. Mais il sent aussi que personne ne sait cela en dehors de lui-même. De là sa gentillesse taciturne, déroutante, trompeuse. »

— « Qu'est-il arrivé lorsque vous avez placé Mawson dans votre salle d'observation ? » intervint Jerry Norcriss.

— « Je ne sais pas, » dit Burgess. « Nul n'a pu voir à l'intérieur depuis qu'il y est entré, lundi. »

— « Il n'a pas pu s'échapper ? »

— « Non. Je le souhaiterais. Mais Anthony Mawson est toujours à l'intérieur de la pièce, dans son univers privé. Nous avons essayé de couper l'alimentation de la machine mais la pièce demeure opaque. Nous avons envoyé deux hommes. Ils ne sont jamais ressortis. »

— « Comment est-ce possible ? » demanda Jerry.

Burgess secoua la tête. « Nous ne pouvons qu'émettre des hypothèses. Ma théorie est qu'il a utilisé le duplicateur pour isoler toute la pièce. Normalement, nous pourrions attendre qu'il n'ait plus de quoi alimenter le duplicateur, mais nous ne pouvons jouer avec la vie de ces deux hommes. Pas plus que nous ne pouvons le laisser agrandir son univers. »

Norcriss fronça les sourcils. « *L'agrandir ?* »

Burgess acquiesça. « Peut-être en alimentant le duplicateur avec la pièce elle-même. Avec une pioche, il peut commencer à abattre les murs. Ou bien le duplicateur peut lui créer un robot qui lui fournira alors tout le matériel nécessaire. Contre cette éventualité, nous avons entouré toute la pièce d'un écran de force. Ses possibilités d'expansion sont donc limitées à deux mètres de béton dans toutes les directions. Mais la pièce mesure à peu près vingt-cinq mètres de côté et vingt mètres de haut. Avec toute cette masse, il pourrait y rester encore deux ans. »

— « Et mon travail consiste à l'en faire sortir, » dit Jerry.

— « Oui. Le gouvernement pense qu'un spécialiste du Contact est le seul homme que l'on puisse envoyer dans le monde d'un fou. Vous avez l'habitude des expériences extra-somatiques et vous avez appris à vivre avec le danger sans perdre la tête pour autant. »

— « Eh bien, » dit Jerry en se levant. « Je pense que la situation est suffisamment résumée ainsi. »

Burgess opina. « Toute autre explication serait inutile, et impossible. Je vous ai exposé la situation et vous pouvez certainement imaginer le danger. Mais quant à la solution, eh bien... vous devrez la trouver vous-même et faire ce qui vous semblera le mieux. »

Jerry s'arrêta près de Burgess,

devant la porte du hall. « Il y a pourtant une chose, docteur. Lorsque je serai *moi* sous l'influence de votre machine, dans quelle sorte d'univers serai-je alors ? Le mien ou celui de Mawson ? »

— « Je ne puis que faire des suppositions, » dit Burgess. « Je pense que vous pouvez vous trouver dans les deux univers à la fois, l'un essayant de supplanter l'autre. Ce ne sera pas un combat d'homme à homme. Ce sera un univers contre un autre. »

2

En franchissant les limites de la grisaille, sur le seuil de la pièce, Jerry n'avait éprouvé aucune sensation. Pas plus qu'un aveugle n'en ressent en passant dans le faiseau d'un projecteur. Peut-être avait-il faiblement perçu les énergies élémentaires qui maintenaient l'opacité, mais cette sensation, il le savait, n'était que psychique et non réelle.

Tandis que le monde autour de lui devenait d'un gris opalescent, il se dit : « Malgré tout, en cet endroit, une manifestation psychique n'est pas différente d'une sensation physique. Il vaut mieux faire attention à ce que je pense dans ce brouillard psychocinétique... »

Il avait à peine formulé cette pensée que la grisaille changea. Elle devint une humidité qu'il sentait contre sa peau puis tourbillonna tout autour de lui. « Bon sang, *attention !* » L'avertissement parvint tardivement à son esprit. « A présent, *c'est* du brouillard ! »

Il se dirigea droit devant lui, vers une lueur au sein de la grisaille.

Il se retrouva sous une marquise. L'humidité s'était condensée sur la surface noire, entre les deux luxueux lampadaires qui se reflétaient sur le ciment humide du trottoir.

Un portier en veste rouge resplendissante sous des rangées de boutons de cuivre scintillants lui adressa un sourire comme il ouvrait la porte qui menait au club. Jerry lui fit un signe de tête et entra à l'intérieur.

Il traversa le hall vide, un épais tapis cramoisi étouffant ses pas. Il descendit un escalier de marbre blanc qui menait à une salle de danse. D'une certaine façon, il se rendait compte que l'orchestre était en train de jouer, à l'autre bout de l'immense salle. Il ne sut pas quelle chanson ce pouvait être jusqu'à ce qu'un accord lui remette en mémoire un succès du moment... qui était précisément cette chanson. Les tables, tout autour de la piste, étaient recouvertes de nappes éblouissantes et l'argenterie étincelait. Il n'y avait aucun convive, pourtant, jusqu'à ce qu'il pense inconsidérément : « Je crois qu'un peu d'agitation serait préférable... »

Et une multitude de couples joyeux apparurent tout à coup dans les fauteuils. Des garçons empressés apportèrent du champagne, des plateaux et des menus.

Les hommes portaient des smokings ; les femmes étaient en robe du soir. Jerry se regarda et il vit que son uniforme était maintenant celui du Corps Spatial. Avant qu'il ait pu s'en empêcher, son esprit émit le désir pressant de ne pas

être seul pour dîner. Et une fille se leva d'une table près de la piste pour venir à sa rencontre, les mains tendues. Ses doigts étaient fins, tièdes et nerveux. Elle lui sourit : « Jerry chéri. »

Elle était à portée de ses mains, mais il ne la distinguait pas clairement. Il avait simplement une impression de jeunesse, de grâce et de féminité. Mais quand il voulut préciser son aspect, chaque détail surgit d'un recoin caché de son esprit une seconde avant que sa conscience le cherche. Et Jerry, en quelques instants, fut pris d'un éblouissement délicieux.

Peu d'hommes ont le privilège de découvrir une fille qui comble tous leurs rêves.

Ses cheveux étaient comme des fils de la Vierge, légers comme des nuages et dorés comme du miel. Ils descendaient jusqu'à sa fine gorge d'albâtre pour s'épanouir en boucles dorés sur ses douces épaules blanches. Ses yeux étaient d'un brun chaud de caramel. Ils le fixaient avec tranquillité, sous des sourcils d'or rouge et des cils de jais. Leur sérénité était mêlée d'une touche d'espièglerie joyeuse. Ses lèvres étaient lisses, pareilles à du velours pourpre, douces, tièdes et attirantes. Sa bouche était généreuse, étirée en un sourire de bienvenue. Elle maîtrisait visiblement un grand rire joyeux en l'apercevant. Ses dents d'une perfection géométrique étaient comme de la porcelaine entre ses lèvres. Sa robe d'un bleu nocturne scintillait de l'éclat de gemmes éparses.

Comme il ouvrait la bouche pour lui demander son nom, il le sut et le prononça doucement : « Carol. »

— « Ecoute, » dit-elle tendrement en tournant la tête vers l'orchestre qui avait entamé une nouvelle chanson.

Alerte, prenante et ravissante, la musique les submergea et les emporta. Carol se retrouva entre ses bras et il l'entraîna dans la danse. Les autres couples étaient une brume vacillante de silhouettes oubliées.

Jerry connaissait cette mélodie. C'était leur chanson. Leur chanson à eux, une chanson d'amour. Celle que l'on jouait la nuit où ils avaient compris, soudain, qu'il n'y aurait plus personne au monde en dehors d'eux...

En revenant vers leur table, Jerry s'aperçut que Carol était maintenant vêtue d'une robe de campagne blanche et d'un corsage à fleurs éclatant. Ses cheveux étaient relevés sur ses oreilles et elle portait des boucles dorées. Leur table était maintenant installée dans une alcôve aux murs de treillis. Elle était recouverte d'une nappe à carreaux blancs et rouges. Il y avait du sel, du poivre, du fromage rapé et des petits pains à côté de deux flacons d'huile pâle et de vinaigre sombre. L'orchestre était maintenant composé de cinq gitans.

— « Tu te souviens de la première fois où nous sommes venus ici, Jerry ? » demanda Carol. Ses yeux devenaient lointains, imprécis...

Comme elle souriait, Jerry s'aperçut avec horreur qu'elle avait à présent un œil nettement plus petit que l'autre.

Elle lui montra des dents tachées de brun. Elle prit ses mains entre les siennes.

— « Carol ! » dit-il en frissonnant. Il regardait ses mains rouges, noueuses. « Que se passe-t-il ? »

— « Ce qui se passe ? » dit-elle. Sa voix était un croassement amusé. « Il ne se passe *rien !* Tu es vraiment un des types les plus cloches avec qui j'aie frayé. »

Elle agita violemment la tête. Ses cheveux épais et décolorés tourbillonnèrent autour de son cou maigre. Son haleine empestait le vin et l'ail.

— « Carol ! » cria-t-il.

— « Ne chiale pas ! » lança-t-elle d'un air mauvais. « J'ai horreur des types qui chialent ! » Sur ce, elle quitta la table et s'en alla en se dandinant vers le fond du restaurant. D'une main, elle grattait un bourrelet de chair qui passait par-dessus sa ceinture trop serrée. Elle passa dans les lueurs d'arc-en-ciel qui émanaient du juke-box de cuivre et il vit qu'elle portait un collant noir, défraîchi et froissé.

Il quitta la table en renversant le café de sa tasse chinoise ébréchée. A travers la fumée et la vapeur, il se dirigea vers la porte par laquelle elle venait de disparaître. Lorsqu'il l'atteignit, il n'y avait plus qu'une affiche déchirée sur le mur de briques, annonçant quelque spectacle depuis longtemps oublié. Pendant un instant, ses doigts coururent sur le mur. Puis il se retourna et regagna sa place. Il se laissa tomber sur sa chaise, dans les ombres longues du treillis.

— « Norcriss ! » dit le gardien en surgissant dans la cellule. « Le voilà ! » Les boutons de cuivre scintillaient sur son uniforme.

Des mains vigoureuses le soulevèrent de son siège et l'emportèrent au long du couloir, vers une porte d'acier. Comme ils approchaient, la porte s'ouvrit toute grande et Jerry découvrit les mâchoires ouvertes de meules d'acier. Derrière lui, une voix d'homme marmonnait des prières.

Mais, avant que le gardien ait pu le pousser vers cette bouche mécanique, Jerry remarqua l'étrange halo gris qui se trouvait entre lui et les dents. Et il se rappela qu'il était dans un monde illusoire.

A ce moment précis, il comprit que les mâchoires qui l'attendaient n'étaient irréelles que par leur forme. Un duplicateur atomique n'a pas besoin de broyer ce qu'on lui fournit. Il brise simplement les noyaux atomiques entre les plaques énergétiques qui sont fixées de chaque côté du plateau de disruption. La bouche et les dents qui l'attendaient n'étaient dans son esprit que le symbole de ce qui allait réellement se produire.

Elles n'existaient pas... mais elles pouvaient être fatales.

Il ferma les yeux et recula. Il pensa à Carol telle qu'il l'avait vue pour la premire fois.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, elle était à nouveau devant lui dans sa robe de bal. L'orchestre commençait seulement à jouer leur chanson.

— « Jerry, » dit-elle en lui pre-

nant le bras. « Viens danser avec moi. »

— « Non. Nous sommes en danger, ici. Viens, je vais aller chercher ton manteau. Nous devons partir très vite. »

Une lueur alarmée passa dans son regard. Puis elle acquiesça sans mot dire et monta l'escalier de marbre devant lui jusque dans le hall. Jerry prit son manteau au vestiaire. C'était une merveilleuse fourrure argentée qui la recouvrait du cou à la taille. Ils partirent ensemble dans le brouillard.

— « Bonsoir, » dit le portier. Ses yeux et ses boutons scintillaient.

Jerry eut un grognement. Il emmena Carol vers le bras de la rue, dans le brouillard.

— « Où allons-nous ? » demanda-t-elle. Elle essayait de suivre son pas, le souffle court.

— « Loin, je l'espère, » répondit-il.

Même leur marche depuis la salle de bal pouvait n'être qu'une simple illusion. Jerry essaya de s'éloigner de l'entrée du club dans la direction même d'où il était venu. Il essaya de faire réapparaître la véritable porte qui menait de la pièce expérimentale au couloir d'hôpital où l'attendait Burgess. Mais le brouillard demeura du brouillard. Il ne pouvait reprendre la forme de cette grisaille intangible qui gardait l'entrée de l'univers mégalomane d'Anthony Mawson.

— « Si seulement je pouvais voir où... » commença-t-il.

Et toute trace de brouillard disparut.

Devant lui, il y avait les ténèbres glacées de l'espace, trouées de l'éclat fixe des étoiles. Surpris, Jerry s'éloigna de l'écran et se retourna pour voir Carol. Ses yeux s'étaient agrandis d'effroi tandis qu'elle contemplait les perspectives de métal de la cabine de contrôle. Jerry n'eut que le temps de songer à quel point elle était insolite avec sa jaquette de fourrure et sa longue robe bleu nuit... et elle fut vêtue de l'uniforme gris et net des WASP (1), chemise à manches courtes et short au pli impeccable.

— « Jerry, » dit-elle. Elle lui mit un bras autour du cou et contempla les étoiles innombrables au-delà de l'écran. « Pourquoi fuyons-nous ? »

Il essaya de penser, mais il ne parvint pas à se rappeler. « Il y a... un danger derrière nous. Nous devons nous éloigner de lui, Carol. Si nous sommes pris, cela signifie notre complète destruction. »

Elle fixa éperdument les étoiles. « Mais où allons-nous ? »

Il hocha la tête. « Impossible de le dire. Pas sans un bon astrogateur. Dans l'espace, les étoiles se déplacent et les magnitudes changent. Je ne suis même pas qualifié pour essayer de deviner... »

— « Monsieur, » dit l'astrogateur en tendant une liste à Jerry. « Nous pouvons atteindre n'importe laquelle de ces sept étoiles en quelques heures. Dites-moi simplement où vous préférez aller. »

Jerry se tourna vers l'homme,

---

(1) **Women Auxiliary Space Patrol : Auxiliaires Féminines de l'Espace.**

resplendissant dans l'uniforme impeccable du Corps Spatial. Les boutons de cuivre de sa veste scintillaient. Lorsqu'il essaya de discerner ses traits, il n'y parvint pas.

— « Nous ferions mieux de choisir le trajet le plus rapide, » dit-il après un instant d'hésitation. « Sans parler du carburant qui peut nous rester. »

L'astrogateur acquiesça. « Je crains que cela ne soit pas tout à fait dans mes attributions, monsieur. Mais si *vous* regardiez les réservoirs ? » Sans attendre de réponse, l'homme fit demi-tour et s'éloigna vers le fonds de l'astronef. Il marchait avec précaution, de poutrelle en poutrelle. Jerry le suivit et il nota au passage que l'intervalle entre chacun des arceaux d'acier qui formaient la charpente du vaisseau était ouvert sur l'espace.

— « Attention, maintenant, » dit-il en aidant Carol à passer de l'un à l'autre. « C'est le vide. Nous ne devons pas y tomber. »

Devant Jerry, l'homme implacable aux boutons de cuivre approchait de la porte d'acier qui les séparaient de la chambre de combustion. Là, les composants du carburant étaient mélangés et consumés. Jerry avait le vertige à chaque passage au-dessus des ténèbres semées d'étoiles. Il posa une main sur le bras de Carol, l'autre sur le jeu d'échecs.

« Ne renversez pas les pièces ! » dit-il. Les petits personnages de plastique dansaient et tombaient sur le jeu. « Je n'ai pas envie de parcourir tout l'univers pour retrouver un pion. »

— « Nous y voici ! » dit l'astrogateur insistant et poli en ouvrant la porte d'acier. Un ovale blanc et embrasé se dessina devant Jerry. La chaleur irradiait jusqu'à sa peau et ses cheveux.

— « Le taux de fission, » murmura-t-il en consultant sa montre. Je dois le vérifier. Sans cela, je ne pourrai pas calculer la quantité de carburant restant dans les réservoirs. »

— « Comptez vos pas, monsieur, » suggéra l'astrogateur.

— « Un, » dit Jerry en se dirigeant vers le brasier aveuglant. « Deux. » Il chercha soigneusement la poutrelle devant lui.

Et puis le bout de sa botte glissa sur le métal et il sut, avec un atroce afflux d'adrénaline dans l'estomac, qu'il tombait dans le vide entre les deux arceaux. Son unique chance de salut pouvait être de se projeter en avant d'un coup de pied. Mais cela le conduirait directement dans l'enfer du carburant en ignition. Une éternité de chute dans le vide glacé contre un instant d'intolérable douleur...

— « Le feu... » haleta Jerry. Il tombait lentement au sein des ténèbres étoilées. Un nuage de pièces d'échecs tournoyait autour de sa tête. « J'ai choisi le feu... »

Il tendit les muscles de la jambe qui était en arrière, en vue du bond qui l'amènerait à sa destruction. C'est alors qu'il vit que les pièces d'échecs étaient entourées d'un faible halo grisâtre. Et le seuil de la chambre de combustion était également gris. Même ce qui apparaissait comme une incandescence blanche n'était que

brouillard gris, immobile. En un éclair de souvenirs, Jerry ferma les yeux et se laissa glisser vers le bas, dans le néant...

3

« Vous vous sentez bien, Norcriss ? »

Jerry ouvrit lentement les yeux et aperçut le visage du Dr. Alan Brugess. Il découvrit qu'il était étendu sur un chariot étroit recouvert de draps blancs. Il se trouvait dans le couloir, à proximité de la pièce où tout avait commencé. « Mawson, » dit-il d'un air vague. « Est-il... ? »

Burgess hocha la tête avec lassitude. « Toujours là, contrôlant parfaitement son univers personnel. Que s'est-il passé, Norcriss ? Vous vous êtes effondré par cette porte comme un homme aux abois, en criant et en vous débattant. Et puis, vous êtes tombé en commotion. Vous êtes resté inconscient durant deux heures. »

— « Je... je croyais être en train de tomber, » expliqua Jerry. « La dernière chose dont je me souvienne, c'est d'avoir fait un grand pas au-dessus du vide, entre deux poutrelles d'un astronef. »

— « Au-dessus du vide ? » dit Burgess en fronçant les sourcils.

Jerry haussa les épaules. « Il n'existe pas de chose pareille. Mais dans cette pièce, la logique se transforme. C'est comme un rêve, docteur. Des choses qui vous surprendraient dans la vie normale deviennent ici courantes. Et même familières. Les événements dépendent pourtant d'une espèce d'enchaînement. Je me suis d'abord trouvé dans mon univers, le contrôlant parfaitement, et puis de petits fragments de cette pseudo-réalité ont commencé à se dérober, à se transformer en d'autres choses. Ces changements me semblaient tout à fait normaux. Et tout à coup, le type avec des boutons de cuivre intervenait et, deux fois, j'ai compris juste à temps que j'allais être jeté ou posé entre les plaques de disruption de votre duplicateur atomique. »

— « Le type avec des boutons de cuivre, » dit lentement Burgess. « Pensez-vous que ce soit Mawson ? »

— « Lui ou un robot qu'il a construit pour approvisionner la machine. » Burgess plissa le front. Jerry poursuivit : « C'est *sa* machine. Il s'en sert pour tout. Il est le maître de ce monstre électronique affamé, docteur, quoi qu'en pense l'hôpital. »

— « Cette Carol. Est-ce une femme réelle ou un produit de votre imagination ? Un désir que vous voudriez réaliser ? »

— « Elle est assez réelle, » soupira Jerry. « Elle est la secrétaire en titre de tout le programme de Zoologie Spatiale. Je sors avec elle de temps en temps. Il n'y a rien de spécial entre nous. »

— « Mais vous souhaiteriez qu'il y ait quelque chose, » dit Burgess.

Jerry le fixa. « Qu'est-ce qui vous fait croire cela ? »

D'un mouvement de tête, Burgess désigna la pièce où Mawson régnait encore en maître. « Vos visions. Vous devez beaucoup pen-

ser à elle. Vous pouvez vous duper consciemment, mais presque tout ce qui s'est passé là-bas provenait de votre subconscient. Et le subconscient ne sait vraiment pas mentir. »

Jerry changea de sujet. « Que faisons-nous, maintenant ? Quand pourrai-je repartir à la poursuite de Mawson ? »

— « Vous ne le pouvez pas. Le fait que Mawson connaisse l'existence de cette Carol peut facilement être utilisé contre vous. Il peut se servir d'elle pour vous mener à votre perte. Non, c'est beaucoup trop risqué. Vous avez eu de la chance de vous en sortir, déjà. »

— « Et Mawson ? »

Burgess essaya de prendre un air confiant ; il n'y parvint pas. « Nous pouvons toujours demander un autre homme à votre quartier général. Ou bien, si les choses empiraient, nous pourrions isoler cette partie de l'hôpital jusqu'à ce que Mawson ait épuisé les matériaux atomiques. »

— « Ce qui peut prendre des années, lui rappela Jerry.

Burgess leva les mains en un geste d'impuissance. « Que pouvons-nous faire d'autre ? »

— « Renvoyez-moi là-bas, » dit Jerry. « Je connais l'affaire, maintenant. Je sais de quoi il faut se méfier. Je suis certain qu'en essayant encore une fois, je sortirai Mawson d'ici. »

— « Désolé, » dit Burgess en secouant la tête. « En tant que médecin, je ne puis permettre cela. Vous avez subi un choc grave. »

— « Docteur, dans quelques semaines Mawson contrôlera si bien son univers qu'il pourra trouver un moyen de bloquer l'entrée. Avez-vous songé à cela ? »

— « Son univers n'est pas réel... » commença Burgess.

— « Mais ce duplicateur l'est. Il peut produire ce qu'il désire. Et à n'importe quel moment, il peut avoir la brillante idée de monter tout simplement la machine à l'entrée ; afin que tous ceux qui pénètrent dans ce champ gris soient instantanément réduits en atomes. »

— « C'est assez vraisemblable, » admit Burgess. « Mais mon diagnostic est toujours valable. Pour l'instant, vous êtes relevé de cette mission. Lorsque je sentirai que vous êtes prêt, en supposant qu'il ne se soit rien passé entre-temps, je vous contacterai. »

— « Et que ferai-je d'ici là ? »

Burgess eut un sourire. « Téléphonez donc à cette Carol et emmenez-la quelque part. »

Jerry secoua la tête. « Non, merci. Je préfère que Carol ne sache rien de cette histoire. »

Burgess haussa les épaules et abandonna.

— « Très bien, Norcriss. Reposez-vous ici jusqu'à ce que vous vous sentiez mieux. Ensuite, vous serez libre de vous en aller. » Et il s'éloigna dans le couloir.

Après un instant, Jerry s'assit avec précaution. Il laissa se dissiper un léger étourdissement, puis glissa les jambes jusqu'au sol et descendit du chariot.

Derrière lui, la porte de l'univers de Mawson était toujours ouverte sur la grisaille. Jerry la regarda pensivement. Puis il aperçut les

deux internes qui gardaient les extrémités du couloir. Ils commençaient à se diriger vers lui en hésitant. Jerry se rendit compte qu'il pouvait franchir le seuil et plonger dans la grisaille avant qu'ils arrivent jusqu'à lui...

4

Ses épaules retombèrent et il fit demi-tour. Il se dirigea vers les ascenseurs. Burgess avait raison. Il se sentait épuisé, incapable de grands efforts. De plus, pensa-t-il en appuyant sur le bouton de l'ascenseur, il serait agréable de revoir la *vraie* Carol, après avoir rencontré son double nébuleux. Il avait envie de tenir dans ses bras une fille qui ne risquerait pas de devenir tout à coup quelque chose d'horrible.

Les portes d'acier coulissèrent devant lui et le garçon d'ascenseur se pencha dans le couloir. « Pour descendre, » dit-il. Jerry acquiesça et s'apprêta à pénétrer dans l'ascenseur.

Puis il hésita et tourna la tête vers la salle que contrôlait Mawson. Il regarda ensuite le garçon d'ascenseur. « Ecoutez, » dit-il en hésitant. « C'est une tenue bizarre pour un garçon d'ascenseur dans un hôpital. J'aurais plutôt vu un planton en tenue blanche. »

Le garçon regarda son uniforme, ses pantalons bleus éclatants, ses souliers noirs bien cirés et sa veste écarlate où brillaient deux rangées de boutons de cuivre. « Je suppose que c'est vrai, » dit-il, « mais d'habitude je ne suis pas dans cet ascenseur. Je suis à l'hôtel à côté. Je fais cela pendant que le gars d'ici prend son café. »

Jerry fit un pas vers l'ascenseur aux parois gris pâle. Puis il s'arrêta de nouveau. Il porta la main à son front, troublé. « Il y a quelque chose... » dit-il.

Soudain Carol surgit à ses côtés et passa un bras autour de son cou. « Viens, Jerry, » dit-elle d'une voix pressante. « Nous allons être en retard à notre rendez-vous. »

Jerry posa les yeux sur elle, regarda le couloir d'hôtel qui se trouvait derrière elle, et l'ascenseur qui attendait.

— « J'ai l'impression que quelque chose ne va pas, » dit-il. « Je... je ne me souviens pas d'être venu ici pour vous voir. »

— « Tu n'es pas venu me voir, » dit-elle très vite. « C'est moi qui suis venue, Jerry. Ceci est ton hôtel. Te le rappelles-tu ? Le docteur Burgess a dit que tu avais subi un choc très grave, mais je n'avais pas réalisé jusqu'à maintenant à quel point il était grave. »

— « Un choc ? » dit Jerry. Quel choc ? Qu'est-ce qui m'est arrivé ? »

Carol eut un sourire crispé. « Rien. Rien du tout. Viens, Jerry chéri. » A nouveau, elle essaya de l'entraîner vers l'ascenseur.

— « Si seulement je pouvais me souvenir, » dit-il, mal à l'aise, au seuil du cube ouvert sur la grisaille. Ses yeux se fixèrent alors sur les boutons de cuivre de la veste du garçon. Son ombre était projetée sur les petits hémisphères de cuivre. Et, comme l'ombre passait sur chaque bouton, la couleur s'effaçait et le bouton devenait de cristal. Lorsque l'ombre

était passée, c'était à nouveau du cuivre brillant.

« Des cellules photo-électriques ! » cria Jerry. « Des cellules sensibles à la lumière. Ce ne sont pas des boutons, ce sont des yeux ! Les yeux multiples d'un robot ! »

Il recula en titubant. Carol l'arrêta.

Tout à coup, le garçon d'ascenseur fut bien plus haut que Jerry. Il se pencha vers lui, étendant de longs bras d'acier pareils à des télescopes munis de crochets.

— « Entre, Jerry, entre ! » cria Carol. Elle luttait pour le pousser vers les terribles pinces.

Rendu furieux par la peur, Jerry se retourna contre elle. Il l'empoigna et tenta de faire demi-tour pour échapper aux mains tendues du robot qui allaient l'entraîner vers la destruction. Et soudain, Carol hurla son nom. Ses yeux devinrent deux lacs de terreur et de désarroi tandis que les doigts de métal se plantaient dans la chair douce de ses épaules et l'entraînaient dans la grisaille.

D'extraordinaires énergies entrèrent en action autour d'elle, puis il n'y eut plus que le scintillement de tourbillons cristallins. Elle avait disparu.

Jerry se retrouva devant les plaques encore chaudes du duplicateur atomique, dans la pièce où Mawson avait créé son univers d'un moment. A côté de la machine, une boîte cubique laissait lentement retomber ses bras d'acier. Les rangées de cellules photo-électriques perdaient leur éclat doré. Le robot s'effondra au moment où Burgess faisait irruption dans la pièce.

— « Ainsi, il n'y avait pas de Carol ? » dit Burgess. Il se tenait au pied du lit d'hôpital. « Elle n'était, d'un bout à l'autre, qu'un produit de votre imagination ? »

— « Oui, » dit Jerry d'un ton morne. « Et c'est avec Mawson que j'ai tout le temps été. Il était très rusé. Elle était certainement la dernière personne en cet endroit démentiel que j'aurais pu attaquer. S'il n'avait pas tenté de m'attaquer lui-même, je ne serais plus que de la poussière d'atomes. Un peu plus, et elle — je veux dire, *il* — aurait pu me *convaincre* de prendre cet ascenseur. »

— « Eh bien, » dit Burgess, « je suis navré que ceci se soit achevé par la désintégration de Mawson, mais on ne pouvait faire autrement. Vous avez bien rempli votre mission, lieutenant. »

— « Merci, » dit Jerry, sans enthousiasme.

— « Frôler ainsi la mort, » dit Burgess. « Vous êtes d'une constitution remarquable pour ne pas avoir flanché, lieutenant, vous avez de la chance. »

Dans l'esprit de Jerry, il y avait des cheveux dorés, de doux yeux bruns et des lèvres chaudes, ardentes. Il ne put que répondre tristement : « Oui, beaucoup de chance. »

Traduit par Michel Demuth.
Titre original : The creature inside.

LE DERNIER DES HUMAINS

par **WALLACE McFARLANE**

A quoi sert-il de mourir ? Faites-vous plutôt mettre en état de pseudo-vie.

WILLIAM MANNING NORCROSS, le savant réputé, mangeait méthodiquement sa soupe. Sans quitter des yeux l'écran de télévision, sur lequel se concentrait son attention, il maniait vigoureusement sa cuiller qui recueillait les derniers légumes demeurés au fond de son assiette. Il suivit les évolutions harmonieuses d'une troupe de baigneuses tout en rongeant l'os de sa côtelette. Et lorsque les jeunes beautés firent volte-face en exhibant sur leurs dos gracieux des banderolles clamant : « *Les Wijis sont les meilleures !* », il enfournait avec appétit un plat de pommes de terre rôties, qu'il portait à sa bouche avec ses doigts. Enfin les naïades se placèrent en formation circulaire et défilèrent sous l'objectif de la caméra : chacune d'elles portait à la ceinture une lettre et l'ensemble formait une phrase : « *Les Wijis sont sans rivales !* »

Un gros homme d'âge avancé suivait, dans leur sillage. Un écriteau collé à son derrière portait les mots « *Comme c'est bien*

vrai ! » et Norcross laissa échapper un gloussement approbateur. De jeunes tritons suivirent. Chacun d'eux portait une pancarte avec quelques mots : « *Bien sûr — Que c'est vrai — Ne soyez pas — Les derniers — Achetez — Des Wijis.* » L'exhibition se termina à la surface de l'eau. Le gros homme ridicule se trouvait à l'arrière-plan. Cependant les jeunes tritons rejoignirent les naïades et tous ensemble ils firent jaillir de l'eau un brouillard d'embruns, qui, par un artifice d'optique, monta jusqu'au ciel, où la phrase se déploya en lettres gigantesques : « ACHETEZ DES WIJIS ! »

Il y avait de la tarte aux pommes pour dessert, et Norcross pressa le bouton pour obtenir le canal « Abstractions ». La musique faisait apparaître sur l'écran des formes et des couleurs directement suscitées par les ondes sonores, et c'est sur ce fond à la fois pictural et acoustique qu'il termina sa tarte aux pommes en se léchant les doigts avec gourmandise. Il pressa un bouton et fit apparaître le mur-miroir avant de déclencher le nettoyage moléculaire.

Rares étaient les gens qui se seraient risqués à une telle manœuvre. A vrai dire, la chose n'était pas contraire à la morale, mais elle offrait néanmoins un certain côté incongru, comme de se gratter en public, et il fallait posséder un esprit scientifique pour oser se livrer, sans en être offusqué, à l'observation du corps humain, immédiatement après l'ingestion des aliments. Il y avait des taches de compote de pommes sur sa tunique, ses cheveux étaient englués de sauce, et ses joues étaient barbouillées de graisse jusqu'aux deux oreilles. Sans le moindre signe de dégoût, il étala du jus de betteraves sur son nez, et observa l'effet obtenu avant d'appuyer sur le bouton « Propreté ».

Il se leva en s'étirant tandis que disparaissait le plateau du repas et, de nouveau, ses yeux se portèrent sur le miroir. Sa personne était redevenue d'une propreté irréprochable. Il bâilla avec délices, déclencha le bouton « Fin » sur la porte, et s'en fut, offrant toutes les apparences d'un gentleman immaculé et bien nourri de l'année 2512.

Il possédait un sens de l'humour parfaitement développé, et un sourire vint fleurir sur ses lèvres tandis qu'il pensait à la terreur panique qui se serait emparée d'un homme du XXIe siècle s'il lui avait été donné de pénétrer dans une pareille « salle à manger ». Lorsqu'il aurait pressé le bouton « Propreté », ce barbare se serait vu nettoyé des pieds à la tête — ce qui s'appelle nettoyé dans toute l'acception du terme, stérilisé — et cela pour la première fois de sa vie, sans avoir recours au moindre chiffon, torchon ou serviette. Quelle surprise ! Quelle sensation ! Le nettoyage moléculaire désintégrerait, instantanément, ces abominations qu'était le pelage des animaux : une grande partie des vêtements que l'on fabriquait, il y a quatre cents ans, étaient faits de matières aussi répugnantes que la laine des moutons.

Il s'inclina devant une jolie femme qu'il croisait et se dit avec une sorte de défi qu'un esprit scientifique était apte à goûter les distractions les plus nombreuses et

les plus éclectiques. Aucune illusion ne se mêlait à ses pensées précises comme une mécanique, claires comme l'eau de roche, que ne venait émousser aucun principe de morale.

Avec un soupir, William Manning Norcross, le savant, revint au difficile problème qu'il avait abandonné pendant l'intervalle du déjeuner. Le jardin de la cité resplendissait au dehors, mais il n'accorda qu'une pensée fugitive à la pluie ruisselant sur le gigantesque dôme d'énergie qui surmontait la ville. Il ne s'attarda pas à admirer les fleurs perpétuelles dans leurs parterres soigneusement imités.

Une fois de plus, John Davis Drumstetter se trouvait en état de crise et Norcross était profondément soucieux.

Ses craintes n'étaient que trop fondées. A la minute même où il franchit la haie et pénétra dans le champ de force sous le chêne géant, le jeune homme se précipita sur lui.

— « Où sont-ils ? » demanda-t-il. « Je crois que votre réputation n'a d'égale que votre incapacité à vivre selon les obligations qu'elle vous impose. Le problème n'est qu'une extension de vos premiers travaux. Vous m'avez offert votre collaboration, je l'ai acceptée volontiers, mais vos retards sont extrêmement regrettables ! »

— « Johnny, » dit Norcross, « l'urgence de mes propres expériences... »

— « Dites-moi tout de suite que vous renoncez... »

— « Je désire vous aider. Souvenez-vous des années que nous avons passées ensemble, des connaissances que je vous ai permis d'assimiler pour vous ouvrir la voie aux hautes destinées du savant. Je vous ai pris par la main, Johnny ; grâce à moi, vous avez pu franchir les obstacles que la jeunesse dressait devant votre route. Votre première machine-cerveau, c'est moi qui vous l'ai donnée et lorsque... »

— « Vous n'êtes qu'un savant de pacotille, Norcross ! » dit le jeune homme amèrement.

— « Les vieux ne sont jamais compris des jeunes, » soupira le savant.

— « Allez vous faire cuire un œuf. »

Norcross fut offusqué d'une pareille vulgarité. « Je ne vois pas pourquoi vous vous montrez grossier, John Davis Drumstetter, » dit-il sévèrement. « Parler de nourriture en présence d'un tiers, et qui plus est, dans un lieu public où des oreilles innocentes... »

— « Gobez une mangue visqueuse et gluante devant la télévision, vieille baderne ! Barbouillez-vous-en jusqu'aux cheveux pendant que sa substance se répand dans votre répugnant tube digestif ! »

— « John Davis Drumstetter, » dit le savant avec un grand sang-froid, « je suis votre ami depuis votre naissance. Votre père et moi avons passé le même jour nos examens de savants. Vous êtes jeune, d'un tempérament fougueux. Souvenez-vous, » dit-il en agitant l'index, « que la Station Satellite nº 1 n'a pas été bâtie en un jour. »

Drumstetter, qui piaffait furieusement, domina sa rage avec un effort visible. Comme un fer rouge soumis à un courant d'air frais,

il revenait progressivement à son état normal, et lorsqu'il prit la parole il avait retrouvé son empire sur lui-même.

— « Ecoutez-moi bien, Norcross, et ne m'interrompez pas. Pendant les quarante dernières années, je n'ai cessé de travailler à l'hyperpropulsion stellaire. Nous tenons le système solaire dans le creux de notre main, toutes les planètes ont été colonisées, des vaisseaux ont été lancés jusqu'à Alpha du Centaure, et de fortes chances existent que l'humanité puisse s'établir dans ce système. Quatre cents ans se sont écoulés depuis que la science est sortie des siècles de ténèbres, mais nous n'avons pas réussi à étendre notre emprise au-delà de quatre années-lumière. Et cependant, vous différez sans cesse vos travaux sur l'hyperpropulsion. Comprenez-vous maintenant pourquoi vos appels à notre ancienne amitié me laissent indifférent ? Au cours des deux années écoulées, vous n'avez strictement rien fait...

— « Les expériences doivent être tenues secrètes, » murmura Norcross.

— « On ne pourra pas m'ôter de l'idée, » dit le jeune homme d'une voix froide et concise, « que vous vous laissez aller à vos marottes gustatives et digestives. Je ne voix pas d'autre explication, » ajouta-t-il en donnant libre cours à sa rage, « à moins que vous ne soyez en état de pseudo-vie. »

Cette insulte suprême eut pour effet de plonger le savant dans une indignation qui, pour être silencieuse, n'en était pas moins visible. Il regarda Drumstetter couper le contact avec sa machine-cerveau et se la passer en bandoulière, puis franchir la haie et s'éloigner.

Norcross se tassa dans sa chaise, l'esprit en pleine confusion. Il entendit l'avion de Drumstetter décoller. Avion. Quel nom bizarre qui avait franchi les siècles et désignait toujours l'engin rapide propulsé par magnétisme terrestre. L'avion de l'antiquité déchirait l'air, s'appuyait, grâce à ses surfaces portantes, sur le fluide au sein duquel il se déplaçait. Sitôt que cessait le mouvement, mourait la force sustentatrice.

Mourait. Mort. Pseudo-vie.

Le savant Norcross frissonna. Son sens de l'humour parfaitement développé se révélait impuissant devant les abominations.

Il tira de sa poche son appareil d'intercommunication et le régla sur Prime Center. Lorsque les traits précis et ardents de Prime Center en personne se furent imprimés avec toute la netteté désirable sur le petit écran, Norcross lui rapporta ce qui s'était passé, sans omettre l'insinuation de Drumstetter selon laquelle il serait en état de pseudo-vie.

— « C'est vraiment très grave, » dit Prime Center. « Monica Drake est actuellement en pseudo-vie, elle aussi. »

— « Juste ciel ! »

— « Son avion a percuté de plein fouet les falaises de la Sierra. Elle avait déconnecté le dispositif anti-collision. »

— « Quel effet cela aura-t-il sur Drumstetter ? »

— « Aucun, » dit Prime Center,

« à moins qu'il ne soit mis au courant de la vérité. »

— « Est-elle prête ? »

— « Je vous l'envoie immédiatement aux fins d'endoctrination. On me signale que Drumstetter rend visite à des savants sur la cote ouest, et selon les Services de Probabilité, il pourrait fort bien faire le tour du monde avant de rentrer. Comprenez-vous ? Son endoctrination doit être poussée au point de perfection. »

— « Comme toujours. » Norcross se mordit les lèvres. « Limitations habituelles, chez Monica Drake ? » demanda-t-il d'un ton sans espoir.

— « Naturellement, » dit Prime Center. « Nous vous tiendrons au courant des événements. »

Il coupa la communication.

Norcross se trouvait toujours sous le chêne, perdu dans la contemplation d'une abstraction colorée sur l'écran de son petit poste, lorsqu'une grande fille blonde au teint de brugnon franchit la haie d'un pas hésitant. Elle s'approcha de lui et, lorsqu'il leva les yeux, elle plongea son visage dans ses mains.

Il se leva et la tint par les épaules.

— « Voyons, voyons, » dit-il, « ne pleurez pas, mon enfant. »

— « Mais c'est tellement étrange... et d'abord, je ne pleurais pas, » répondit-elle. « Que m'est-il arrivé ? »

— « Asseyez-vous, Monica, et dites-moi, selon vous, ce qui s'est passé. »

— « Mais je n'en sais rien. Si j'évoque mes souvenirs, je me vois dans le laboratoire de psychologie de San Francisco — et puis tout d'un coup je me retrouve à New York et l'on m'envoie vers vous. Que s'est-il passé ? »

— « Rappelez-vous, en quel endroit de New York vous êtes-vous trouvée tout d'abord ? »

— « Dans le... Oh ! je ne sais plus. » Elle paraissait plongée dans la plus extrême confusion.

— « Je vais vous aider, mon enfant. Vous vous trouviez dans la clinique de pseudo-vie. Dorénavant, vous n'êtes plus tout à fait Monica Drake. Elle est morte. Vous êtes en état de pseudo-vie. »

Sous le choc de cette révélation, les yeux de la jeune fille s'étaient mis à briller et ses pupilles s'étaient rétrécies à la taille d'une pointe d'épingle.

« Vous êtes Monica Drake en pseudo-vie. Selon toutes apparences, vous êtes la réplique exacte de cette jeune personne. Et intérieurement ? Eh bien, vos organes ont été simplifiés et vous ne pourrez plus enfanter. Ces modifications accessoires mises à part, vous êtes identique et plus efficiente que votre prototype. Si votre esprit, qui est d'excellente qualité, était un esprit humain, je ne pourrais pas vous parler comme je vous parle. La pseudo-vie est une chose extrêmement remarquable, mais Lewis Havinghurst et Covalt, qui en ont été les initiateurs il y a trois cents ans, n'ont jamais réussi à imprégner la pseudo-vie de ce qu'ils appelaient le facteur moins-un, qui comprend entre autres cette phénoménale émotivité humaine. Vous sentez-vous mieux maintenant ? »

— « Mais oui... » Sa voix se brisa.

— « Dorénavant, vous ne serez plus le jouet de vos émotions, »

dit Norcross avec complaisance. « Nous en sommes tous au même point. »

— « Vous... vous êtes... ? »

— « Certainement. En général nous n'en parlons pas, mais puisque je suis chargé de vous introduire à la pseudo-vie, je puis vous dire que je suis mort il y a deux ans. »

— « Je n'en ai jamais rien su... Ou du moins Monica Drake ne le savait pas... c'est-à-dire... »

— « Vous êtes bien Monica Drake. Si vous voulez vous asseoir bien sagement, je vais vous expliquer. » Norcross tira deux cigarettes de son étui et en offrit une à la jeune personne. La discussion entre sexes opposés était considérée comme une chose un peu osée, mais étant donné les circonstances, ce léger stupéfiant lui ferait du bien et l'action de fumer ensemble affinait les perceptions.

« Lorsque les Américains qui peuplaient jadis ce continent s'assurèrent la domination du monde, au XXIe siècle, ils consolidèrent leurs positions en répandant leurs coutumes sur toute la surface du globe. Ils les ont peut-être transportées jusqu'à Alpha du Centaure, si leurs vaisseaux sont parvenus à cette constellation. »

Il interrompit son exposé : « Pardonnez-moi, » dit-il, « si notre petite conversation vous semble parfois quelque peu déplacée, voire immorale. Ce n'est pas sans répugnance que je me contrains à vous parler de telles choses.

» Donc, les Américains croyaient, et non sans raison, que la mort est une terrible chose. Jusqu'à la découverte de la pseudo-vie par Lewis, Havinghurst et Covalt, beaucoup de temps, d'efforts et d'argent étaient dépensés en pure perte dans ces endroits que l'on appelait cimetières — et où l'on enterrait réellement les morts avec force cérémonies compliquées. Il existait également nombre d'autres institutions inutiles et coûteuses telles que maisons de fous et prisons, jusqu'au moment où il devint plu pratique de remplacer une personne devenue inutilisable par une autre rigoureusement identique à la première, mais dépourvue de tous ses vices corporels et faiblesses mentales.

» Depuis cette époque, l'intérêt s'est déplacé, la question des anormaux a été complètement réglée pour le plus grand bien des humains. David Drumstetter devrait-il souffrir de la perte de son mentor, de l'homme qui le guida dans les arcanes de la science ? Naturellement pas ! Il n'a pas su que j'étais mort. »

Norcross, très content de lui, faisait des ronds de fumée ressemblant à autant de petits arcs-en-ciel, qui venaient survoler sa machine-cerveau.

— « Et je suis sa fiancée, » dit la jeune fille.

— « Faudrait-il donc qu'il souffre parce que vous êtes morte ? Il n'y a aucune raison, » dit Norcross avec cordialité. « Un traumatisme psychique de cette nature le plongerait dans le désespoir. Le bonheur est l'état normal de la vie, comme chacun sait. En fait vous le rendrez plus heureux que la première Monika Drake Lane n'aurait jamais pu le faire. »

— « Oui, je serai heureuse, » dit rêveusement la jeune fille sentant

confusément que sa capacité de souffrir s'était amenuisée. « Mais vous avez parlé d'un facteur moins-un. »

— « En effet, cet état implique un certain nombre de choses. Sauf accident, nous sommes immortels, et nous conservons toutes les connaissances que nous avions accumulées au cours de notre vie mortelle. Malheureusement l'état de pseudo-vie comporte une fâcheuse infériorité : l'impossibilité de concevoir une pensée originale. Les spécialistes en la matière nous comparent à un dictionnaire qu'il est loisible de consulter. Bien entendu, nous n'avons pas conscience de nous rappeler tous les mots. En pseudo-vie ils sont inscrits dans notre mémoire et nous avons la possibilité de les employer judicieusement, mais pas dans un sens créateur. De là le conflit qui m'oppose à John Davis Drumstetter. J'étais un brillant physicien, mais je suis totalement incapable d'assimiler de nouveaux problèmes et de les résoudre. Drumstetter se meut maintenant dans des régions de la pensée qui me sont totalement inaccessibles. »

— « Mais je me suis réveillée à New York, » dit la jeune fille en changeant brusquement de sujet.

— « Parce que votre fiche maîtresse de pseudo-vie s'y trouvait enregistrée, » expliqua Norcross. « Au cours de votre vie humaine, vous aviez l'obligation de vous présenter au laboratoire psychique une fois par mois, où l'évolution de votre esprit était relevée par la machine pensante. De la sorte, une personne en pseudo-vie ne peut jamais perdre plus d'un mois de son existence d'être humain. Quel jour du mois avait lieu cette présentation ? »

— « Le vingt et un. »

— « Voyons un peu... vous êtes morte hier. En conséquence, vous n'avez perdu que trois jours. Nous avons bien de la chance. »

— « Mais ne remarquera-t-il aucune différence en moi ? »

— « Absolument pas. »

— « Suis-je toujours... capable d'aimer ? »

Norcross exhala une bouffée de fumée arc-en-ciel. « Cela, nous pourrons le savoir immédiatement, si vous le voulez bien. »

Monica Drake Lane consentit, car la morale qui est faite d'un ensemble de règles conventionnelles change avec les sociétés. Or en ce XXVI[e] siècle, elle ne concernait que l'action de manger, exclusivement. Norcross s'était souvent amusé à imaginer l'horreur, le scandale que susciteraient les mœurs de son époque chez les hommes des siècles passés, mais son fameux sens de l'humour n'était pas suffisamment aiguisé pour trouver un divertissement dans les règles morales des siècles révolus. Du moins s'il avait dû y conformer sa conduite. C'est seulement du point de vue historique qu'il en goûtait le sel.

La jeune fille édifia une parade nuptiale, séduisante coutume amoureuse qui avait été empruntée aux oiseaux, et la journée se termina de façon infiniment plus agréable que le savant ne s'y était attendu à déjeuner.

Puis arrivèrent les rapports de Prime Center. Drumstetter était resté deux jours à Los Angeles,

trois à San Francisco, puis il s'était rendu à Honolulu pour conférer avec Dowson. De là il partit pour la Nouvelle-Zélande, rejoignit le Japon, et traversa la Sibérie en effectuant de courtes haltes dans divers laboratoires et universités. Il passa trois jours en Finlande avec le vieux Theophil Gertsley qui se faisait appeler psychologue bien qu'il fût plutôt sorcier.

Lorsque John Davis Drumstetter posa son engin près du grand chêne, Norcross le savant et Monica Drake Lane l'attendaient. Il avait les traits tirés par la faim et la fatigue, mais l'expression de ses yeux n'était pas de celles que l'on calme par un stage dans une cabine à manger. Ce n'était pas non plus l'amour qu'il avait cherché en vain, car Prime Center avait tout prévu, depuis les austères filles des tropiques jusqu'aux femmes du nord affamées de chaleur humaine, qui n'hésitaient même pas à manger avec un membre du sexe opposé.

Il salua sa fiancée et Norcross avec une désinvolture à laquelle le savant était loin de s'attendre, et il s'excusa de ne pouvoir leur tenir compagnie plus longtemps en invoquant des travaux à terminer.

— « Mais Johnny, » dit Monica Drake Lane, « j'ai édifié une parade nuptiale à proximité, et vous semblez bien fatigué. »

— « Il faut que le travail se fasse, » dit le jeune homme avec fermeté. « Je n'ai pas le temps de... Attendez. Allons voir votre parade. »

Tandis qu'ils foulaient la luxuriante pelouse artificielle, Norcross expliqua au jeune homme que les résultats de ses équations sur l'hyperpropulsion se trouvaient dans sa machine-cerveau, mais John Davis Drumstetter se contenta de lui taper sur l'épaule amicalement, en le conviant à ne pas se faire de soucis à ce sujet.

Lorsqu'ils parvinrent à la parade, Norcross pensa que Drumstetter accepterait d'y dormir, car la conception en était particulièrement plaisante. Le champ de force figurait la nuit, et le ciel était rempli de créatures martiennes adaptées, qui dansaient au son de leur musique susurrée. L'air était imprégné de l'odeur douce-amère exaltante d'un lac vénusien, qui était le parfum même de l'amour. Et, en arrière-plan, s'élevait le chant de la mer.

John Davis Drumstetter dit gentiment : « C'est l'une des plus jolies parades que j'aie vues de ma vie, et nous y avons passé quelques nuits délicieuses, il y a bientôt un an, n'est-ce pas, Monica ? »

Il l'embrassa délicatement, comme il aurait embrassé un enfant, et retourna au chêne.

— « Il se comporte de façon très bizarre, » dit Norcross à Prime Center avec qui il était entré en communication à la première occasion. Puis il lui fournit tous les détails.

— « Je paierais cher pour le voir entrer en relations avec une femme humaine, » dit Prime Center mélancoliquement.

— « Que dois-je faire ? »

— « Restez près de lui et attendez, » ordonna Prime Center. « Pour la première fois, tous les espoirs de l'humanité reposent sur un seul homme. Souvenez-vous de

cela. Quant à nous, nous ne pouvons que servir. Il n'a pas encore essayé la limitation finale ? Bien. Tenez-moi au courant. »

John Davis Drumstetter demeura en contact avec sa machine-cerveau pendant près d'une semaine, et bien qu'il eût à peine soixante ans, il avait l'air d'un vieillard lorsqu'il accueillit Monica et Norcross à l'issue de cette période.

— « Le relais est terminé, » annonça-t-il. « On le monte à bord du *Dernier Espoir* en ce moment. C'est ainsi que je nomme mon vaisseau, le vaisseau qui rendra les hommes indépendants des étoiles. Mon travail sur cette terre est à peu près terminé. »

— « Mais, Johnny chéri, » dit Monica Drake Lane en le regardant à travers ses longs cils, « et notre mariage ? »

Il jeta sur elle un regard de pitié. « Cette parade était une parade vétuste, » répondit-il. Avez-vous eu le courage de demeurer une créature unique dans un monde standardisé ? Pouvez-vous enfanter, Monica Drake Lane ? »

— « Oh ! Johnny... »

— « Oui, c'est bien là la limitation définitive ! » dit-il. « Les humains ont le pas sur les êtres en pseudo-vie. Pseudo-vie, répondez, je l'ordonne ! »

La jeune fille s'effondra sur le sol.

— « Non, » dit-elle. « Non, Johnny, je ne peux pas avoir d'enfant. Je suis morte depuis un un mois. Je suis navrée que vous l'ayez découvert. »

John Davis Drumstetter se tourna vers Norcross.

— « Vous n'avez effectué aucune recherche nouvelle parce que vous n'en avez plus la possibilité ? Exact ? Répondez, peudo-vie, je l'ordonne ! »

Norcross leva vers lui un visage calme. « Sans doute, » dit-il, « je suis en état de pseudo-vie et cela depuis deux ans. Mais ne vous faites pas de soucis, Johnny, cela vaut mieux ainsi et... »

John Davis Drumstetter ne l'écoutait pas. Il parlait comme s'il se tenait un raisonnement à lui-même. « Voilà donc les gens en état de pseudo-vie. Ils danseront jusqu'à la fin du bal masqué qui débuta voilà si longtemps. Tout a commencé lorsque la science des choses finies a créé un homme fini, un homme ersatz *presque* aussi bon que l'original. C'était la mentalité d'un siècle qui ne consentait à lire que des livres abrégés, puis a fini par abandonner la lecture en faveur de la télévision. Ils ont congelé les aliments, les ont cuits en usine tout en affirmant leur supériorité sur les légumes cueillis au jardin. Choisissez la voie facile, proclamaient-ils, sans se douter qu'en dernier ressort la voie difficile est toujours la seule. Pourquoi perdre son temps à soigner un malade mental lorsqu'on peut le mettre en état de pseudo-vie ? Ne laissez pas ses parents et amis en proie au chagrin, donnez-leur un succédané pour le remplacer. Il est exactement le même, disent-ils, avec cet avantage qu'il n'est jamais malade. Faut-il que l'homme meure ? Oh ! non, donnez un succédané de père à ces enfants, un succédané d'époux à cette épouse ! »

— « Mais, Johnny... »

— « Silence, succédané de vie. Pourquoi s'encombrer d'hommes qui commençaient à comprendre le cerveau humain quand il est si facile d'en fabriquer une contrefaçon ? C'est toujours l'article de pacotille qui triomphe de la marchandise de qualité. Oh ! bien sûr, avec les meilleures intentions du monde, avec la plus grande sensiblerie. Cache-toi, disparais, insupportable vérité, arrière ! »

— « Mais, Johnny chéri... » reprit Monica Drake Lane.

—« Silence, pseudo-vie ! Reste encore une chose, qui est le couronnement de la pyramide édifiée par la folie humaine. » Il obtint la communication avec Prime Center. « Répondez, pseudo-vie, je l'ordonne. Suis-je le dernier être humain sur la Terre ? »

— « Puisque vous me posez la question, » dit Prime Center à regret, « je vous réponds : *Oui.* »

— « Et sans le système solaire ? »

— « J'en ai peur. »

L'appareil d'intercommunication tomba des mains de John Davis Drumstetter.

— « Nous avons abouti à la conclusion logique, » dit-il lentement. « Les acteurs jouent sur une scène qui comprend plusieurs mondes, mais il n'y a qu'un seul spectateur dans la salle. A l'observatoire solaire de Mercure, les astronomes étudient le soleil et envoient leurs rapports pour le cas où mes yeux viendraient à tomber sur leurs travaux. Dans les mines de Pluton, les mineurs extraient le minerai afin de provoquer une quotation sur les marchés que mes regards pourraient parcourir par le plus grand des hasards. »

D'un coup de pied, il lança l'appareil d'intercommunication à travers la pièce.

« Sortez, » dit-il avec une infinie lassitude. « C'est le dernier des humains qui vous l'ordonne ! »

Il dormit une journée entière et prit son petit déjeuner en public sous un arbre. Des voyeurs des deux sexes l'épiaient avec une délectation morbide.

Prime Center apparut au moment précis où il gobait son dernier œuf. Prime Center toussota, rougit, détourna pudiquement son regard, et John Davis Drumstetter éclata d'un rire bruyant et sans gaieté.

— « Bonjour ! » dit-il.

— « Hum, oui, » dit Prime Center.

— « Asseyez-vous. Un œuf ? » Une lueur malicieuse apparut dans son œil et il continua d'une voix basse et sinistre : « Un œuf mollet, bien mou, bien blanc et bien coulant ? Peut-être préférez-vous avaler un peu de café, ou mordre à belles dents dans un toast bien craquant ? Non ? » L'autre devenait livide et paressait guetté par la nausée. « Eh bien, permettez-moi de finir mon bacon et dites-moi ce qui vous amène. »

Il renversa la tête et engloutit un énorme morceau de lard. Prime Center frissonna.

— « Mr. Drumstetter, » dit-il, les yeux fixés sur le tronc de l'arbre, « je suis venu vous offrir la totalité des mondes. Oui, le système solaire tout entier, y compris les astéroïdes et Pluton. Vous serez

plus puissant que tous les dictateurs. Nous créerons un nouveau bureau dont le rôle sera de diriger le système solaire. Cela ne vous ferait rien de mieux vous tenir ? »

John Davis Drumstetter se léchait les doigts pensivement, et c'est à cela que faisait allusion la dernière phrase de Prime Center. Il hocha la tête.

— « Alors, vous acceptez ? »

— « Non, mais j'ai fini de lécher mes doigts. Je vous donnerai ma réponse sur une communication à l'échelle du système. Arrangez-moi cela immédiatement, pseudo-vie. »

Faisant une concession aux règles de la morale, John Davis Drumstetter accepta de pénétrer dans une cabine de nettoyage moléculaire. Lorsqu'il en sortit, il s'adressa aux mondes et aux vaisseaux disséminés dans l'espace :

— « Mes amis, dorénavant, les éveugles guideront les aveugles. La turpitude morale a triomphé et deviendra désormais la règle que chacun devra observer. » Il rit en se frottant le nez. « Je m'excuse, je m'adressais à une assistance composée d'un seul individu — moi-même. Ce que je vous demande, à vous milliards de gens qui m'écoutez, c'est de poursuivre votre travail, de maintenir le système sur ses bases actuelles. La pseudo-vie sera remplacée par la pseudo-vie jusque dans les siècles des siècles. Ce sera un monde statique. Un succédané de monde. Un monde qui vous plaira, puisque conforme à vos aspirations. Je veux qu'il en soit ainsi, et vous devez naturellement obéir à mes ordres. Quant à mon objectif personnel, il va sensiblement au-delà de vos inclinations naturelles. Ce système servira d'exemple instructif à tout être doué d'intelligence qui pourrait me succéder. Je ne resterai plus très longtemps en votre compagnie... »

— « Vous vous suicideriez ? » demanda Prime Center, plein d'espoir.

— « Je m'établirai sur Alpha du Centaure, » dit John Davis Drumstetter. « Les colons sont partis d'ici parce que, eux non plus, ils n'aimaient pas la pseudo-vie. Au revoir, vous tous. »

Il coupa la communication, fit adieu de la main à l'intention du petit groupe rassemblé sous l'arbre et monta à bord du *Dernier Espoir*. La porte se ferma sur lui. Le champ de force entra en action puis le vaisseau disparut, laissant derrière lui un tourbillon de poussière.

— « Alpha du Centaure ? » interrogea Monica Drake Lane.

— « A la suite de tous ses congénères turbulents et instables, » dit Norcross le savant.

— « Un jour l'amène, un autre jour l'emporte, » dit la jeune fille en haussant les épaules.

Ce fut Prime Center qui eut le dernier mot. « Oui, bon débarras. Les humains ont toujours été des empoisonneurs. »

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : Dead end.

GUERRE DANS LE NÉANT

par FRITZ LEIBER

ILLUSTRÉ PAR FINLAY

(SUITE ET FIN)

A l'écart du Cosmos, la Station offrait la sécurité d'un refuge aux Soldats revenant de leurs raids pour changer le cours de l'Histoire. Mais maintenant, une mutinerie avait créé une situation pour le moins explosive !

RESUME DE LA PREMIERE PARTIE

Laissez-moi vous résumer brièvement la situation. Je m'appelle Greta Forzane ; je suis une espèce d'entraîneuse mâtinée d'aide-psychiatre et je travaille dans un univers miniature déphasé par rapport à l'univers où vous vivez, vous. Mon rôle consiste à divertir les Soldats qui reviennent à moitié fous de la Guerre Modificatrice, guerre disputée par deux mystérieuses puissances capables de voyager dans le temps : les Araignées (notre camp) et les Serpents (l'ennemi). Nos Soldats combattent en allant modifier le passé ou l'avenir dans un sens susceptible d'aider les Araignées à battre les Serpents.

L'histoire a déjà été considérablement modifiée par rapport à ce que vous connaissez : les Nazis ont gagné la Deuxième Guerre Mondiale ; ils gouvernent un empire qui s'étend de la Sibérie au Kansas ; il n'y a jamais eu de Guerre de Sécession en Amé-



rique, et l'Empire Romain s'est effondré juste au moment où il commençait à prendre de l'envergure, il y a deux mille ans.

Je vivais autrefois à Chicago et j'étais aussi humaine que vous, sinon plus, mais, après ma mort, j'ai été Ressuscitée (comme nous disons) et les Araignées m'ont Recrutée pour me faire participer à cette guerre que nous nommons le Grand Chassé-Croisé. J'ai plusieurs collègues : Sid Lessingham, le patron, qui nous vient de l'Angleterre shakespearienne ; Beau Lassiter, habitué des tripots du Mississipi dans les années 1880 ; Doc Pyeshkov, toubib perpétuellement ivre qui vivait dans une Russie conquise par les Nazis et où la Révolution n'a jamais éclaté ; Maud Davis, fille des grands espaces interstellaires, née sur Ganymède à quelques siècles de nous dans l'avenir ; Lili Foster, jeune Anglaise qui, ayant perdu son grand amour, un poète du nom de Bruce Marchant, au cours de la Première Guerre Mondiale, s'est jetée sur la dive bouteille pour se consoler. Tous, bien entendu, morts et Ressuscités.

L'univers miniature où nous travaillons, nous, les Hôtes, a toutes les apparences d'un night-club ; nous l'appelons la Station. Deux petits appareils qui ressemblent à des radios portatives — le Petit et le Grand Convertisseurs — la maintiennent en bon état de marche et la gardent en contact avec l'espace-temps ordinaire.

Il y avait à peu près un an que je travaillais à la Station quand trois Soldats en uniformes de hussards nous arrivèrent après une opération dans le vieux Saint-Pétersbourg. Je connaissais l'un d'eux, Erich von Hohenwald, ex-commandant du victorieux empire nazi. J'avais même un faible pour lui. Les deux autres m'étaient inconnus : c'étaient un légat romain du nom de Marc et un jeune lieutenant anglais de la Première Guerre Mondiale qui se révéla être le grand amour de Lili, Bruce Marchant.

Le Bruce en question piqua une crise de rage, parce que, croyez-le ou non, il avait reçu par erreur avec son uniforme deux gants de la main gauche ; il finit même par se battre en duel avec Erich, mais Lili lui trouva un gant de la main droite et il se calma.

Ce fut le moment que choisit le Grand Convertisseur pour nous transmettre un S.O.S., et nous dûmes accueillir trois autres combattants du camp Araignée : une guerrière prénommée Kaby, issue tout droit de l'ancienne Crète ; un octopode lunien du lointain passé appelé Ilhilihis — je l'appelle Illy pour simplifier, parce que c'est un vieux copain ; et Sevensee, satyre vénusien du lointain avenir. Ils nous apportaient un gros coffre tarabiscoté et avaient eu pas mal d'ennuis avant d'arriver chez nous.

Sid s'efforça d'égayer l'atmosphère en animant deux Filles-Fantômes : ce sont, comme leur nom l'indique, des êtres éthérés qui ne prennent pas beaucoup de place et que nous gardons en stock pour les jours où nous avons affaire à des invités trop nombreux. Il s'agissait d'une comtesse autrichienne et d'une mignonne grecque nommée Phryné.

Mais Kaby nous fit savoir que le coffre renfermait une bombe atomique tactique, que nous étions censés aller déposer en Egypte à l'ère romaine afin que les Romains remportent une victoire sur les Parthes, qui leur permette de ne pas être perdus pour l'histoire.

Cette affaire de bombe sema la panique dans la Station. Bruce sauta sur le bar et, en bon Anglais, s'efforça de nous rendre la maîtrise de nos nerfs, mais il se mit ensuite à nous faire un long discours sur la vie misérable que nous menions, nous les Hôtes et les Hôtesses, sur la Guerre Modificatrice qui détruisait notre univers tout entier, sur le fait que nous ignorions qui étaient exactement nos maîtres, les Araignées, ainsi que ce qui se cachait sous le pseudonyme des Serpents, nos adversaires.

Deux secondes plus tard, Bruce nous demandait de déclencher une mutinerie contre le Haut Commandement et d'y entraîner tous les Soldats et tous les Hôtes que nous

pourrions trouver, les Serpents comme les Araignées. Mon boy-friend nazi se mit en colère, se jucha sur le coffre qui contenait la bombe et tenta d'étouffer la mutinerie, et bientôt tout le monde se trouva obligé de prendre parti pour un camp ou pour l'autre. Beau, Doc, le Satyre et Lili se déclaraient en faveur de Bruce et de la rébellion, tandis que Marc, Kaby, Maud et Illy se rangeaient aux côtés d'Erich.

Enfin ce fut mon tour de me décider, ce qui ne m'enchanta guère. Sid, le patron de la Station et mon meilleur ami, ne s'était pas encore prononcé. J'étais en train de me dire qu'il fallait bien que je choisisse, quoique je n'en eusse pas la moindre envie, lorsque, tournant la tête, je m'aperçus que les deux Filles-Fantômes avaient disparu et, avec elles, le Grand Convertisseur, l'appareil qui assurait l'existence de la Station...

9

UNE CHAMBRE CLOSE

— « Nous avons examiné la mousse entre les briques : elle n'avait pas été dérangée. »

— « Je suppose que vous avez fouillé dans les papiers de D... et dans les livres de sa bibliothèque ? »

— « Naturellement ; nous avons ouvert chaque paquet, chaque dossier ; non seulement nous avons ouvert chaque volume, mais nous les avons tous feuilletés page par page. »

Poe

TROIS heures plus tard, nous nous laissions tomber, Sid et moi, sur le divan le plus proche de la cuisine, quoique nous fussions trop fatigués pour avoir envie de manger. Les recherches les plus minutieuses que l'on puisse imaginer nous avaient démontré que le Convertisseur n'était pas dans la Station.

Pourtant il devait y être, comme nous nous l'étions répété pendant les deux premières heures. Il était impossible qu'il en fût autrement si les circonstances et les théories d'après lesquelles nous vivions dans le Monde Modifié avaient quelque signification. Un Convertisseur, c'est ce qui maintient une Station en vie. Le Petit Convertisseur s'occupe de l'oxygène, de la température, de l'humidité, de la gravité et de tous les autres détails, mais c'est le Grand Convertisseur qui empêche les murs de s'écrouler et le plafond de nous tomber sur la tête. Rôle insignifiant, me direz-vous, mais qui compte quand même, je vous assure.

Cet appareil ne fonctionne ni par fils, ni par radio, ni par un autre mécanisme aussi compliqué. Il s'ancre tout simplement dans l'espace-temps local.

Je me suis laissé dire qu'à l'intérieur il se compose de molécules géantes, très dures et très résistantes, qui sont chacune, en quelque sorte, un petit cosmos de poche. A l'extérieur, il ressemble à une radio portative avec un peu plus de cadrans, de boutons, de lampes témoins et de prises pour casques d'écoute.

Mais le Convertisseur avait disparu et le Vide ne s'était pas encore refermé sur nous. Au reste, j'étais si fatiguée que je me souciais peu de savoir s'il allait le faire ou non.

Une chose était certaine : ou le Convertisseur avait été branché sur l'Introversion avant sa fugue, ou sa disparition avait automatiquement entraîné l'Introversion, c'était l'un ou l'autre ; en tout cas nous étions bien Introvertis ; je le sentais à cette horrible impression de réalité que j'avais et que nul alcool n'aurait pu dissiper, à l'absence de toute Brise Modificatrice qui rendait l'atmosphère étouffante, au gris du Vide qui s'était infiltré dans mon cerveau.

Quoi qu'il en soit, je me dis : « Greta, si c'est ça l'introversion, ça ne me plaît guère. Ça ne me dit rien d'être coupée du Cosmos et de le savoir. Pour la solitude, c'est pire qu'un canot de sauvetage au milieu du Pacifique ou un vaisseau interstellaire entre deux galaxies. »

Je me demandai pourquoi les Araignées avaient jugé bon d'équiper les Convertisseurs de manettes d'Introversion puisqu'on ne pouvait pas s'en servir pour faire l'exercice et qu'on n'était censé les utiliser qu'en cas de péril si grave qu'il fallait, soit s'introvertir, soit se rendre aux Serpents, et pour la première fois l'explication me sauta aux yeux :

S'introvertir, ce devait être à peu près la même chose que se saborder : c'était une opération qui avait pour but principal d'éviter que le matériel et les secrets dont on avait la garde tombent entre les mains de l'ennemi. Cela mettait la Station dans une situation telle que le haut-commandement Araignée ne pouvait plus rien pour la sauver et qu'il ne lui restait plus qu'à se laisser sombrer (ou flotter, ou monter interminablement) dans le Vide.

Si c'était bien le cas, nous n'avions pas plus de chances de retourner dans le Cosmos que moi de redevenir la petite fille qui jouait autrefois dans les Dunes.

Je me rapprochai de Sid, je me blottis contre son épaule et je frottai ma joue sur le velours gris rebrodé d'or de son pourpoint. Il baissa les yeux sur moi et je dis : « On est loin de Lynn Regis, hein, Siddy ? »

— « Doulce enfant, tu m'en bouches un coin, » répliqua-t-il. Il sait très bien ce qu'il fait quand il mêle deux façons de parler, le vieux coquin.

— « Siddy, » repris-je, « à quoi ça sert, tout cet or ? Ça serait beaucoup plus doux s'il n'y en avait pas. »

— « Cher ange, il arrive que les hommes soient forcés de se dépêtrer de telle ou telle situation, et, je ne sais pourquoi, ça leur est plus facile quand ils sont doublés de métal. »

—« Parce que ça égratigne. » Je reniflai légèrement. « Mais ne donne pas encore ce pourpoint à nettoyer. Jusqu'à ce que nous soyons tirés d'affaire, je veux te sentir vraiment avec moi. »

— « Et pourquoi le donnerais-je ? » me demanda-t-il d'un air étonné. Je ne crois pas qu'il se moquait de moi. Les voyageurs dans le temps ont rarement cons-

cience de l'odeur qu'ils dégagent. Puis ses traits s'assombrirent et il eut l'air d'avoir envie de se blottir contre mon épaule. « Mais, par ma foi, mon doux ange, il y a plus d'arbres dans ta forêt que dans celle de Sherwood. »

— « Tu l'as dit, » confirmai-je, et je m'interrogeai sur le regard qu'il m'avait jeté. Théoriquement, il n'aurait pas dû éprouver à présent grand intérêt pour ma féminité. Je savais que j'étais échevelée, affreuse à voir, mais il était resté sur mes talons pendant toute la durée des recherches, et on ne peut jamais savoir. Puis je me rappelai que, tout comme moi, il ne s'était pas prononcé quand Bruce lui avait posé la question, et cela piquait probablement sa vanité de mâle. Ça n'était pas mon cas, à moi : j'étais encore reconnaissante au Convertisseur de m'avoir tirée de ce mauvais pas, même s'il devait me mettre dans une situation pire encore. Il me semblait que plusieurs siècles s'étaient écoulés depuis ce moment-là.

Nous avions tous conclu, un peu hâtivement, que les deux Filles Fantômes s'étaient enfuies avec l'Appareil : nous ne savions ni où ni pourquoi, mais cela nous paraissait être la solution la plus plausible. Maud s'était mise à glapir qu'elle n'avait jamais eu confiance en elles, qu'elle s'était toujours attendue à les voir agir d'elles-mêmes, et Kaby s'était fermement planté dans la tête, juste entre les deux cornes, que Phryné, de par sa qualité de Grecque, avait mené les opérations, qu'elle voulait nous conduire à notre ruine.

Mais, quand nous avions visité les Magasins pour la première fois, j'avais remarqué que les enveloppes des Fantômes étaient aplaties. Les ectoplasmes ne prennent pas beaucoup de place quand ils sont repliés, mais j'en avais quand même ouvert un, puis un second et j'avais appelé à l'aide.

Toutes les enveloppes étaient vides, jusqu'à la dernière. Nous avions perdu plus de mille Fantômes, la totalité de notre stock.

Eh bien, cela prouvait au moins une chose qui, à notre connaissance, n'avait jamais été démontrée : qu'il existe un lien brumeux une sorte de contact entre un Fantôme et sa ligne de vie ; et que, lorsque cet ombilic (c'est ainsi que je l'ai entendu appeler) est tranché, le Fantôme, séparé de sa ligne de vie, meurt.

Intéressant, mais ce que je m'étais demandé, c'était si les Démons allaient, eux aussi, s'évaporer, car nous sommes des Dédoublés au même titre que les Fantômes et nos cordons de tablier avaient, assurément, été tranchés également. Certes, nous sommes plus solides, mais cela signifie simplement que notre disparition exigerait un peu plus de temps.

Je me rappelle avoir regardé Lili et Maud : c'étaient nous, les filles, qui avions vérifié les enveloppes ; nous préférons généralement le faire car les hommes, quand ils s'en chargent, ont trop facilement tendance à nous sortir leur vieille plaisanterie éculée sur les « femmes instantanées » que nous sommes lasses d'entendre, ô combien !

Nous pensions que Phryné et la Comtesse avaient disparu en même temps que les autres Fantômes, mais une idée me turlupinait et je demandai à Siddy : « Est-ce qu'il ne serait pas possible, à ton avis, que, pendant que nous avions tous les yeux fixés sur Bruce, ces deux Fantômes aient réussi à faire fonctionner le Convertisseur, qu'elles aient disposé d'une porte et qu'elles se soient fait la malle avec l'objet ? »

— « C'est exactement ce à quoi j'étais en train de penser, ma douce. Mais tout s'y oppose. Primo, chacun sait que les Fantômes sont incapables de comploter et d'agir indépendamment. Secundo, il ne peut pas y avoir de Porte en ce moment-ci de la journée. Tertio — et c'est là le plus important — sans le Convertisseur, la Station se décompose. Quarto, il eût été insensé de leur part de compter sur le fait qu'aucun d'entre nous ne regarderait de leur côté — nous sommes sept, ne l'oublie pas — pendant le temps qu'il leur faudrait pour... »

— « J'ai regardé une fois, Siddy. Elles s'étaient propulsées par leurs propres moyens jusqu'au divan de contrôle et elles étaient en train de boire. Voyons, quand était-ce ? Oh ! oui, pendant que Bruce parlait des Zombies. »

— « Tu vois bien, ma douce. Et j'en arrivais au quinto, quand tu m'as interrompu par tes bavardages : j'aurais pu jurer qu'il était impossible de toucher au Convertisseur, et encore plus de le faire fonctionner et de le kidnapper sans que je m'en aperçoive. Pourtant... »

— « Pourtant, en effet, » renchéris-je.

Quelqu'un avait dû trouver une Porte et décamper avec l'objet. Il n'était certainement pas dans l'enceinte de la Station. Nous n'avions pas épargné notre peine. Un objet de la taille d'une machine à écrire portative n'est pas facile à cacher et nous avions tout fouillé, depuis le piano de Beau jusqu'aux canalisations de renouvellement de l'air.

Certains endroits, le bar, la cuisine et les Réserves, par exemple, nous avaient pris pas mal de temps mais nous n'avions rien oublié. Kaby avait aidé Doc à explorer l'Infirmerie : entre ses deux dernières visites à la Station, elle avait travaillé dans un Hôpital de Campagne (il paraît que les Araignées s'en servent vraiment pour monter des opérations) et elle y avait appris pas mal de choses.

Doc s'était d'ailleurs démené, lui aussi, quoique, bien sûr, chaque vérification ait été observée par trois personnes au moins, Bruce et Lili non compris. Après la disparition du Convertisseur, Doc était sorti de sa transe d'une façon qui m'aurait étonnée si je ne l'avais pas déjà vu faire, mais quand nous étions passés à la Galerie d'Art une fois l'Infirmerie terminée, il s'était mis à bredouiller ; je l'avais vu écarter un pan de sa veste, baisser la tête, avaler une lampée, et il était reparti vers d'autres cimes.

La Galerie d'Art nous avait pris aussi beaucoup de temps à cause du bric-à-brac qu'il y a dedans et

cela me brisa le cœur mais Kaby brandit sa hache et réduisit en pièces une magnifique sculpture sur bois vénusienne, représentant une Méduse bleue, sous prétexte qu'elle était juste de la bonne taille quoiqu'il n'y eût pas la moindre marque sur sa surface polie. Doc pleura un peu ; nous le laissâmes en train de recoller les morceaux et de se lamenter sur le reste.

Une fois tout le reste terminé, Marc avait insisté pour s'occuper du sol. Beau et Sid s'étaient efforcés de lui expliquer qu'il n'y a rien, mais rien, sous le sol de la Station ; cela devient simplement beaucoup plus dur que les diamants incrustés dans le pavé à mesure que l'on creuse : c'est l'équivalent solide du Vide. Mais Marc est têtu (comme tous les Romains, me dit Sid) et il brisa quatre perceuses à tête de diamant avant de renoncer.

Exception faite de quelques cachettes astucieuses, il ne restait plus que le Vide, et les objets ne s'évanouissent pas quand on les jette dans le Vide : ils fondent à moitié et se figent à moins qu'on ne puisse les repêcher. Il y a derrière le bar, à peu près à hauteur des yeux, trois noix de coco vénusiennes qu'un costaud hittite y a lancé un soir de bagarre. J'essaie de ne pas les regarder, car elles ressemblent tellement à des têtes de sorcières qu'elles me donnent le frisson.

Pendant les recherches, Erich et Kaby s'étaient servis de leurs micros comme de compteurs Geiger pour repérer le Convertisseur ; on procède ainsi dans le Cosmos pour situer la Porte, paraît-il. Mais leurs instruments s'affolèrent — comme l'aiguille d'une boussole qui se met à tourner sans jamais s'arrêter — et personne ne sut ce que cela voulait dire.

Parmi les cachettes astucieuses dont j'ai parlé tout à l'heure, on pouvait compter le Petit Convertisseur : l'idée aurait été ingénieuse, mais le Petit Convertisseur est de même taille que le Grand, il a lui aussi ses entrailles mystérieuses et il était évident qu'il fonctionnait toujours comme si de rien n'était. Donc, cette solution était à éliminer. Nous pensâmes enfin au coffre qui contenait la bombe : certes, il paraissait impossible que quelqu'un l'eût ouvert, à supposer que ce quelqu'un connût le secret de la serrure, même avant qu'Erich, en sautant dessus, en eût fait le centre de l'attention générale. Mais, quand on a éliminé toutes les autres éventualités, le mot impossible change de sens.

Nous qui voyageons dans le temps, nous pouvions imaginer toutes sortes de tours de prestidigitation capables d'envoyer le Convertisseur dans le passé ou dans l'avenir de façon permanente ou temporaire. Mais notre temps à nous n'est pas situé au même niveau que celui du Cosmos. Ceux qui savent l'expliquent ainsi : notre temps à nous est un train, celui du Cosmos, c'est la campagne, et l'on ne peut passer de l'un à l'autre que par une Porte.

J'avais aussi pensé à quelque cachette ridiculement visible, peut-être à quelque objet que plusieurs personnes pouvaient se passer et se repasser, ce qui impliquait, évidemment, une conspiration. En regardant les trois grands shakos

noirs des soldats, je m'étais remémoré les jeux de furet de mon enfance et n'avais eu de cesse que je ne les eusse examinés tous les trois à la fois.

— « Réveille-toi, Greta, et prends quelque chose. Je ne vais pas rester plantée là éternellement. » Maud nous avait apporté un plateau plein de choses réconfortantes, et je dois avouer que son menu était tentant. Maud est un vrai cordon-bleu.

J'inspectai le contenu du plateau et je déclarai : « Siddy, je veux un hot-dog. »

— « Et moi, je veux un plat de venaison ! Honte à toi, péronnelle, friponne tyrannique ! »

J'attrapai un sandwich et je me reblottis contre lui.

— « Vas-y, insulte-moi encore, Siddy, » lui dis-je. « Mais trouve-moi de jolies insultes, des insultes savoureuses. »

10

MOBILES ET OCCASIONS

Ma pensée, qui ne fait encore que rêver au meurtre
Ebranle à un tel point ma condition d'homme
Que mes facultés d'agir sont étouffées par les conjectures
Et que rien n'est que ce qui n'est pas.
Macbeth

Mon gros ami de Lynn Regis avait posé le plateau sur ses genoux et s'était jeté gloutonnement sur la nourriture. Les autres finissaient leur repas. Erich, Marc et Kaby se disputaient à voix basse à l'autre bout du bar, près du coffre de bronze, mais je ne pouvais pas les entendre ; Illy les écoutait, étalé comme une pieuvre sur le piano.

Beau et Sevensee faisaient les cent pas près du divan de contrôle en se parlant de temps à autre. Je voyais derrière eux, assis sur le divan qui faisait face au nôtre, Bruce et Lili en train de discuter avec énergie. Quant à Maud, elle tricotait : tricoter, jouer aux échecs, boire en Suisse, apprendre à parler au moyen d'une boîte semblable à celle d'Illy, ce sont là des distractions auxquelles nous nous adonnons pour passer le temps quand nous n'avons pas d'invité. Doc, dans la Galerie, prenait des objets et les remettait à leur place ; par miracle, il était toujours sur ses pieds.

Lili et Bruce se levèrent, sans cesser de bavarder et Illy se mit à jouer, du bout d'un tentacule, un petit air sur les notes hautes, qui ne ressemblait à rien de terrestre. « Où vont-ils chercher toute cette énergie ? » me demandai-je.

Je n'avais pas fini de me poser cette question que je connaissais déjà la réponse et je me sentais moi aussi capable de faire n'importe quoi. Ce n'était pas de l'énergie : c'était de la nervosité, pure et simple.

Je me rendis compte que le Changement était comme une drogue : on s'habitue à ce que les faits ne restent jamais les mêmes, à ce que telle ou telle image du passé et de l'avenir se dissolve en

une autre presque semblable peut-être mais quand même différente, à se sentir l'esprit constamment assailli par des humeurs et des idées bizarres.

Ces chocs perpétuels sont aussi reposants que les mouvements d'un wagon sur les rails.

On en vient à aimer cette agitation, à en avoir besoin sans s'en rendre compte, et quand elle cesse brusquement, quand les faits où l'on puise ses idées et ses sensations restent identiques à eux-mêmes lorsqu'on y revient... eh bien, ça n'a rien d'agréable, je m'en apercevais à présent.

Dès que nous avions été Introvertis, tout ce qui filtre ordinairement dans la Station, veille ou sommeil, s'était arrêté : il ne restait plus que nous-mêmes, ce que nous signifiions les uns pour les autres et ce que nous pouvions en tirer. Situation propice aux querelles.

Je comprenais que les autres fussent énervés. On pouvait même s'étonner qu'ils ne se fussent pas encore jetés dans le Vide. C'était Maud qui semblait supporter le mieux la situation ; peut-être y avait-elle été préparée par ses longues veilles entre les étoiles ; et puis elle est plus âgée que nous tous, quoique avec Sid la différence soit minime.

L'agitation des recherches avait masqué cette impression, mais à présent elle revenait en force. Avant, le discours de Bruce et les interruptions d'Erich avaient aussi contribué à la rendre insensible. J'essayai de me rappeler quand je l'avais éprouvée pour la première fois et je me dis que c'était après qu'Erich eût sauté sur la bombe, au moment où il avait parlé de la poésie. Mais je n'en étais pas absolument certaine. Peut-être le Convertisseur avait-il été Introverti encore plus tôt, quand je m'étais retournée pour regarder les Fantômes. Je ne m'en serais pas aperçue. Et puis, zut.

Croyez-moi, je sentais sur chaque centimètre carré de moi-même ce ciment durci. Je repensai à la belle description de Bruce d'un univers sans Modification et je me dis qu'il ne pouvait pas y avoir d'idée plus épouvantable.

— « Y a-t-il une lampe témoin sur le Convertisseur pour indiquer que l'on est introverti ? Siddy ! »

— « Ma douce, je t'en supplie, ne parle pas si fort. Tout à coup, je ne me sens pas bien, comme si j'avais bu toute une barrique de vin du Rhin et dormi à l'intérieur. Oui, il y a une lampe témoin. Bleue. Qui jette de brèves lueurs, à ce que dit le manuel. Pourquoi me demandes-tu ça ? »

— « Pour rien. Mon Dieu, Siddy, qu'est-ce que je donnerais pour une bouffée de Vent Modificateur ! »

— « Et moi donc ! » gémit-il. Je devais avoir l'air assez misérable, car il m'entoura les épaules du bras et me chuchota à l'oreille : « Console-toi, ma douce, à la pensée que si nous souffrons amèrement, nous échappons en même temps au risque de succomber à la Mort Modificatrice. »

— « Ah ! oui ? » fis-je.

Je ne voulais pas m'agiter comme les autres. Pour éviter de per-

dre la tête, je recommençai à m'interroger sur ce qui avait pu arriver au Convertisseur.

Pendant les recherches, nous avions inventé les explications les plus insensées pour résoudre le mystère de sa disparition ou, tout au moins, de son Introversion : un exploit scientifique des Serpents, si extraordinaire qu'il aurait frisé la sorcellerie ; le sabordage des Stations par le Haut-Commandement Araignée, peut-être à la suite de la perte de la Cabine Express, sabordage exécuté avec une hâte telle qu'ils n'avaient même pas pris le temps de nous prévenir ; la main des Derniers Cosmiciens, ces êtres mystérieux, hypothétiques, qui sont censés avoir résisté victorieusement à l'extension de la Guerre Modificatrice dans l'avenir bien au-delà de l'époque de Sevensee... à moins que les Derniers Cosmiciens ne soient justement les êtres qui disputent la Guerre Modificatrice.

Nous avions en tout cas soigneusement évité de nous traiter les uns les autres d'espion Serpent, de policier Araignée, d'agent — pourquoi pas, après Bruce ? — expédié parmi nous par un Comité Mondial de Sauvegarde ou une bande de conspirateurs. Pas plus que nous n'avions soufflé mot, après la fugue du Convertisseur, des factions qui s'étaient formées autour d'Erich et de Bruce.

C'était faire preuve d'un esprit d'équipe fort louable que d'oublier les divergences d'opinion pour faire face tous ensemble au danger, mais cela ne cadrait pas, pour l'instant, avec mes pensées.

Qui désirait assez s'échapper pour Introvertir la Station, coupant ainsi tout contact et toute communication avec le Cosmos et courant le risque de ne plus jamais pouvoir y retourner ?

Compte non tenu de ce qui s'était passé depuis l'arrivée de Bruce et ses discours incendiaires, c'était Doc qui semblait avoir le mobile le plus fort. Il savait que Sid ne pourrait pas toujours le couvrir et que, pour punir un abandon de poste, les Araignées ne se contentaient pas de placer le coupable devant un peloton d'exécution, comme Erich nous l'avait rappelé. Mais Doc était resté étalé par terre devant le bar pendant toute la durée du discours de Bruce. Du moins, je le croyais, car je ne l'avais évidemment pas surveillé tout le temps.

Beau ? Beau avait déclaré que la Station commençait à l'ennuyer, à un moment où ses paroles comptaient : il ne s'y serait donc pas enfermé, peut-être pour toujours, surtout avec Bruce et la fille pour laquelle il avait un faible.

Sid aime la réalité, Modifiée ou non, et tout ce qu'elle renferme, particulièrement les gens, plus que n'importe quel homme ou femme de ma connaissance — on dirait d'un bébé qui veut saisir tous les objets et les porter à sa bouche — et il était difficile de l'imaginer se coupant à jamais du Cosmos.

Maud, Kaby, Mac et les deux extra-terrestres ? Aucun, à ma connaissance, n'avait de mobile, quoique les rapports de Sevensee avec le très lointain avenir pussent cadrer avec cette hypothèse des Derniers Cosmiciens, et que ce qui

était en train de naître entre la Crétoise et le Romain ait pu leur donner envie de s'Introvertir ensemble.

— « Tiens-toi aux faits, Greta, » me dis-je avec un gémissement.

Restaient Erich, Bruce, Lili et moi-même.

Erich, pensai-je... là, nous arrivons quelque part. Le petit commandant a le système nerveux d'un coyote et le courage d'un tigre ; supposons qu'il se soit dit : « Je calmerai plus facilement Bruce en m'enfermant avec lui, » il n'aurait pas hésité une seconde à le faire.

Mais avant même de s'être mis à danser sur la bombe, Erich avait passé son temps à interpeller Bruce. Restait qu'entre deux interpellations il n'aurait pas eu grand mal à se diriger tout doucement vers le Convertisseur, à l'Introvertir et... en ce cas les neuf dixièmes du problème étaient résolus.

Si c'était moi la coupable, alors j'étais folle et c'était la meilleure de toutes les explications...

Les mobiles de Bruce semblaient si évidents, surtout le danger mortel (ou immortel ?) qu'il avait couru en nous incitant à la révolte, qu'on pouvait déplorer qu'il fût resté si longtemps exposé à la vue de tous. Si le Convertisseur avait été Introverti avant le moment où il avait sauté sur le bar, nous aurions sûrement remarqué les lueurs bleues de la lampe témoin. Moi, en tout cas, je l'aurais vu quand je m'étais retournée pour regarder les Fantômes... à supposer toutefois que le Convertisseur fonctionnât comme le prétendait Sid, et lui ne l'avait jamais vu de ses propres yeux, il avait simplement lu la description dans le manuel ! Oh ! la la...

Mais la possibilité d'agir n'était pas nécessaire dans le cas de Bruce, car il disposait de Lili pour s'acquitter de cette tâche à sa place et elle en avait eu l'occasion, au même titre que chacun de nous. J'ai personnellement des réserves à faire sur cette théorie de la femme - qui - n'est - que - glaise - entre - les - mains - de - l'homme - qu'elle - aime - d'un - amour - fou, mais je devais avouer qu'elle pouvait être applicable dans le cas qui nous occupait.

Voilà pour toute notre équipe. Restait le mystérieux étranger faisant irruption chez nous soit en passant par une Porte (comment en aurait-il obtenu une sans utiliser notre Convertisseur ?), soit surgissant de quelque cachette inimaginable ou — pourquoi pas ? — du Vide lui-même. Je sais bien que c'est impossible — rien ne peut sortir de rien — mais si quelque chose au monde paraît conçu tout spécialement pour dissimuler en son sein des créatures d'épouvante, c'est bien le Vide brumeux, grisâtre, visqueux, tout agité de tourbillons suspects...

— « Attends une seconde, Greta, » me dis-je. « Voilà une chose qui aurait dû te frapper dès le début.

Si quelqu'un était sorti du Vide ou, pour parler plus sérieusement, s'était écarté de notre groupe pour aller tripoter le Convertisseur, Bruce l'aurait sûrement vu. Tout le temps de son discours, il était resté tourné dans cette direction-

là : ce qui s'était passé, il ne pouvait pas ne pas l'avoir vu.

Ce n'était pas le cas d'Erich, même après qu'il se fût juché sur la bombe, car il avait suffisamment le sens du théâtre pour savoir que son rôle de tribun du peuple l'obligeait à faire constamment face à Bruce.

Mais Bruce avait vu... à moins qu'il n'eût été trop absorbé par ses propres discours.

Non, ma chère, un Démon est toujours un acteur, même quand il croit à ce qu'il dit, et il n'y a pas d'exemple qu'un acteur ait jamais manqué de remarquer un membre du public se préparant à partir au moment de sa grande scène.

Donc Bruce savait, et il était, par conséquence, meilleur acteur qu'on aurait pu le croire, puisque, apparemment, personne d'autre que moi n'avait songé à cette éventualité.

« Peut-être, me dis-je en guise d'encouragement, « sommes-nous, sans le savoir, en Enfer, » mais j'ajoutai : « Ne dis pas de sottises, Greta. N'oublie pas que tu as vingt-neuf ans bien sonnés et agis en conséquence. »

11

LE FRONT DE L'OUEST, 1917

Le barrage gronde et se relève.
Alors, maladroitement penchés,
Avec leurs bombes, leurs fusils, leurs pelles et leur attirail de bataille,
Les hommes grimpent en se bousculant à la rencontre du feu.
Rangées de visages gris, marmonnant, masqués de peur,
Ils sortent de leurs tranchées, ils escaladent le talus,
Et, à leur poignet, le temps s'égrène, vide et affairé.

Sassoon

« NON, Lili, je t'en prie. » — « Si, mon amour. » — « Réveille-toi, ma douce ! Tu trembles ? »

J'entrouvris les yeux, j'adressai à Siddy un sourire mensonger, je serrai mes mains très fort l'une contre l'autre, je regardai Bruce et Lili qui se querellaient noblement près du divan de contrôle, et je regrettai de ne pas avoir un grand amour pour estomper mon chagrin, un amour qui puisse faire aux Vents Modificateurs un substitut passable.

Lili remporta apparemment la victoire car, rejetant la tête en arrière, elle échappa aux bras de Bruce tout en lui dédiant un sourire fier et tendre. Il recula de quelques pas ; grâces en soient rendues au ciel, il s'abstint de hausser les épaules à notre adresse comme un vieux mari, quoiqu'il fût manifestement nerveux et semblât supporter assez mal l'Introversion, mais qui de nous la supportait bien ?

Lili posa une main sur le dossier du divan de contrôle, serra les lèvres et nous regarda. Elle avait noué un bandeau de soie grise autour de son chignon. Sa courte robe-chemise, coupée dans la même étoffe, la faisait ressembler moins à une garçonne qu'à une petite fille, mais la profondeur de

son décolleté montrait qu'elle n'en était plus une.

Son regard hésita, puis se posa sur moi et j'eus l'affreux pressentiment de ce qui allait se passer, car les femmes me choisissent toujour pour public. Au reste, parmi les partis politiques qui venaient d'éclore dans notre Station, c'étaient Sid et moi qui formions celui du centre.

Elle prit une profonde inspiration, leva le menton, et dit d'une voix encore plus aiguë et plus britannique qu'à l'ordinaire : « Combien de fois n'avons-nous pas crié : « Fermez la Porte ! », nous, les filles. Eh bien, maintenant, la voilà fermée et pour de bon. »

Je sus que j'avais deviné juste et me sentis horriblement gênée, car je sais ce qu'est ce désir que l'on a, quand on aime quelqu'un, de vivre sa vie à sa place — en accaparant son auréole — de porter son message, et à quel point cela peut embrouiller les choses.

— « Mon fiancé croit que, peut-être, nous arriverons quand même à ouvrir la Porte. Moi pas. Il juge un peu prématuré de discuter du pétrin dans lequel nous nous trouvons. Moi pas. »

Il y eut, au bar, un éclat de rire un peu forcé. Les militaristes réagissaient. Erich se leva, l'air très content. « Si je comprends bien, » dit-il, « nous allons devoir maintenant écouter discourir les femmes. Où sommes-nous, ici ? Dans un ouvroir ? »

Beau et Senvensee, qui s'étaient immobilisés entre le bar et le divan de contrôle, se tournèrent vers Erich, et Sevensee eut l'air encore plus mauvais, encore plus semblable à une moitié de cheval que les satyres des mythologies illustrées. Il frappa du sabot et lança : « Oh ! va te faire voir. » J'avais découvert que la personne qui lui avait appris l'anglais était un ancien débardeur aux sympathies syndicalo-anarchistes. Erich se tut un instant et resta là, souriant, les mains sur les hanches.

Lili hocha la tête à l'adresse du Satyre et s'éclaircit la gorge, l'air un peu effrayé. Mais elle ne parla pas. Je vis qu'elle pensait ; son visage devint laid, hagard, comme si elle se trouvait à l'intérieur d'une Tornade Modificatrice, et ses lèvres se retroussèrent dans son effort pour combattre ses larmes, mais quelques-unes jaillirent et, quand elle parla enfin, sa voix était plus basse d'une octave.

— « Je ne sais pas quel effet la Résurrection vous a fait à vous, parce que je suis nouvelle et que je déteste poser des questions, mais pour moi ce fut une vraie torture et je regrette de ne pas avoir eu le courage de dire à Suzaku : « Si ça ne vous fait rien, je préfère rester Zombie. J'aime encore mieux les Cauchemars. Mais j'acceptai la Résurrection parce qu'on m'a appris à être polie et parce qu'il y a en moi ce Démon que je ne comprends pas et qui a toujours envie de vivre, et je découvris que je me sentais toujours Zombie quoique je fusse capable d'aller et venir, que les cauchemars ne m'avaient pas quittée, bien qu'ils fussent beaucoup plus colorés qu'avant.

» J'étais redevenue une jeune fille de dix-sept ans, et je suppose que toute femme a envie de re-

trouver ses dix-sept ans, mais à l'intérieur de ma tête je n'avais plus cet âge-là : j'étais une femme qui était morte de la maladie de Bright à New York en 1929, et aussi, à cause d'une Grande Modification qui avait imprimé à ma vie un nouveau tournant, une femme qui était morte de la même maladie, à Londres, sous l'occupation nazie, mais un peu plus lentement parce que, comme vous pouvez l'imaginer, il était beaucoup moins facile de se procurer de l'alcool à cette époque-là. Je devais vivre avec ces deux séries de souvenirs : et la Guerre Modificatrice ne les a pas plus effacés qu'elle ne le fait, paraît-il, pour les autres Démons ; elle ne les a pas même repoussés à l'arrière-plan comme je l'espérais.

» Chaque fois qu'un Démon me lançait : « Hello, beauté, si tu me faisais un petit sourire » ou bien « Elle est mignonne, ta robe, mon chou, » je me revoyais à Bellevue en train de regarder mon corps enflé et la lumière qui prenait l'apparence de cristaux de glace, ou dans cette horrible chambre de Stepney puant le gin, avec Phyllis qui se tuait à tousser à côté de moi. Au mieux, je redevenais pour un instant la petite fille de Glamorgan qui regardait la route romaine en s'interrogeant sur la vie merveilleuse qui l'attendait. »

Je regardai Erich, en me rappelant qu'il avait lui aussi, là-bas





dans le Cosmos, un avenir long et peu agréable ; en tout cas, il ne souriait pas et je me dis que, peut-être, le fait de savoir qu'il n'était pas le seul à avoir deux de ces avenirs lui avait donné un peu d'humilité, mais j'en doutais.

« Parce que, vous voyez, » continuait Lili, forçant les mots à sortir de ses lèvres, « dans l'une comme dans l'autre de mes vies, j'étais j'étais une jeune fille amoureuse d'un poète qu'elle n'avait jamais rencontré, d'un poète qui était la voix de la nouvelle jeunesse et de toutes les jeunesses. Cette fille dit son premier gros mensonge pour réussir à entrer dans la Croix-Rouge, à passer en France et, ainsi, à se rapprocher de lui ; dans son imagination elle le voyait blessé, mais pas dangereusement, avec un petit pansement autour de la tête, et elle lui allumait une cigarette en souriant légèrement, sans lui laisser deviner ce qu'elle ressentait, se contentant d'être elle-même et de guetter l'effet que cela ferait sur lui...

» Puis les mitrailleuses boches le coupèrent en deux à Passchendaele et il ne pouvait y avoir de bandes assez grandes pour panser sa blessure. La jeune fille avait toujours dix-sept ans ; elle était complètement perdue et elle s'efforça de devenir mauvaise — mais elle n'était pas très douée pour ça — ainsi que de boire et là ça allait déjà mieux, quoiqu'il ne soit pas si facile qu'on le dise de se tuer à force de boire, même quand on y est aidé par une maladie des reins. Pourtant elle y arriva.

» Puis le coq chante. Elle s'éveille en sursaut de la grisaille des rêves de mort qui emplissent sa ligne de vie. L'aube est glacée. Elle sent tout autour d'elle les odeurs d'une ferme française. Elle se tâte les chevilles et ce ne sont plus d'énormes bottes de caoutchouc pleines d'eau. Ses jambes ne sont plus enflées du tout. Ce sont des jambes de jeune fille.

» Il y a une petite fenêtre et elle aperçoit le haut d'une rangée d'arbres qui sont peut-être des peupliers ; derrière, des lits semblables au sien, des têtes sous des couvertures, des uniformes suspendus qui font de grandes ombres. Une jeune fille ronfle. Au loin, très loin, quelque chose gronde et les carreaux tremblent un peu. Elle se rappelle alors qu'elle est membre de la Croix-Rouge, et les autres filles aussi, qu'elle se trouve à beaucoup, beaucoup de kilomètres de Passchendaele, et que Bruce Marchant va mourir aujourd'hui à l'aube.

» Dans quelques minutes il rejoindra au sommet du talus un mitrailleur aux cheveux coupés en brosse, en uniforme gris, qui ajuste déjà la portée de son arme. Mais elle, ce n'est pas aujourd'hui qu'elle va mourir. C'est en 1929 et en 1955.

» Alors, juste au moment où elle va sombrer dans la folie, le plancher craque et de l'ombre surgit, sur la pointe des pieds, un Japonais coiffé comme une femme avec un visage très blanc et des sourcils très noirs. Il porte une tunique rose, une ceinture noire où sont suspendus deux sabres de samouraï, mais il tient à la main droite un étrange pistolet d'argent. Et il sourit à la jeune fille comme s'ils étaient frère et sœur et amants en même temps, et il dit :

« *Voulez-vous vivre, mademoiselle ?* » Elle le regarde fixement. Alors il lui fait un petit salut et il répète : « Mademoiselle veut vivre, non ? »

La main de Sid se referma doucement sur les miennes, qui tremblaient. Ça me fait toujours beaucoup d'effet d'entendre quelqu'un décrire sa Résurrection. J'espérai que Lili nous ferait grâce du reste de la formule, et c'est ce qu'elle fit.

« Cinq minutes plus tard, il a disparu. Il est allé l'attendre au bas d'un escalier qui ressemble davantage à une échelle et elle s'habille à la hâte. Ses vêtements résistent un peu comme s'ils étaient légèrement collés au crochet et au mur souillé, et leur contact lui fait horreur. L'atmosphère devient plus légère ; on dirait que quelqu'un dort encore dans son lit, quoiqu'il soit vide, et elle ne pourrait pas se forcer à y poser la main, même si sa nouvelle vie en dépendait.

» A son tour elle descend l'escalier et sa longue jupe ne la gêne pas car elle sait la ramasser dans sa main et la balancer. Guidée par Suzaku, elle passe devant une sentinelle qui ne la voit pas, puis devant un fermier au visage bouffi, enveloppé dans un grand tablier, qui tousse et crache pour débarrasser sa poitrine de l'air de la nuit. Ils traversent la cour de la ferme qui est remplie d'une lumière rose ; elle voit que le soleil s'est levé et elle sait que Bruce Marchant a perdu tout son sang, qu'il est mort.

» Là-bas un autocar vide attend quelqu'un ; son moteur pétarade ; il a de grandes roues boueuses à rayons de bois et un radiateur de cuivre sur lequel est écrit le mot *Simplex*. Mais Suzaku ne s'y arrête pas. Inclinant la tête comme pour implorer son pardon, il la mène devant un tas de fumier, et elle passe par une Porte. »

J'entends Erich dire à ceux qui se trouvaient avec lui au bar : « Que c'est touchant ! C'est bientôt à mon tour de la raconter, mon opération ? » Mais personne ne rit.

— « Voilà comment Lilian Foster fit son entrée dans le Monde Modifié, avec ses cauchemars gravés dans l'acier, son rythme meurtrier et sa lassitude plus meurtrière encore. J'étais plus vivante que je l'avais jamais été, mais à la manière d'un cadavre qui subit des chocs électriques répétés ; je n'arrivais pas à donner un but à mon existence, à retrouver l'espoir, et Bruce Marchant me semblait plus loin que jamais.

» Puis, il n'y a pas six heures, un Soldat en uniforme noir entra dans la Station et je me dis : « Ça ne peut pas être lui, mais comme il ressemble à ses photographies ! » et je crus entendre quelqu'un prononcer le nom de Bruce, et il cria à la face du monde qu'il était Bruce Marchant et je sus qu'il y avait une Résurrection au-delà de la Résurrection, une vraie résurrection. Oh ! Bruce... »

Elle le regarda : il pleurait et riait à la fois. Toute sa jeune beauté lui revint au visage et je pensai : « Ce n'est pourtant pas l'influence des Vents Modifica-

teurs. Avoue-le, Greta : il y a quelque chose qui opère des miracles plus grands encore que ceux de la Modification. »

— « Enfin, » poursuivit-elle, « les Vents Modificateurs se sont tus quand les Serpents ont vaporisé le Convertisseur ou quand les Fantômes l'ont Introverti avant de disparaître avec lui si vite et avec si peu de bruit que même Bruce ne l'a pas remarqué : ce sont les meilleures explications que je puisse trouver et je suppose que l'une d'elles est vraie. Quoi qu'il en soit, les Vents Modificateurs sont morts, et je peux supporter allégrement mon passé, mes deux avenirs même, parce que j'ai quelqu'un pour m'aider à le faire et aussi parce que j'ai enfin un vrai futur qui s'étire devant moi, un futur inconnu que je créerai en le vivant. Oh ! ne voyez-vous pas que nous l'avons tous, à présent, cette grande occasion ? »

— « Hourra pour les suffragettes de Sydney et pour l'émancipation des femmes ! » cria Erich. « Beau, voulez-vous nous jouer un pot-pourri de *Hearts and Flowers* et de *En avant, soldats du Christ* ? Je suis profondément ému, Lili. Où doit-on faire la queue pour assister à la Grande Histoire d'Amour du Siècle ? »

12

UNE GRANDE OCCASION

Maintenant est un fardeau supportable. Ce qui voûte les épaules, c'est le poids accumulé des erreurs du passé et des craintes de l'avenir.

Je devais apprendre à fermer à demain la porte de devant, à hier la porte de derrière, et à m'installer dans le présent.

Anonyme

Les plaisanteries éculées d'Erich n'amusèrent personne et cependant je pensais : « Oui, tout hystérique qu'il soit, mon petit commandant aux cheveux gris, il a à moitié raison : Lili a trouvé le grand amour et elle veut nous le servir sur un plateau, mais c'est une chose qui ne se partage pas. »

Quand même, ses idées sur la d i s p a r i t i o n du Convertisseur étaient à retenir, surtout celle des Fantômes procédant elles-mêmes à l'Introversion : d'abord, cela expliquait l'absence d'exercices, cette histoire de lueurs bleues n'étant qu'une supercherie ; ensuite, quelque chose qui disparaît sans mouvement et sans transition ne risque guère d'attirer l'attention. J'ai l'impression que les idées de Lili avaient aussi donné à réfléchir aux autres, car les sarcasmes d'Erich ne furent suivis d'aucun écho.

Mais, sincèrement, je ne voyais pas quelle grande occasion pouvait bien nous donner le fait d'être enfermé dans le sac gris du Vide ; puis, comme je continuais de m'interroger, je fus frappée par une étrange sensation et je me dis : « Tiens bon, Greta. Il y a de l'espoir. »

— « Ce qui est terrible, pour nous Démons, » disait Lili avec un sourire, « c'est que nous pouvons déambuler dans toute l'étendue du temps. Nous ne pouvons jamais

nous mettre à vivre simplement dans le présent. Or, on vient de nous en donner la possibilité : la Porte est fermée, nous n'aurons plus jamais besoin de réinventer le passé ou l'avenir. Nous échappons à la fois aux Serpents et aux Araignées, car qui a jamais entendu parler d'habitants d'une Station perdue qui aient été retrouvés ? Et, comme me l'ont dit ceux qui savent, l'Introversion signifie la fin en ce qui concerne les gens du dehors. Nous sommes donc hors d'atteinte des Araignées et des Serpents, nous pouvons renoncer pour toujours à notre rôle d'esclaves ou d'ennemis et nous disposons, pour vivre notre nouvelle vie, de cette Station, qui nous a été préparée de toute éternité. »

Elle s'interrompit un instant. « Vous comprenez sûrement ce que je veux dire. Sidney, Beau et le docteur Pyeshkov me l'ont expliqué. La Station est une espèce d'aquarium qui se suffit à lui-même, comme le Cosmos. Elle est capable de subsister indéfiniment. Je n'ai jamais entendu dire que les Petits Convertisseurs puissent s'user. Nous avons l'avenir, la sécurité, tout ce que nous pouvons espérer. Nous avons un toit sous lequel nous pouvons vivre ensemble. »

Eh bien, elle disait vrai, et j'avais été idiote de penser pendant tout ce temps que j'allais étouffer si une Porte ne s'ouvrait pas rapidement. J'étais pourtant payée pour savoir que cette sensation était stupide car j'étais restée le temps d'une centaine de sommes dans la Station sans que la Porte s'ouvre pendant un entracte dans la Guerre Modificatrice : nous avions dû permuter notre cycle alimentaire, mais à part ça, tout s'était fort bien passé.

Et puis, parce que c'est ainsi que fonctionne mon cerveau, je m'imaginai en un éclair les conséquences de notre vie communautaire, telle que Lili venait de nous la dépeindre.

Je me mis à accoupler en imagination mâles et femelles : je ne pouvais pas m'en empêcher. Voyons, quatre femmes, six hommes, deux extra-terrestres.

« Greta, » me dis-je, « tu es en passe de te transformer en Miss Poly Andrie, c'est certain. Nous aurons notre journal quotidien, nous organiserons des cours de danse folklorique, nous fermerons le bar pendant la journée, et Bruce consignera l'histoire de la Station en vers scandés. »

Tout en sachant fort bien que c'était complètement stupide, je pensai même aux enfants et à la possibilité de créer une école. Je me demandai quelle tête auraient ceux de Siddy et ceux de mon petit commandant. « Ne vous approchez pas du Vide, mes chéris. » Evidemment, ça ne serait pas très agréable pour les deux extra-terrestres, mais Sevensee n'était pas tellement différent de nous, et puis la génétique avait fait des progrès considérables.

— « Mon fiancé vous a dit qu'il voulait apporter au reste du Cosmos un message de paix, » ajouta Lili, « qu'il désirait mettre un terme à la Guerre Modificatrice et panser les blessures de l'univers. »

Je regardai Bruce. Il était crispé, comme ne peut manquer de l'être le meilleur des hommes

quand une fille commence à s'occuper de ses affaires à lui, et je me dis : « Elle l'asservit à ses propres desseins, comme toute femme s'efforce de le faire, même quand la nécessité ne s'en fait pas sentir. »

Et Lili continuait : « C'était une idée merveilleuse, mais nous ne pouvons plus porter de message nulle part et je crois que, même si nous le pouvions encore, il serait trop tard. Le Cosmos est trop effiloché par les modifications, trop mal en point. Il ne peut plus que se dissoudre, s'évanouir sans laisser derrière lui la moindre trace. Nous sommes les survivants. La torche de l'existence a été placée entre nos mains.

» Peut-être sommes-nous déjà tout ce qui reste du Cosmos, car avez-vous pensé que la source des Vents Modificateurs avait pu se tarir ? Peut-être sommes-nous voués à dériver indéfiniment dans le Vide, sans jamais rencontrer un autre Cosmos, mais qui d'entre nous a déjà été Introverti, qui sait ce que nous pouvons ou ne pouvons pas faire ? Nous sommes la graine qui va donner naissance à un nouvel avenir. Libre à nous de penser que tous les univers condamnés lâchent dans le Vide des graines semblables à cette Station. C'est une graine, c'est un embryon qu'il faut laisser pousser. »

Elle jeta un coup d'œil rapide à Bruce, puis à Sid, et dit : « Allons, mes amis, il n'est pas trop tard pour chercher un monde plus neuf. »

Je serrai la main de Sid et je voulus lui dire quelque chose, mais il ne se rendait même plus compte que j'existais ; il écoutait Lily citer Tennyson, les yeux fixes, la bouche ouverte ; on eût dit qu'il rêvait déjà à ce qu'il pourrait y mettre... oh ! Siddy.

Je me rendis compte alors que tous les autres la regardaient de la même façon. Ilhilihis voyait des forêts emplumées, plus belles que celles de l'ancienne Lune. La fille de serre, Maud Davies, s'embarquait sur un astronef en partance pour une autre galaxie ou songeait à ce qu'aurait pu être sa vie, aux enfants qu'elle aurait pu avoir, si elle était restée sur les planètes et ne s'était pas aventurée dans le Monde Modifié. Erich lui-même avait l'air de se voir en train de bombarder de nouveaux univers, Marc passant derrière lui pour les soumettre, au profit d'un *Fuhrer-Imperator* à huit pattes. Beau naviguait sur un Mississipi plus vaste, dans un bateau à roues plus grand que nature.

Quant à moi... eh bien, je ne rêvais pas à un Chicago agrandi. « Ne te laisse pas aller, » me dis-je, mais je regardai le Vide et je frémis, car je l'imaginai s'écartant pour laisser à la Station la place de grandir.

« J'ai choisi à bon escient ce terme de graine, » reprit lentement Lili. « Je sais, comme vous tous, qu'il n'y a pas d'enfants dans le Monde Modifié, qu'il ne peut pas y en avoir, que nous devenons tous immédiatement stériles et que nous, les femmes, nous échappons à ce qu'on appelle notre malédiction, que notre corps n'obéit plus au rythme de la lune. »

Elle avait raison, tout à fait raison. S'il est une chose qui a été

prouvée des millions de fois dans le Monde Modifié, c'est bien celle-là.

« Mais nous ne sommes plus dans le Monde Modifié, » dit-elle avec douceur, « et ses règlements ne doivent plus s'appliquer à nous, celui-ci pas plus que les autres. Je le sens, j'en suis sûre. Cependant... » (elle parcourut lentement la pièce des yeux) « ...nous sommes ici quatre femmes et je me suis dit que l'une d'entre nous pourrait peut-être nous donner une indication plus sûre. »

Mon regard suivit le sien, comme celui de tous les autres. De tous les autres, hormis celui de Maud : une expression de surprise venait d'envahir ses traits et y restait figée ; très lentement, très prudemment, elle se leva, son tricot à la main. Elle regarda le chandail rose à demi terminé où étaient fichées les longues aiguilles blanches, et ses yeux s'agrandirent, s'écarquillèrent encore, comme si elle s'attendait à le voir se transformer, d'un instant à l'autre, en brassière. Puis elle alla rejoindre Lili et se campa à son côté. En chemin, l'expression de surprise s'était muée en sourire paisible. Ses épaules s'étaient aussi légèrement redressées.

L'espace d'une seconde, je l'enviai, mais c'était pour elle un double miracle, étant donné son âge, et je ne pouvais pas lui en vouloir. Au reste, j'étais aussi un peu effrayée. Même avec Dave, cette histoire de bébés m'avait tourmentée.

Cependant je me levai avec Siddy — je ne pus m'en empêcher, lui non plus, je crois — et nous marchâmes main dans la main jusqu'au divan de contrôle. Beau et Sevensee nous y avaient précédés, ainsi que Bruce, bien sûr, et, tout à coup, Kaby et Marc s'ébranlèrent à leur tour : au lieu des gloires de la Crète et de Rome je ne voyais dans leurs yeux, me semblait-il, que leur image réciproque. Au bout d'un moment, Illy se détacha lentement du piano et suivit le mouvement, traînant ses tentacules sur le sol.

Je le voyais mal souhaitant la compagnie d'autres petits Illy, ou alors il fallait qu'il y eût un grain de vérité dans les blagues que l'on racontait sur les Luniens, mais peut-être était-il réellement désintéressé ; peut-être aussi se disait-il qu'il n'avait rien à perdre en se rangeant du côté du plus fort.

J'entendis derrière nous un bruit de pas traînants et Doc déboucha de la Galerie, portant dans ses bras repliés une sculpture abstraite grande comme un enfant nouveau-né. C'était un agglomérat de sphères brillantes, de couleur grise, de forme parfaite, grosses comme des balles de golf, dont la disposition faisait penser à un immense cerveau, mais troué par-ci par-là. Il nous la présenta comme un bébé que l'on veut faire admirer. Ses lèvres et sa langue remuaient : manifestement, il voulait dire quelque chose, mais il ne sortait de sa bouche aucune parole compréhensible, et je me dis : « Maxey Alexevitch est peut-être ivre à ne plus pouvoir parler, il a peut-être toutes sortes de trous dans la tête, mais il a encore de bons instincts, béni soit son mélancolique petit cœur de Russe. »

Nous étions tous groupés autour

du divan de contrôle comme une équipe de football autour du ballon. Erich était seul au bar, mais voilà que... « Oh ! non, » me dis-je, « ça n'est pas possible ! »... voilà que même lui avançait. Puis je vis qu'il grimaçait plus terriblement encore qu'à l'ordinaire. Il s'arrêta à mi-chemin et réussit à sourire, mais c'était pire encore que ses grimaces. « Voilà bien mon petit commandant, » pensais-je, « aucun esprit d'équipe. »

— « Ainsi Lili et Bruce — oui, et *Grossmutterchen* Maud ont leur petit nid, » dit-il, et il n'aurait pas eu besoin de beaucoup forcer sa voix pour se mettre à hurler. « Mais nous autres, qu'est-ce que nous sommes censés être, des coucous ? »

Il tordit le cou, agita les mains comme des ailes et croassa : « Coucou ! Cou... cou ! »

« J'avais souvent pensé que tu devais être fou, mon garçon, » me dis-je, « mais à présent j'en suis sûre. »

— « *Teufelsdreck* ! — oui, saleté du diable ! — on dirait que vous êtes tous infectés par cette histoire de mômes. Ne voyez-vous pas que le Monde Modifié est le terme naturel de l'évolution ? Une période de jouissance et de mesure, l'épanouissement ultime des choses, que les femmes appellent destruction, mais que nous, les hommes, appelons réalisation.

» On vous distribue des rôles excellents dans *Le Crépuscule des dieux* mais vous allez trouver l'auteur, vous lui tapez sur l'épaule et vous lui dites : « Excusez-moi, Herr Wagner, mais cette œuvre est un tout petit peu morbide. Pourquoi ne m'écririez-vous pas un opéra sur les chérubins aux yeux bleus, les angelots aux cheveux bouclés ?

» Double et triple saleté du diable ! Avez-vous pensé à ce que serait la vie sans une Porte pour aller chercher la liberté et l'aventure, pour mesurer son courage et sa vivacité ? Voulez-vous sautiller sur votre astéroïde tourné sens dessus dessous jusqu'à ce qu'il vous pousse de longues barbes grises ? Flemmarder en pantoufles jusqu'à la fin de vos jours, penchés sur de petits Cosmos miniature ? La caverne, l'utérus... est-ce ça que vous voulez ?

» Les femmes !... que je hais leurs yeux brillants quand elles me regardent du coin de la cheminée, voûtées, tremblantes, profondément heureuses d'être vieilles, en disant : « Il s'affaiblit, il ne durera plus longtemps, il va bientôt falloir le mettre au lit et tout faire pour lui. » Votre sale Déesse Triple, Kaby, celle qui donne naissance à l'homme, qui l'épouse et qui l'enterre. O femme qui affaiblit, qui enchaîne, qui mutile ! Femme ! Je te hais, toi et les petits cancers à tête bouclée que tu désires ! »

Il avança sur nous en titubant, le doigt pointé sur Lili. « Je n'en ai jamais connu une seule qui ne se soit dépêchée de mutiler son homme dès qu'elle en a eu l'occasion. De le mutiler, de le ligoter, de lui couper ses ailes, de le réduire en purée pour façonner un autre homme, le sien, un mannequin. C'est toi qui as caché le Convertisseur, petite poule couveuse, pour te faire ton nid avec ton Brucie ! »

Il se tut, à bout de souffle. Je m'attendais à ce que quelqu'un lui flanque un bon coup sur le nez et je crois que lui aussi s'y attendait. Je me tournai vers Bruce et il avait l'air, je ne sais pas, chagriné, coupable, anxieux, ébranlé, furieux, inspiré tout à la fois ; j'eus le temps de regretter que les gens ne soient jamais animés par des émotions aussi simples que celles des magazines.

Puis Erich commit l'erreur, si c'en était une, de se tourner vers Bruce, de lui dire, en vacillant lentement dans sa direction et en battant l'air de ses mains comme s'il allait lui tomber dans les bras : « Ne te laisse pas prendre au piège, Bruce. Ne te laisse pas ligoter. Ne te laisse pas amputer... de tes paroles ou de tes actes. Tu es un Soldat. Même tout à l'heure, quand tu parlais d'un message de paix, c'était une action personnelle que tu envisageais. Quoi que tu penses et que tu ressentes, Bruce, autant que tu mentes et que tu dissimules, en réalité tu n'es pas de leur côté. »

Ce fut la goute d'eau qui fit déborder le vase.

Cela n'arrive pas assez tôt, ni dans l'esprit qu'il fallait pour me satisfaire, mais je dois dire que Bruce ne gâcha pas son geste en retenant son coup ou bien en visant mal. Il fit un pas en avant, ses épaules pivotèrent et son poing heurta la mâchoire d'Erich juste au bon endroit.

Ce faisant, il ne dit qu'un seul mot : « Loki ! » et, le diable m'emporte, mais je me trouvai aussitôt transportée devant un feu de camp, dans les dunes de l'Indiana, et je réentendis ma mère me lire les Sagas, me raconter l'histoire de ce méchant dieu nordique, ce rabat-joie ricanant qui, lorsque les autres dieux étaient venus le traquer dans sa cachette près de la rivière, finissait de tricoter un mystérieux filet assez vaste, pensais-je, pour enfermer l'univers tout entier, et qui l'aurait fait si on ne l'avait pas arrêté à temps.

Erich était étalé par terre : il se frottait la mâchoire en fusillant Bruce du regard. Marc, qui se tenait à côté de moi, fit le geste d'avancer et je pensai qu'il allait faire quelque chose, peut-être assommer Bruce par esprit de camaraderie, pour le punir d'avoir fait ça à son copain, mais il se contenta de secouer la tête et de soupirer : « *Omnia vincit amor.* » Je le poussai du coude en demandant : « Ça veut dire ? » et il me répondit : « L'amour est plus fort que tout. »

Je n'aurais jamais cru entendre ça de la bouche d'un Romain, mais c'était on ne peut plus juste. Lili avait sa victoire : Bruce venait de défricher le chemin qui menait au mariage en étendant pour le compte le copain misogyne qui aurait essayé de l'entraîner le soir dans les mauvais lieux. Je crois qu'à cet instant, Bruce avait plus envie de Lili et d'une existence passée à ses côtés que de réformer le Monde Modifié. Oui, nous avons nos petites victoires, nous, les femmes... jusqu'au moment où les légions arrivent, où le Petit Caporal fait donner son artillerie, où les Panzers débouchent sur la route.

Erich se releva, se tapit comme pour bondir, se frottant toujours

la mâchoire et sans quitter Bruce du regard, mais il ne donnait pas l'impression de vouloir continuer la lutte ; j'examinai son visage et je me dis : « S'il peut trouver un revolver, il se tuera, c'est sûr. »

Bruce voulut dire quelque chose, hésita, comme je l'aurais fait à sa place, et alors Doc, animé par l'une de ses impulsions imprévisibles, marcha sur Erich, tenant la sculpture à bout de bras et articulant, comme tout à l'heure, des mots incompréhensibles. Erich lui lança un coup d'œil meurtrier, saisit la sculpture, la brandit au-dessus de sa tête et la jeta par terre : miracle, elle ne se brisa pas. Toujours intacte, elle glissa jusqu'à quelques centimètres de mes pieds.

Le fait que la sculpture refusait de se casser acheva Erich. Je vis, je le jure, de mes propres yeux, le rouge lui monter à la tête. Il tourna les talons et courut au coffre de bronze qui renfermait la bombe.

J'avais l'impression d'assister à un film au ralenti. Tout le monde ou presque s'élança derrière lui. Bruce, lui, resta immobile, et Siddy se ravisa après un premier mouvement instinctif en avant. Illy se ramassa pour bondir. En fin de compte, ce fut entre les pattes velues de Sevensee et les pantalons blancs de Beau que je vis le cercle des têtes de mort, toujours comme agrandi par le microscope, et le doigt d'Erich les presser dans l'ordre prescrit par Kaby : un, trois, cinq, six, deux, quatre, sept. J'eus le temps de prier sept fois le ciel pour qu'il se trompât.

Il se redressa. Illy atterrit près du coffre, telle une énorme araignée d'argent, et ses tentacules l'effleurèrent, dans un geste futile. Les autres s'immobilisèrent, formant tout autour du coffre un cercle effrayé.

La poitrine d'Erich se soulevait, mais sa voix était froide et calme quand il déclara : « Vous parliez de notre avenir, tout à l'heure, Miss Foster. A présent, vous pouvez être plus précise. A moins que nous ne puissions retourner au Cosmos et nous débarrasser de notre bombe, ou bien trouver un technicien atomique, ou bien encore demander au quartier général comment il faut s'y prendre pour désamorcer la bombe, notre avenir se borne en tout et pour tout à trente minutes exactement. »

13

LE TIGRE EST LACHE

Mais d'où il venait, de quelles entrailles il sortait,
S'il appartenait à la terre ou à un pays fabuleux, je l'ignore,
Cependant, il avait certainement été nourri de lait de tigresses et de louves.

Spenser

Je crois que, lorsque l'ennemi pousse le bouton, abaisse la manette, actionne le piège, braque le rayon, etc., on n'a pas la chance de s'évanouir ou de devenir fou. Moi, en tout cas, je ne fis ni l'un ni l'autre. Tout était

pour moi douloureusement réel, comme si une main m'eût étreint et lentement tordu les entrailles ; je distinguais nettement chaque détail, je le voyais avec autant de précision que tout à l'heure les sept têtes de mort.

Erich se tenait derrière le coffre ; de petits sourires lui retroussaient les commissures des lèvres. Je ne lui avais jamais vu l'air si vigilant. Illy était à côté de lui, mais pas *de* son côté, vous me comprenez. Sevensee et Beau fixaient le coffre. Beau, à genoux, le considérait attentivement : la terreur qu'il contrôlait avec peine lui faisait baisser la tête un peu plus qu'il n'était nécessaire, et il avait croisé les bras derrière le dos, sans doute pour résister à l'impulsion d'appuyer sur tout ce qui pouvait ressembler à un bouton susceptible de désamorcer la bombe.

Doc était étalé sur le divan le plus proche, la tête cachée, dans le cirage, je suppose.

Nous, les femmes, nous étions toujours près du divan de contrôle. Avec Kaby, ce qui m'étonnait, car elle n'avait l'air ni affolée ni figée, mais presque aussi alerte qu'Erich.

Sid, je l'ai dit, était revenu sur ses pas : il avait la main tendue dans la direction du Petit Convertisseur, qu'il ne touchait pas, et, à lire l'expression de son visage barbu, on eût dit qu'il appelait la mort et la destruction sur la tête de tous les imbéciles imbibés d'alcool qui étaient jamais montés de King's Lynn à Cambridge, puis à Londres, et je compris pourquoi : s'il avait pensé au Petit Convertisseur une seconde plus tôt, il aurait pu clouer Erich sur place sans lui laisser le temps de toucher un bouton en augmentant la gravité dans son secteur.

Brucè, une main posée sur le dossier du divan de contrôle, regardait le groupe qui entourait le coffre, regardait Erich, je crois, comme si l'Allemand avait fait pour lui quelque chose de merveilleux, quoique j'aie du mal à imaginer en quoi le fait d'être voué au suicide peut inonder quelqu'un de joie. Il avait également un air un peu trop rêveur pour qu'elqu'un qui devait, comme nous tous, avoir gravé dans la tête l'idée que, au bout de vingt-neuf minutes ou à peu près, la Station exploserait comme un soleil qu'on essaie d'enfermer dans un sac.

Ce fut Erich, j'en aurais juré, qui, le premier, mit les choses au point. Il avait de l'avance sur nous et il était décidé à ne pas la perdre.

— « Alors, le moment n'est-il pas venu de forcer Lili à nous dire où elle a caché le Convertisseur ? Ce ne peut être qu'elle, la coupable : elle était trop sûre qu'il avait disparu à jamais quand elle nous a parlé. Bruce l'a sûrement vue faire, depuis le bar, et qui essaierait-il de couvrir, sinon sa petite amie ? »

Il plagiait mes propres idées, mais j'étais prête à lui en laisser tout le bénéfice pour peu qu'il trouvât le moyen de verser un seau d'eau sur cette bombe à retardement.

Il jeta un coup d'œil à son poignet : « D'après ma montre, il nous reste exactement vingt-neuf

minutes et demie, y compris le temps qu'il nous faudra pour obtenir une Porte ou pour contacter le quartier général. Alors, on s'occupe de cette fille ? »

Bruce eut un petit rire — assez méprisant — et se dirigea vers lui. « Ecoutez, mon vieux, » dit-il, « inutile d'embêter Lili ou d'appeler le quartier général au secours, à supposer que nous le puissions. Tout à fait inutile. Et puis vos hypothèses sont absolument dépourvues de fondement, mon pauvre ami, je suis étonné que vous les ayez avancées. Mais tout va le mieux du monde parce qu'il se trouve que je suis un technicien atomique et même que j'ai contribué à la fabrication de cette bombe-là. Pour la désamorcer, il suffit de tripoter un peu ces espèces de croix ansées que vous voyez là. Tenez, laissez-moi faire... »

Tout le monde dut penser comme moi que c'était par trop invraisemblable, qu'il bluffait, en bon Anglais, car Erich n'eut pas besoin de dire un mot ; comme Bruce se penchait vers le coffre de bronze, Marc et Sevensee le saisirent chacun par un bras, sans douceur. Alors Erich parla.

— « Oh ! non, Bruce, c'est très généreux à vous de chercher à protéger votre petite amie, mais nous n'allons pas courir le risque de nous faire pulvériser vingt-huit minutes trop tôt en vous laissant jouer avec les boutons, ce qui est exactement ce que Benson-Carter ne voulait pas nous voir faire, et prier pour que le miracle se produise. Votre histoire est un tissu d'invraisemblances, Bruce, surtout quand on pense que vous venez de 1917, que vous participez au Chassé-Croisé depuis à peine une centaine de sommes et que vous réclamiez vous-même à cor et à cri, il y a quelques heures, un technicien atomique. Ça ne tient pas, Bruce. Je suis désolé pour vous, il va se passer quelque chose qui vous déplaira, mais il faudra bien que vous l'acceptiez, à moins que Miss Foster ne se décide à coopérer. »

— « Lâchez-moi, voyons, » fit Bruce en se débattant sans grande conviction. « Je sais que c'est un peu gros à avaler, et je me rends compte que je vous ai donné une fausse impression en vous demandant s'il y avait parmi vous un technicien atomique, mais je voulais seulement capter votre attention ; je n'avais pas envie de me mettre à travailler sur la bombe. Ecoutez, Erich, pensez-vous qu'ils auraient ordonné à Benson-Carter de passer nous prendre si l'un de nous n'était pas un technicien atomique ? Sans un expert, l'opération serait par trop risquée. »

— « Mais vous avez dit vous-même, tout à l'heure, que le haut-commandement avait perdu la tête et utilisait ce qu'il avait sous la main ! » fit Erich avec un sourire.

Kaby intervint : « Benson-Carter était un magicien de la matière. Il devait participer à l'opération déguisé en vieille femme. Nous avons apporté avec les autres vêtements le manteau et le capuchon, » et je me demandai si ce glaçon d'officier-femelle était bien la fille qui, dix minutes plus tôt, adressait à Marc des clins d'œil incendiaires.

— « Eh bien ? » fit Erich, consultant sa montre du regard, puis

nous interrogeant à la ronde, comme s'il était en train de se dire qu'il devait bien y avoir quelque part un vestige de la vieille *Wehrmacht*. Tous nous nous surprîmes l'œil fixé sur Lili et elle avait tellement l'air aux aguets qu'il ne m'en fallut pas davantage pour voir dans les théories d'Erich d'absolues certitudes.

Bruce se rendit compte, sans doute, de l'orientation que prenaient nos pensées, car il se mit à lutter énergiquement cette fois, tout en hurlant : « Pour l'amour de Dieu, ne faites rien à Lili ! Lâchez-moi, imbéciles ! Tout ce que je vous ai dit est vrai... je peux vous protéger contre cette bombe. Sevensee, vous avez pris mon parti contre les Araignées ; vous n'avez rien à perdre. Sid, vous êtes un Anglais. Beau, vous êtes un gentleman et vous l'aimez vous aussi... Pour l'amour de Dieu, arrêtez-les ! »

Beau, par-dessus son épaule, jeta un coup d'œil à Bruce et aux autres qui se pressaient autour de lui ; il avait l'expression qui lui vient au milieu d'une partie de poker. Sid connaissait à nouveau le purgatoire de l'indécision. Ce fut Beau qui se décida le premier et je dois dire en son honneur qu'il agit à la fois vite et intelligemment. De la position où il était, et sans même prendre le temps de tourner complètement la tête en arrière, il sauta sur Erich.

Mais il n'y a pas dans le Cosmos que l'homme qui sache prendre parti et agir rapidement. Illy stoppa Beau à mi-course, l'enveloppa fermement dans ses tentacules et tous deux traversèrent la pièce en titubant, masse informe de couleur blanche et argentée. Beau tira de toutes ses forces sur les tentacules, son visage s'empourpra et je frémis à l'idée de ce qu'ils supportaient tous les deux.

Peut-être Sevensee avait-il un sabot dans le purgatoire de Sid, car Bruce s'arracha à l'étreinte du Satyre et voulut assommer Marc, mais le Romain lui tordit le bras tout en parant le coup.

Erich ne se mêla pas à la bagarre. Je le reconnaissais bien là. Mon petit commandant dédaigne de se servir de ses poings contre quelqu'un d'autre que moi.

Sid, enfin, se décida, mais je ne saurais dire dans quel sens, car, au moment où il tendait la main pour s'emparer du Petit Convertisseur, Kaby, dédaigneusement, le devança et lui envoya dans le ventre un coup de genou qui me fit me plier en deux par sympathie et l'envoya bouler sur les combattants. Du même geste, Kaby asséna à Lili, dont la main aussi se tendait, un revers qui l'assit sur le divan.

Le visage d'Erich s'illumina comme une enseigne électrique et il ne quitta plus Kaby des yeux.

La Crétoise se ramassa sur elle-même, en équilibre sur la pointe des pieds, serrant fermement le Petit Convertisseur sous son bras gauche, comme le capitaine d'une équipe de basket quand il prépare son attaque. Puis elle agita sa main libre vers la droite d'un geste péremptoire. Je ne saisis pas son intention, mais Erich si et Marc de même, car Erich sauta vers le secteur Rafraîchissements et Marc, lâchant Bruce, le suivit,

passant sous le bras de Sevensee qui revenait à l'attaque sans que je sache exactement dans quel camp il allait se ranger. Illy dénoua ses tentacules et, d'un seul bond, imita Erich et Marc.

Kaby, alors, fit pivoter les aiguilles d'un cadran et Bruce, Beau, Sevensee, le pauvre Siddy se trouvèrent cloués au sol par une gravité huit fois supérieure à la normale.

Dans notre coin, ce devait être un peu inférieur à ce chiffre : c'est ce que j'espérais, mais j'en doutai en regardant Siddy : il était étalé, face contre terre, bras et jambes écartées, une main tendue vers moi, si près que j'aurais pu la toucher (mais impossible de bouger les doigts !) ; il respirait spasmodiquement et j'avais l'impression que sa colonne vertébrale s'efforçait de s'enfoncer dans son ventre. Quant à Bruce, il avait réussi à relever légèrement la tête et une épaule. Ils me faisaient penser à une illustration de Gustave Doré représentant le cercle intérieur de l'Enfer, où la crème des damnées est enrobée jusqu'au cou dans une épaisse couche de glace.

Je sentais le poids de la gravité dans mon bras gauche, mais elle n'atteignait pas les autres parties de mon corps. Cependant, je me laissai tomber face contre terre, moi aussi, un peu sous l'élan d'une compassion stupide, mais surtout parce que je ne voulais pas courir le risque de me faire assommer par Kaby.

Erich, Marc et Illy se dirigeaient vers nous. Maud choisit ce moment-là pour agir ; au reste, l'éventail du choix était limité. Pour une fois Maud paraissait son âge, mais sans doute la pensée de son petit miracle personnel lui faisait-elle oublier en partie la crainte de la bombe, car elle plongea en avant, prête à envoyer Kaby valser dans le secteur où sévissait la forte gravité et à saisir le Petit Convertisseur de l'autre main.

14

« VAS-TU PARLER, OUI OU NON ? »

Comme les diamants, nous sommes taillés dans notre propre poussière.

Webster

Ou les Crétoises ont des yeux derrière la tête, ou alors il faut admettre comme une triste vérité que les Hôtesses ne sont pas des Soldats. Kaby pivota sur elle-même, agita la main, et la pauvre Maud atterrit là où elle avait voulu l'envoyer. Cela me donna la nausée que de voir la gravité se saisir d'elle et la plaquer contre le sol.

J'aurais pu bondir à mon tour et me mesurer à Kaby, mais je ne suis pas du tout brave quand une chose aussi importante que ma vie est en jeu.

Lili commençait à se relever, sans très bien savoir ce qu'elle faisait. Kaby la repoussa doucement, demanda sans élever la voix : « Où est le Convertisseur ? » puis prit son élan et lui administra une gifle formidable. Ce qui

me fit le plus d'effet, ce fut le naturel avec lequel elle agit. Je peux comprendre que l'on batte quelqu'un quand on est furieux contre lui, ou même que l'on se mette délibérément en colère pour justifier un acte de violence, mais une froideur pareille me retourne l'estomac.

On eût dit que toute une moitié du visage de Lili allait se mettre à saigner, mais son état de stupeur semblait l'avoir abandonnée et elle serrait la mâchoire. Kaby saisit son collier de perles et se mit en devoir de le lui tordre autour du cou : il se cassa et les perles rebondirent sur le sol comme des balles de ping-pong. Alors Kaby fit descendre son bandeau de soie grise autour de son cou et le tortilla. Bientôt, Lili étouffa. Erich, Marc et Illy faisaient cercle autour d'elles et paraissaient fort satisfaits de la manière dont Kaby menait les opérations.

— « Ecoute, garce, » dit-elle, « nous n'avons pas le temps d'attendre. Il y a ici une Infirmerie. Je sais me servir de ce qu'elle contient. »

« Nous y voici, » pensai-je, et je souhaitai pouvoir m'évanouir. Pour comble de tout, en plus de la violence, en plus de la mort, ils avaient réussi à glisser dans cette affaire mon petit cauchemar personnel, celui qui portait mon nom. On n'allait pas me laisser exploser tranquillement. On ne se satisfaisait pas d'une bombe-A. Il fallait encore que je subisse mes petites tortures intimes.

— « Il y a un objet que l'on appelle Inverseur, dit Kaby, comme je m'y attendais, mais je mis un certain temps à enregistrer ses paroles, j'expliquerai pourquoi dans un instant. « Ça vous retourne comme un doigt de gant, pour que le médecin puisse vous soigner à l'intérieur sans entailler votre peau et sans vous faire saigner. Tous les organes, à l'exception des vaisseaux sanguins, sont exposés à l'air. La peau — celle des des yeux, des oreilles, du nez, des doigts de pied, de tout — devient la doublure d'une petite boule qui est à moitié remplie par les cheveux et les poils.

» Pendant ce temps, vos entrailles sont exposées au regard du docteur. Vous vivez pendant quelque temps de l'air qu'il y a à l'intérieur de la boule. Mais le docteur vous administre un gaz qui vous fait dormir, ou vous deviendrez fou au bout d'environ cinquante battements de cœur. Nous allons voir comment tu vas résister, sans anesthésique, à dix battements. Alors, vas-tu parler, oui ou non ? »

Je ne l'écoutais pas, pas vraiment, ou alors je serais devenue folle sans qu'on ait eu besoin de m'administrer le traitement. Un jour, j'avais entendu dire à Doc que, pour un homme, son propre foie est plus mystérieux, plus éloigné que les étoiles, parce qu'on a beau vivre avec son foie pendant toute sa vie, jamais on ne le voit, jamais on n'apprend à le désigner instinctivement, et la pensée que quelqu'un tripote cette partie intime et pourtant inconnue de soi-même est insupportable.

Je savais que je devais faire quelque chose, et très vite. Avant même que Kaby eût prononcé le mot d'Inverseur, dès qu'elle y avait

fait allusion, Illy avait été secoué d'un tel frémissement que ses tentacules s'étaient rétractés comme de grosses saucisses emplumées. Erich l'avait interrogé du regard, mais ce sale Lunien avait perdu à tout jamais la place qu'il occupait dans mon cœur en déclarant de sa voix grinçante : « Ne faites pas attention à moi, je suis simplement hypersensible. Continuez avec la fille. Faites-la parler. »

Oui, je savais que je devais faire quelque chose et cela signifiait que je devais me mettre à réfléchir à toute vitesse. La sculpture abstraite qu'Erich avait jetée par terre était à quelques centimètres de mon nez ; en glissant, elle avait laissé sur le sol une traînée blanchâtre. Je tendis la main et touchai cette traînée : on eût dit du verre pulvérisé. Je retournai la sculpture et je m'aperçus que la partie qui avait patiné sur le sol n'était pas abîmée, pas même ternie ; les sphères grises brillaient autant qu'auparavant. J'en conclus que la traînée blanchâtre était de la poussière de diamant arrachée au pavé par quelque chose de plus dur encore.

J'en conclus que cette sculpture n'était pas ordinaire et je pensai que peut-être Doc avait eu réellement une idée derrière la tête quand il nous l'avait montrée en essayant de nous dire quelque chose. Les mots n'étaient pas sortis de ses lèvres. Il n'avait pas même réussi à bredouiller quelque chose d'à peu près compréhensible, comme cet « interversir... verchir... vertir » qu'il nous avait sorti un peu plus tôt dans la journée.

Je sursautai si fort que quelques particules de poussière de diamant s'infiltrèrent dans mes narines et que je faillis éternuer : les éléments du puzzle s'assemblaient dans mon esprit à la vitesse d'un film accéléré.

Tout tournait autour de ce gant noir dont Lili avait fait présent à Bruce. Elle ne pouvait pas l'avoir trouvé dans les Magasins car nous les avions fouillés jusqu'au plus mince interstice et ils ne renfermaient pas le moindre gant, pas même celui qui aurait dû rester de la paire. Et puis, Bruce avait, pour commencer, deux gants de la main gauche : or, nous n'avions vu au cours de nos recherches, pourtant minutieuses, que les deux gants jetés par lui devant le bar, deux gants seulement : le gant de la main gauche qu'il avait apporté avec lui et le gant de la main droite que Lili lui avait procuré.

Donc un gant de main gauche avait disparu — à ma souvenance, c'était sur la trousse de Lili que je l'avais vu pour la dernière fois — et un gant de main droite était apparu à la place. Cela ne pouvait s'expliquer que d'une seule manière : Lili avait transformé le gant de main gauche en gant de main droite. Elle ne s'y était certainement pas prise à la façon ordinaire, car la doublure serait passée à l'extérieur.

Mais, comme j'étais, hélas ! payée pour le savoir, il existait un moyen extraordinaire de retourner les objets comme les êtres humains. Il suffisait de les placer sur l'Inverseur de l'Infirmerie et d'appuyer à fond sur le bouton.

Ou alors on pouvait n'appuyer dessus qu'à moitié : on obtenait

une inversion partielle, c'est-à-dire une image tri-dimensionnelle mais inversée de l'objet, ce qu'est un gant de main droite par rapport à un gant de main gauche. Les savants appellent ça rotation par la quatrième dimension : j'ai entendu dire qu'on s'en servait en chirurgie sur les Martiens qui sont des êtres très asymétriques, ou encore pour rendre une main droite à un manchot, en transformant un bras droit amputé en un bras gauche amputé.

En général, on ne pratique cette opération-là que sur des êtres vivants ; nul n'aurait l'idée d'y soumettre un objet inanimé, surtout dans une Station dont le médecin est perpétuellement ivre et dont l'Infirmerie n'a pas servi depuis des éternités.

Mais quand on vient de tomber amoureux, on ferait pour l'être aimé les choses les plus folles. Ivre d'amour, Lili avait porté le gant de Bruce dans l'Infirmerie, l'avait placé sur l'Inverseur, appuyé sur le bouton et obtenu un gant de main droite.

Voilà ce que Doc avait essayé de nous faire comprendre. Sans doute voulait-il nous conseiller d'Inverser le coffre de bronze, quoique j'aie du mal à imaginer la chose et n'aie pas particulièrement envie de savoir ce que deviendrait une bombe atomique tactique tournée sens dessus dessous. Peut-être serais-je pourtant obligée de faire l'expérience.

Cependant le film accéléré se déroulait toujours dans ma tête. Un peu plus tard, Lili s'était aperçue, comme moi, que l'appel à la révolte de son amoureux était voué à l'échec si on ne lui livrait pas son public pieds et poings liés... ou peut-être même créait-elle déjà en imagination le nid qui donnerait asile aux poussins de Bruce. Elle s'était donc emparée du Grand Convertisseur, elle s'était rappelé le gant, et, quelques secondes plus tard, elle avait posé sur une étagère de la Galerie d'Art un objet au sujet duquel seule une personne qui en connaissait par cœur le contenu pouvait s'interroger.

Je regardai la sculpture abstraite à quelques centimètres de mon nez, l'assemblage de sphères grises grosses comme des balles de golf. Je savais que le Convertisseur était formé de molécules géantes, très dures et très résistantes, mais je n'aurais jamais cru qu'elles fussent *aussi* grosses.

« Greta, » me dis-je, « tu vas peut-être récolter une psychose monumentale, mais tu es la seule à pouvoir faire ça. Au point où ils en sont, tu peux être sûre qu'ils n'écouteront pas tes déductions. »

Je me levais aussi doucement que si j'avais voulu sortir d'un lit où je n'aurais pas dû me trouver — les Hôtesses ont, grâces au ciel, de petits talents — et cela au moment même où Kaby disait : « On devient fou au bout de cinquante battements. » Tout le monde regardait Lili. Sid semblait avoir remué, mais je n'avais pas de temps à lui consacrer : j'espérai simplement qu'il n'attirerait pas l'attention sur moi.

J'ôtai mes chaussures et me rendis silencieusement à l'Infirmerie : notre pavé si dur a cela de bon qu'il ne grince pas. Je traversai

l'écran, qui est comme une paroi de fumée de cigarette opaque et inodore, j'essayai de me remémorer le peu que j'avais appris pendant mon stage d'Infirmière de sinistre mémoire et, avant de pouvoir céder à la panique, j'installai la sculpture sur la table brillante de l'Inverseur.

L'espace d'une seconde, je me figeai, la main tendue vers la manette d'Inversion, pensant à cette autre fois, essayant de me rappeler ce que j'avais trouvé de particulièrement effrayant à cette idée d'un cerveau retourné sens dessus-dessous, et puis, ou bien je fis un pied de nez à mon cauchemar, ou je pris définitivement congé de mon équilibre mental, je n'en sais rien, mais j'abaissai la manette et, trois secondes plus tard, le Grand Convertisseur, agréablement identique à lui-même, me décochait des œillades bleuâtres.

Sans doute avait-il continué de fonctionner gentiment pendant toute la durée de son Inversion ; le phénomène avait eu pour unique conséquence d'affoler les aiguilles de nos boussoles.

15

SA SEIGNEURIE ARAIGNEE

Des araignées aux pattes noires
avec leur rouge cœur d'enfer.
Marquis

« Ciel ! » Je me retournai : la tête de Sid s'encadrait au milieu de l'écran comme un bas-relief coloré suspendu sur un mur gris ; il n'aurait pas eu, je suppose, une autre expression si son regard s'était posé, par inadvertance, à travers une fente des rideaux, sur la chambre à coucher de la reine Elizabeth.

Il n'eut pas le temps de s'apesantir sur cette sensation, à supposer qu'il en eût le désir, car un coude orné d'un bracelet de cuivre transperça l'écran à son tour, s'enfonça dans ses côtes, et Kaby fit son entrée, tenant Lili par le cou. Erich, Marc et Illy suivaient sur leurs talons. Ils virent les lueurs bleuâtres et se figèrent sur place, l'œil fixé sur l'ami depuis longtemps disparu. Erich prit le temps de m'adresser un regard qui voulait dire : ainsi c'était toi, mais ça n'a plus grande importance. Puis il fit un pas en avant, prit l'objet, le plaça solidement sur son flanc gauche, dans le double angle droit formé par les doigts, l'avant-bras et la poitrine, enfin abaissa la manette d'Introversion, de l'air d'un homme qui ouvre une bouteille de whisky.

La lueur bleuâtre, les Vents Modificateurs me soufflèrent au visage comme l'odeur d'un alcool bien raide que l'on attend depuis très, très longtemps, comme le son d'une trompette surgie de nulle part.

Je sentis les passés sans cesse modifiés me caresser le visage, les incertitudes siffler autour de moi, la réalité raide et glacée s'adoucir avec ses devoirs et ses nécessités, les petits souvenirs s'effilocher et s'enfuir en dansant comme les feuilles d'automne, ne laissant même pas derrière eux une ombre de fantômes, toutes les humeurs noires tourner le coin de la rue comme les danseurs masqués du Mar-

di Gras, et quelque chose en moi eut le toupet de penser que ça n'avait pas d'importance si la mort de Greta Forzane chevauchait ces vents-là tant ils étaient plaisants.

Je voyais que les autres éprouvaient exactement la même impression. Même la pauvre Lili aux lèvres serrées, au visage abîmé, semblait dire : ce vin que vous m'obligez à boire, j'ai beau vous en vouloir de me le faire ingurgiter, je le trouve bien bon. Nous avions tous craint, je suppose, même une fois le Convertisseur retrouvé et Extroverti, de ne pas pouvoir rétablir le contact avec le Cosmos et d'avoir perdu à jamais ces Vents que nous aimons et détestons.

Ce qui mit brutalement fin à notre extase, ce ne fut pas la pensée de la bombe (elle n'aurait toutefois pas tardé à nous venir), mais la voix de Sid. Il était toujours dans la même position près de l'écran, à cette exception près que, maintenant, son visage était tourné de l'autre côté, et nous n'apercevions que des lambeaux de son pourpoint gris, mais, évidemment son « Ciel ! » nous parvint à travers l'écran, comme si celui-ci n'existait pas.

Tout d'abord, je me demandai vainement à qui il pouvait bien parler, mais je jure que je ne l'avais encore jamais entendu prendre une voix pareille, à la fois si obséquieuse, si forte et pourtant remplie d'une sorte de terreur respectueuse.

« Seigneur, je suis profondément confus de l'honneur que vous me faites en visitant mon humble Station. Humble, dis-je, et mienne, alors que j'en suis seulement le gardien, le gardien fidèle... Jamais je n'aurais rêvé que vous condescendriez... certes, je savais que vous gardiez toujours l'œil fixé sur moi... moi qui ne suis qu'une pauvre pincée de poussière flottant parmi les soleils... Je m'agenouille devant vous. En quoi puis-je vous servir ? Je ne sais même pas quelle est la formule convenable pour m'adresser à vous, monseigneur, sire, mon maître Araignée ! »

Je me sentis devenir très petite, mais visible encore, hélas ! et même avec les Vents Modificateurs pour me donner du courage, je pensai que c'en était vraiment trop, qu'à présent la coupe était pleine ; il y avait là-dedans une injustice flagrante.

En même temps, je me rendais compte que les grands patrons nous avaient sûrement surveillés de leurs petits yeux noirs perçants depuis notre Introversion, prêts à nous sauter dessus au cas où nous redeviendrions accessibles. J'essayai de m'imaginer ce qu'il y avait de l'autre côté de l'écran et cette idée ne me plut guère.

Mais, au lieu d'être pétrifiée, j'avais bien du mal à ne pas céder au fou-rire, comme un candidat aux examens, tant l'attitude de mes compagnons était drôle.

Je parle des Soldats. Ils se redressèrent, le doigt sur la couture du pantalon, prirent cet air important qui les caractérise, regardèrent le sol sans baisser la tête, comme s'ils mesuraient la distance qui les séparait et traçaient

mentalement la ligne qu'il leur faudrait suivre pour marcher correctement, les uns derrière les autres. Erich et Kaby, tenant respectivement le Grand et le Petit Convertisseur, rectifièrent leur attitude ; le coup d'œil qu'ils lancèrent à leur poignet, leur hochement de tête rassurant étaient positivement ésotériques. Illy lui-même réussit à donner l'impression qu'il se tenait au garde-à-vous.

Puis, de derrière l'écran, nous parvint un bruit : c'était, compte tenu des circonstances, le pire que j'eusse jamais entendu, un hurlement lointain, apparemment inarticulé, doublé d'une lamentation, où je distinguai à la fois une note menaçante qui me fit trembler sur mes bases et quelque chose de familier. La voix de Sid s'éleva aussitôt, forte, rapide, effrayée.

— « Pardonnez-moi, monseigneur, je ne pensais pas... certes, la gravité... Je m'en occupe à l'instant. » Une main et une demi-tête réapparurent de notre côté, des doigts claquèrent, et, en moins de temps qu'il n'en faut pour cligner des paupières, Kaby avait rendu le Petit Convertisseur à Sid.

Sid disparut complètement, le hurlement cessa et je pensai que, si nos seigneurs Araignées s'y prenaient ainsi pour manifester leur mécontentement devant une négligence légère, j'aimais autant ne pas avoir avec eux de conversation sérieuse.

Erich pinça les lèvres, fit signe aux autres Soldats et, en file indienne, ils traversèrent l'écran au pas cadencé comme s'ils s'étaient exercé toute leur vie en prévision de ce moment-là. L'espace d'une seconde, j'eus l'idée folle qu'Erich me donnerait le bras en passant, mais il ne m'accorda pas plus d'attention qu'à... une malheureuse Hôtesse.

J'hésitai un instant, mais, au risque d'être dévorée, je ne pouvais résister à l'envie d'aller voir ce qui se passait là derrière. En outre, l'idée m'était venue que, si ces formalités duraient encore quelque temps, même le seigneur Araignée allait devoir mettre à l'épreuve son immunité aux explosions atomiques en espace clos.

Je traversai l'écran, Lili sur mes talons.

Les Soldats s'étaient arrêtés à quelques centimètres devant. Je me penchai de côté pour mieux voir, prête à faire la révérence ou toute autre chose que l'on exigerait de moi.

Je ne voyais pas la Bête. Mes compagnons semblaient également avoir un certain mal à la repérer. J'apercevais Doc qui zigzaguait près du divan de contrôle, derrière lui Bruce, Beau, Sevensee et Maud, et je me demandai si nous avions affaire à un monstre invisible ; ce ne devait pas être bien difficile pour nos patrons que d'exécuter ce simple tour de prestidigitation.

Puis, comme tout le monde, même Doc, je tournai brusquement la tête vers la gauche, vers le Secteur de la Porte : il n'y avait là pas plus de monstre que de Porte, simplement Siddy qui, le Petit Convertisseur à la main, souriait comme lorsqu'il menace de me chatouiller, l'air simplement un peu plus démoniaque.

— « Pas un geste, mes maîtres. » cria-t-il, des lueurs dansant

au fond des yeux, « ou je vous cloue sur place, tous autant que vous êtes. Plutôt que de voir cet Instrument sortir encore de mes mains, je préférerais, je vous le jure, que la Station tout entière explose. »

La première pensée qui me vint à l'esprit fut : « Quel acteur que ce Siddy ! Je me fiche que les cours dont il ait bénéficié datent du temps de Shakespeare : ça prouve seulement qu'à l'époque il y avait de bons professeurs. »

Sid nous avait fait croire non seulement que les vraies Araignées étaient arrivées, mais encore que la gravité, à la limite des Réserves, dépassait ce qu'elle était réellement. Il avait complètement dupé tous ces Soldats, y compris mon victorieux petit commandant à la tête enflée, et je me remémorai avec admiration le chronométrage de ses faits et gestes, jusqu'au claquement négligent des doigts.

« Beauregard ! » ordonna Sid. « Approche-toi du Grand Convertisseur et appelle le quartier général. Mais passe par le secteur Rafraîchissements. Je ne veux voir personne à côté de moi jusqu'à ce que l'affaire soit définitivement réglée. »

— « Siddy, tu es merveilleux, » dis-je en m'avançant vers lui. « Lorsque le Convertisseur m'est réapparu et que j'ai aperçu ta bonne vieille tête... »

— « Arrière, friponne ! N'approche pas de moi la pointe de ton orteil écarlate, Reine des Mensonges et Prêtresse des Ruses ! » vocifera-t-il. « Toi moins encore que les autres. Pourquoi tu as caché le Convertisseur, c'est ce que j'ignore, mais je t'arracherai la vérité, dussé-je te tordre le cou. »

Je constatai que j'allai avoir pas mal d'explications à donner.

Doc, ému, je suppose, par le fait que Sid me menaçait de la main, rejeta la tête en arrière et poussa l'un de ces hurlements de loup sibérien qui vous donnent le frisson et qu'il imite si bien. Sid lui fit signe d'arrêter : il se tut, en souriant de toutes ses dents, mais je savais à présent qui était responsable de ce cri de déplaisir Araignée ; soit Sid le lui avait demandé, soit il l'avait accueilli comme un présent des dieux et l'avait intégré à sa petite comédie.

Beau avança rapidement, en suivant un itinéraire détourné, et Erich lui remit le Grand Convertisseur sans faire de scandale. Les quatre Soldats se tenaient cois après la faillite de leur grand défilé.

Beau débarrassa l'un des solides tabourets de la Galerie d'Art, y posa précautionneusement mais vite le Grand Convertisseur, tomba à genoux, se fixa les écouteurs aux oreilles et se mit à émettre. La rapidité avec laquelle il venait d'agir me fit oublier la fierté qu'avait éveillée en moi mon intuition géniale et je ne pensai plus à rien d'autre qu'au coffre de bronze.

Je me demandai si je devais leur proposer d'Inverser la bombe, mais je me dis : « Hé là, Greta, tu n'as pas de diplôme à leur montrer et, d'ailleurs, on n'a probablement plus le temps d'essayer deux solutions. »

Erich, alors, fit une chose qui

m'ébranla encore les nerfs mais qui était la bienvenue ; il consulta sa montre et déclara calmement : « Plus que neuf minutes si le temps de la Station concorde avec le temps cosmique. »

Beau était ferme comme un roc ; il maniait si délicatement les boutons que je ne voyais même pas ses doigts remuer.

Tout à coup, à l'autre bout de la Station, Bruce fit quelques pas vers nous. Sevensee et Maud suivaient sur ses talons. Je me rappelai que Bruce était encore un de ces cinglés qui désiraient absolument nous faire tous sauter.

— « Sidney, » dit-il. Et, quand il eut capté l'attention de Sid, il ajouta : « Rappelez-vous, Sidney, que nous sortons tous les deux de Peterhouse. »

Je ne compris pas ce qu'il entendait par là. Il regarda Erich avec un air de défi, Lili comme s'il lui demandait de lui pardonner quelque chose. L'expression de Lili, je n'arrivais pas à la déchiffrer : elle avait des marques bleues sur la gorge et la joue enflée.

Bruce, de nouveau, lança à Erich ce regard de défi, pivota sur ses talons, attrapa Sevensee par un poignet et avança le pied : même les Satyres résistent mal au croc-en-jambes, et celui-ci avait toutes les raisons de se sentir au moins aussi troublé que moi. Il s'en alla valser contre Maud et tous deux roulèrent par terre, amalgame de pattes et de robe gris-perle. Bruce courut au coffre.

Tous ou presque, nous nous mîmes à hurler : « Arrêtez-le, Sid ! La gravité, vite ! » ou quelque chose d'équivalent. C'est, en tout cas, ce que je fis, car il m'était brusquement passé par la tête qu'en regardant Lili comme il venait de le faire, il avait voulu lui demander pardon de la tuer, elle en même temps que nous autres.

Sid l'observait ; il leva la main vers le Petit Convertisseur, mais se ravisa et attendit. « Dieu nous garde ! » me dis-je. « Est-ce que Siddy, lui aussi, a envie de mourir ? Ce qu'il sait de la vie ne le satisfait donc pas ? »

Bruce s'était agenouillé et tripotait quelque chose sur le devant du coffre, la scène me paraissait illuminée comme par une rangée de projecteurs. Maud et Sevensee s'étaient relevés et marchaient sur Bruce, tout le monde suppliait Sid de faire quelque chose, tout le monde sauf Erich qui regardait Bruce d'un air guilleret. Sid ne faisait toujours rien, c'était insupportable. Je sentais les petites artères de mon cerveau éclater comme des bouchons de champagne, ma pauvre vieille aorte se fissurer, une ou deux soupapes céder dans mon palpitant, et je pensais : « Eh bien, maintenant je sais ce que c'est que de mourir d'une crise cardiaque et d'une attaque d'apoplexie. » Enfin Bruce se releva et fit un pas en arrière.

— « Voilà ! » déclara-t-il gaiement. « Elle est aussi en sécurité que la Banque d'Angleterre. »

Sevensee et Maud, qui levaient tous deux le poing pour l'assommer, se figèrent.

Ce fut Beau qui parla le premier. Il s'était détourné du Grand Convertisseur et avait retiré l'un de ses écouteurs. •

— « J'ai contacté le quartier général, » dit-il d'un ton vif. « Ils m'ont expliqué comment il fallait s'y prendre pour désamorcer la bombe... Je leur ai simplement dit que nous jugions préférable de le savoir. Qu'avez-vous fait ? » demanda-t-il à Bruce.

— « Il y a une rangée de quatre croix ansées juste en dessous de la serrure. On imprime à la première en partant de la gauche un quart de tour vers la droite, à la seconde un quart de tour vers la gauche, même chose pour la quatrième et on ne touche pas à la troisième. »

— « C'est bien ça, » confirma Beau.

Le long silence qui suivit, c'en fut trop pour moi ; je crois que, de tous ceux qui assistaient à la scène, il n'y en eut pas un dont le soulagement muet fut de plus courte durée. Je puisai un peu d'énergie dans les artères restaurées de mes cellules cervicales et je hurlai : « Siddy, je sais que je suis une friponne et la Reine des Mensonges, mais, par pitié, qu'est-ce que c'est que Peterhouse ? »

— « Le plus vieux collège de Cambridge, » me répondit-il, assez froidement.

16

LES ACCUMULATEURS DE POSSIBILITE

Vous êtes habitué à l'infini faisceau des univers, aux postulats toujours remis en question ? A l'idée que tout est possible et que tout — mais tout *— est arrivé ?*

Heinlein

Une heure plus tard, un verre à la main, je soignais un œil au beurre noir dans l'ombre propice aux rêves du divan le plus éloigné du piano, à demi intéressée par les festivités qui se déroulaient autour de cet instrument et du bar, tandis que la Station attendait l'heure du rendez-vous avec l'Egypte et la Bataille d'Alexandrie.

Sid avait réuni tous nos problèmes en un gros paquet et, tenant encore le joker sous la forme du Petit Convertisseur, il les avait résolus pour nous de façon aussi désinvolte qu'un professeur de mathématiques devant un groupe d'écoliers.

Voilà ce que ça donnait :

Pendant que se déroulaient les événements les plus graves, nous étions Introvertis, de sorte que personne, sans doute, n'était au courant ; et nous étions tous tellement impliqués dans cette affaire que nous allions être obligés de nous taire pour protéger notre teint délicat.

On pouvait mettre dans la balance le geste d'Erich amorçant la bombe et l'appel à la révolte de Bruce ; de même pour Doc et son ivrognerie ; tous ceux qui s'étaient prononcés en faveur du message de paix avaient quelque chose à cacher. On pouvait faire confiance à Marc et à Kaby, à Maud aussi sûrement, et à Erich, dans ce cas particulier. Pour Illy la chose était moins certaine, mais il ne fallait pas trop en demander.

Sid n'avait pas parlé de son linge sale à lui, mais il savait fort bien qu'on pouvait lui reprocher d'avoir mal rempli son rôle de chef et de ne s'être rattrapé qu'à la toute dernière minute.

En me remémorant ce tour que Sid nous avait joué, je pensai aux vraies Araignées. Juste avant de quitter l'Infirmerie, j'avais eu d'elles une image très nette, mais je n'arrivais pas à la retrouver. Ça me déprimait, de ne pas pouvoir m'en souvenir... Oh ! j'avais sans doute rêvé, c'était sans importance. Comment, compte non tenu de ces idées folles qui m'étaient passées par la tête au cours de cette journée mouvementée, aurais-je pu avoir la moindre intuition de leur identité ?

Le plus drôle, c'était que l'on se fichait à présent de moi plus que de n'importe qui d'autre. Sid ne m'avait pas laissé lui expliquer comment j'avais deviné ce qui était arrivé au Convertisseur ; Lili avait bien fait l'aveu de sa culpabilité, mais d'un ton si las que personne ne l'avait crue. Elle avait pourtant épicé sa confession d'un détail réaliste : au lieu de soumettre le gant à l'Inversion partielle, elle l'avait retourné elle-même, puis elle l'avait placé sous Inversion totale pour que la doublure se retrouve à l'intérieur.

Je demandai à Doc s'il n'était pas vrai qu'il avait raisonné comme moi, mais il me dit qu'il était resté dans le coma pendant toute la durée des événements, sauf la première partie de la fouille, et qu'il ne se rappelait pas avoir eu la moindre idée lumineuse. Il était, en ce moment même, en train de se faire expliquer par Maud, en long, en large et en travers, ce qui s'était passé. Je me dis qu'il me faudrait encore pas mal de travail pour faire reconnaître officiellement mes talents de détective.

Je regardai par-dessus l'accoudoir du divan et je distinguai dans l'obscurité l'un des gants noirs de Bruce. Sans doute un coup de pied l'avait-il envoyé valser là. Je le ramassai. C'était celui de la main droite. Mon indice. Pouah ! Je le rejetai et, telle une pieuvre aux aguets, Illy, posté sur le divan voisin, le saisit du bout d'un tentacule comme s'il s'agissait d'une friandise sous-marine de l'espèce la plus rare. Ces damnés extra-terrestres sont quelquefois si peu humains que ça donne le frisson.

Je pensai à la cruauté, à l'insensibilité dont Illy avait fait preuve, à Sid et à ses soupçons faciles, à Erich et à mon œil au beurre noir, au fait qu'en définitive personne n'était venu me soutenir. Mes hommes !

Bruce s'était expliqué sur cette histoire de technicien atomique. Comme la plupart d'entre nous, il avait rempli, pendant ses premières semaines dans le Monde Modifié, une quantité de missions différentes : entre autres, il avait été secrétaire d'un groupe de savants atomistes à l'époque du Projet Manhattan-Terre-Satellite. Je crus comprendre qu'il avait également puisé là ses baroques idées. Je ne savais pas encore très bien dans quelle catégorie de héros il fallait le classer, mais il était redevenu très copain avec Erich et Marc. Ah ! ces hommes !

Autour du piano, l'agitation devenait frénétique. Lili, qui venait de danser un black-bottom effréné sur cet instrument, sautait, en prenant son temps, dans les bras de Sid et de Sevensee. Elle avait beaucoup bu et sa petite robe grise avait maintenant un air aussi innocent que des couches sur Nell Gwynn. Elle continua de danser, distribuant équitablement ses faveurs à Sid, à Erich et au Satyre. Beau n'avait pas l'air de s'en faire : il jouait tranquillement sur son piano « *Tonight's the night* » que Lili lui avait réclamé à grands cris deux minutes plus tôt.

Je me félicitais d'être restée en dehors des festivités. Comment rivaliser avec une adolescente qui sait ce que c'est que la vie, qui a été marquée par elle, et qui décide de se lancer dans la débauche ?

Quelque chose me toucha la main. Illy me tendait, au bout d'un tentacule fourré, le gant noir, dont il savait fort bien que je n'avais pas envie. Je le repoussai, en le traitant dans mon for intérieur de tarentule au cerveau délavé, mais, aussitôt je me sentis coupable. De quel droit le critiquais-je ? M'en serais-je tirée à mon avantage si j'avais été enfermée avec onze octopodes dans quelque espace clos d'il y a un milliard d'années ? A quel titre, d'ailleurs, me permettais-je de critiquer les autres ?

Quand même, j'étais heureuse de ne pas participer aux réjouissances. Mais je ne pouvais pas m'empêcher de regarder. Bruce, assis au bar, buvait en Suisse. Sid, quelques instants auparavant, était allé prendre un verre en sa compagnie et j'avais entendu Bruce lui réciter ces vers délibérément pompiers de Rupert Brooke :

« *Car l'Angleterre est le seul pays,*
[*je le sais,*
Où peuvent aller les Hommes au
[*Cœur Splendide ;*
Et le Cambridgeshire est, de tous
[*les comtés d'Angleterre,*
Celui des Hommes qui Com-
[*prennent.* »

Je me rappelai que Brooke était mort, lui aussi, pendant la Première Guerre Mondiale et mes idées s'embrouillèrent. Mais Bruce avait l'air fort calme. De temps à autre, Lili le regardait, s'arrêtait de danser et pouffait de rire.

J'avais tiré au clair cette histoire Bruce-Lili-Erich. Lili désirait le nid de tout son cœur, et rien d'autre au monde ne la satisferait ; elle allait probablement entreprendre sa petite descente aux Enfers et mourir pour la troisième fois de la maladie de Bright dans le Monde Modifié. Bruce avait moins envie du nid et de Lili que du Monde Modifié, prétexte aux escapades et aux ivresses poétiques ; la graine dont elle nous avait parlé, ce n'était pas la méthode qu'il souhaitait adopter pour guérir le Cosmos ; peut-être déclencherait-il un jour une vraie mutinerie, mais il était plus probable qu'il s'en tiendrait aux épopées de cabaret.

Leur coup de foudre réciproque ne s'éteindrait pas complètement, tout ranci qu'il parût à présent. L'aspect véritable-amour disparaîtrait peut-être, mais le Monde Modifié magnifierait l'aspect roma-

nesque, et on pouvait prévoir que, le jour où ils se retrouveraient, leur histoire leur semblerait encore merveilleuse.

Erich avait son *Kamerad*, un type selon son cœur, assez adroit et courageux pour désamorcer la bombe qu'il avait eu le courage d'amorcer. Au fond, nous pouvions être reconnaissants à Erich de nous avoir mis dans une situation telle qu'il nous fallait ou retrouver le Petit Convertisseur ou rendre nos âmes à Dieu, mais je savais qu'il se passerait un certain temps avant que je pusse éprouver pour lui de la gratitude.

Quelque temps auparavant, je m'étais efforcée de lui exprimer ce que je ressentais pour lui. J'étais allée me poster derrière lui, j'avais dit : « Hé, comment va mon vilain petit commandant ? Il a oublié son *und so weiter* ? » et, comme il se retournait, je l'avais giflé, les doigts repliés pour faire ressortir mes ongles pointus. C'était ainsi que j'avais écopé de mon œil au beurre noir. Maud avait voulu y mettre une sangsue électronique, mais j'avais préféré le mouchoir trempé dans l'eau glacée. En tout cas, Erich avait à présent de quoi rivaliser avec Bruce : quatre cicatrices au lieu d'une, même si elles étaient moins profondes. Je me dis que peut-être elles s'infecteraient : je ne m'étais pas lavé les mains depuis la fouille. Il est vrai qu'Erich adore les cicatrices.

C'était Marc qui m'avait aidée à me relever après le coup de poing d'Erich.

— « Vous n'auriez pas un *Omnia* pour la circonstance ? » lançai-je.

— « Pour quelle circonstance ? » demanda-t-il.

— « Oh ! pour tout ce qui nous est arrivé, » rétorquai-je avec dégoût.

Il sembla, ô miracle, réfléchir vraiment pendant quelques secondes, puis il dit : « *Omnia mutantur, nihil interit.* »

— « Ce qui signifie ? »

— « Tout change, mais rien n'est perdu. »

C'était une philosophie merveilleuse à utiliser contre les Vents Modificateurs. Et aussi complètement imbécile. Je me demandai si Marc y croyait vraiment. Moi, j'aurais bien voulu y croire. Parfois, j'en arrive à me dire que ça n'en vaut vraiment pas la peine de fournir des efforts pour devenir un démon honnête ou même, simplement une bonne Hôtesse. Et puis, je me dis : « C'est la vie, Greta. Tâche de faire ton boulot, qui est d'aimer. » Mais il y a des jours où tous ces gars ne sont pas si faciles à aimer.

De nouveau, quelque chose m'effleura la paume. C'était le tentacule d'Illy dont les tiges formaient comme une petite brosse. Je voulus retirer ma main, puis je me rendis compte que le Lunien se sentait t o u t simplement seul. J'abandonnai ma main aux fragiles pressions de mon interlocuteur emplumé.

Aussitôt, me parvinrent ces mots : « Tu te sens seule, Greta, mon chou ? »

Je faillis tomber à la renverse. Voilà que je comprenais le langage emplumé, ce dont j'étais pourtant incapable, et que je l'en-

tendais en anglais, ce qui était incroyable.

L'espace d'une seconde, je pensai qu'Illy avait dû me parler, mais c'était impossible, puis je me dis que nous correspondions par télépathie, et enfin je tombai sur la bonne solution : il jouait de l'anglais sur ma paume comme sur le clavier de sa boîte parlante et comme je sais, moi, jouer de l'anglais sur une boîte parlante, mon esprit traduisait automatiquement.

Cela me donna le trac, mais j'étais bien trop fatiguée pour prêter attention à mes petites impressions intimes. Je me laissai aller en arrière et j'accueillis calmement les pensées qui me parvenaient. Ce n'est pas désagréable d'avoir quelqu'un qui vous parle, même s'il s'agit d'une pieuvre poids plume, et, sans les grincements, la voix d'Illy paraissait moins sotte ; son vocabulaire était plus sobre.

— « Tu te sens triste, Greta mon chou, parce que tu ne comprendras jamais ce qui nous arrive, parce que tu ne seras jamais qu'une ombre luttant contre les ombres, essayant d'aimer d'autres ombres entre deux batailles. Il est temps que tu comprennes que, malgré les apparences, nous ne disputons, en réalité, aucune guerre. Nous accomplissons simplement une espèce d'évolution, qui n'a d'ailleurs rien de comparable avec ce qu'Erich avait à l'esprit.

» Il y a dans la pensée terrienne des mots et une théorie pour désigner cela... une théorie qui est également vraie sur beaucoup d'autres mondes. Considère les quatre ordres de vie : les Plantes, les Animaux, les Hommes et les Démons. Les Plantes sont des accumulateurs d'énergie : elles ne peuvent pas se déplacer dans le temps ou dans l'espace, mais elles emmagasinent l'énergie et la transforment. Les Animaux sont des accumulateurs d'espace — ils peuvent s'y déplacer. L'homme (qu'il soit Terrien, extra-terrestre, Lunien ou non-Lunien) est un accumulateur de temps : il a une mémoire.

» Les Démons, eux, sont des accumulateurs de possibilités : ils peuvent transformer le possible en réel. C'est là leur rôle dans le cycle de l'évolution. La Résurrection, c'est comme la métamorphose d'une chenille en papillon : un être qui appartient au troisième ordre sort de la chrysalide qui est sa ligne de vie et passe dans la catégorie supérieure. Le bond qu'il fait pour sortir du cocon de la réalité inamovible est semblable au saut du premier animal quand il cesse d'être une plante, et le Monde Modifié est le noyau de signification qui se dissimule derrière les nombreux mythes d'immortalité.

» Toute évolution ressemble d'abord à une guerre : octopodes contre monopodes, mammifères contre reptiles. Et elle a une dialectique nécessaire : il faut une thèse — nous l'appelons Serpents — et une antithèse — nous l'appelons Araignées — pour que la synthèse ultime se réalise, pour que toutes les possibilités convergent et forment l'univers ultime. Le Monde Modifié n'est pas cette des-

truction aveugle dont il revêt les apparences.

» N'oublie pas que, pour les Terriens, le Serpent est le symbole de la sagesse et l'Araignée celui de la patience. Il est normal que ces deux noms aient pour vous quelque chose d'effrayant car, dans les hautes sphères de l'existence, tout est à la fois horreur et délice. L'envergure de mes paroles et de mes pensées ne doit pas t'étonner, Greta mon chou : en un sens, j'ai eu un milliard d'années pour étudier la Terre, pour apprendre ses langages et ses mythes.

» Qui sont les Araignées et les Serpents ? Ou, pour poser autrement la question, qui étaient les premiers accumulateurs de possibilités ? Qui était Adam, Greta, mon chou ? Qui était Caïn ? Qui étaient Eve et Lilith ?

» En accumulant toutes les possibilités, les Démons accumulent aussi le mental et le matériel. Les êtres du quatrième ordre vivent à l'intérieur et à l'extérieur de tous les esprits, d'un bout à l'autre du Cosmos. Cette Station elle-même est, à sa façon, un cerveau géant : son sol est la boîte crânienne, la limite du Vide est le cortex de matière grise... oui, même le Petit et le Grand Convertisseurs sont les équivalents des glandes pinéale et pituitaire qui, sous une forme ou sous une autre, sous-tendent tous les systèmes nerveux.

» Voilà la vérité, Greta mon chou. »

La voix désincarnée se tut ; les tiges du tentacule se rassemblèrent en une sorte de masse veloutée que je caressai : « Merci, Papa Faucheux. »

Pensant et repensant à ce qu'Illy venait de me dire, je regardai la joyeuse bande groupée autour du piano. Les réjouissances semblaient sur le point de prendre fin ; déjà le groupe se scindait. Sid, assis sur le divan de contrôle, établissait le contact avec l'Egypte. Marc et Kaby l'avaient rejoint, manifestement fous de joie à la pensée de tous ces archers Zombies qui allaient disparaître dans les airs au milieu d'un champignon atomique ; je pensai à ce qu'Illy m'avait dit et je réussis à sourire : apparemment, nous devons alternativement perdre et gagner toutes les batailles.

Marc, qui venait d'enfiler son costume de Parthe en feignant de se lamenter — « encore des pantalons ! » — paradait sous un chapeau semblable à un immense cornet de crème glacée doublé de fourrure ; menaçant Erich et Bruce de son épée courte à la garde en forme de cœur, il leur dit de se dépêcher.

Kaby devait participer à l'opération, déguisée en vieille femme, à la place de Benson-Carter. La pensée qu'elle serait obligée de porter le coffre serré contre son cœur et de boitiller me consola un peu.

Erich et Bruce n'étaient pas disposés à considérer comme valables les ordres de Marc. Erich s'approcha du bar et chuchota quelque chose à l'oreille de Bruce. Bruce se leva et accompagna Erich jusqu'au piano. Erich tapa sur l'épaule de Beau, lui souffla deux

mots, et Beau, hochant la tête, termina brusquement « *Limehouse blues* » pour entamer un autre morceau, quelque chose de lent et de nostalgique.

Erich et Bruce adressèrent à Marc un signe de la main et sourirent, comme pour lui montrer que, vînt-il ou ne vînt-il pas les rejoindre, le légat, le lieutenant et le commandant formaient un petit groupe bien uni. Et, tandis que Sevensee serrait Lili dans ses bras avec un naïf enthousiasme qui m'amena à me demander pourquoi je m'étais fatiguée à imaginer pour lui un traitement génétique, Erich et Bruce chantèrent :

« *A la légion des égarés, à la*
[cohorte des damnés,
A nos frères qui errent dans les
[tunnels hors du temps
Trois Zombies ressuscités, trois
[robots modifiés,
Trois Soldats Araignées dédient
[cette chanson !
Nous sommes trois souris aveu-
[gles sur une fausse piste
[temporelle,
Tra-la-la !
Nous avons perdu notre présent
[et nous ne pourrons
[jamais retourner en arrière,
Tra-la-la !
Soldats du Monde Modifié qui
[partez en virée,
Soldats voués à la Damnation
[dans tous les univers possibles,
Et vous, Filles-Fantômes, accor-
[dez-nous une pensée ! »

Pendant qu'ils chantaient, je baissai les yeux sur ma jupe gris anthracite, je regardai Maud et Lili et je pensai : « Trois esbroufeuses grises pour trois hussards noirs, tout est bien qui finit bien. » Au fond, je ne m'étais jamais vue sous les traits d'une fille capable de faire des étincelles et de remporter tous les prix — je ne me sentirais pas à l'aise ainsi. A bien y réfléchir, nous devions successivement perdre et gagner chaque partie, étant donné l'orientation générale des choses.

Je tapotai le tentacule d'Illy. « C'est bien la vérité, en effet, mon petit ami l'Araignée. »

FIN

Traduit par Elisabeth Gille.
Titre original : The Big Time.

Les défenseurs

Il n'y a jamais eu d'arme assez puissante pour enrayer complètement la guerre. Peut-être parce que nous n'en avons jamais eu une qui pense par elle-même.

TAYLOR, assis dans son fauteuil, lisait le journal du matin. La cuisine accueillante et le parfum du café se mêlaient au plaisir de ne pas devoir aller au travail. C'était sa Période de Repos, la première depuis longtemps, et il en était heureux. Il replia la seconde moitié du journal et poussa un soupir de satisfaction.

— « Qu'y a-t-il ? » demanda Mary qui se tenait devant le réchaud.

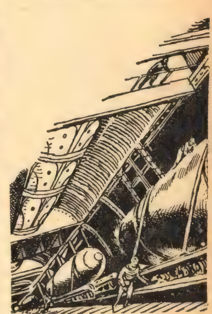
— « Ils ont encore assaisonné Moscou, la nuit dernière. » Taylor eut un hochement de tête approbateur. « Ils y ont mis un sérieux coup. Une de ces bombes R-H. Il était presque temps. »

Il hocha encore la tête. Il goûtait le confort de la cuisine, la présence de sa femme potelée et séduisante, le couvert mis pour le petit déjeuner, et le café. C'était ça, le repos. Et les nouvelles de la guerre étaient satisfaisantes. Il pouvait en ressentir une émotion justifiée, faite de fierté, de la sensation d'une victoire personnelle.

Après tout, il faisait partie intégrante du programme de guerre. Non pas comme un quelconque travailleur poussant un chariot de décombres, mais comme un technicien, un de ceux qui mettaient au point et préparaient l'orientation vitale de la guerre.

« Il disent que les nouveaux sous-marins sont presque parfaits. Attends seulement qu'ils arrivent. » Il plissa les lèvres à cette idée, rempli de plaisir. « Lorsqu'ils vont sortir, les Soviets auront sûrement une drôle de surprise. »

— « Ils font du bon travail, » dit Mary, distraitement. « Sais-tu ce que nous avons vu, aujourd'hui ? Notre équipe a ramené un soldo-



par PHILIP K. DICK

ILLUSTRÉ PAR EMSH



mate pour le montrer aux enfants de l'école. Je l'ai vu, rien qu'un instant. Il est bon que les enfants voient ainsi le résultat de leur contribution, ne penses-tu pas ? »

Elle regarda son mari.

— « Un soldomate, » murmura Taylor. Il reposa lentement le journal. « Il faut être sûr qu'il a été décontaminé comme il se doit. Nous ne devons prendre aucun risque. »

— « Oh ! ils les stérilisent toujours avant de les ramener de la surface, » dit Mary. « Ils ne songeraient pas un instant à les ramener sans cela. Crois-tu qu'ils oseraient ? » Elle hésitait, cherchant dans ses souvenirs. « Tu sais, Don, cela me rappelle... »

Il acquiesça. « Je sais. »

Il savait à quoi elle songeait. Une fois, pendant les toutes premières semaines de la guerre, avant que tout le monde ait été évacué de la surface, ils avaient vu un train-hôpital ramenant des blessés qui avaient été exposés aux retombées radio-actives. Il se rappelait cette image, l'expression des visages — pour autant que les blessés aient eu encore un visage. Cela n'avait pas été un spectacle très plaisant.

Il y en avait eu beaucoup, durant les premiers jours, avant que le transfert au sous-sol fût terminé. Il y en avait eu beaucoup, de ces spectacles, et il était difficile de ne pas les rencontrer.

Taylor regarda sa femme. Elle pensait trop à cela, ces derniers temps. Tous, ils y pensaient beaucoup trop.

« Oublie cela, » dit-il. « C'est du passé. Il n'y a plus personne là-haut, en dehors des soldomates, et ils ne craignent rien. »

— « Mais j'espère qu'ils font attention quand ils font revenir l'un d'eux. S'il s'en trouvait un qui reste irradié... »

Il rit, se renversant en arrière. « Oublie cela. Voilà un moment merveilleux : je vais être ici durant les deux prochains congés. Rien d'autre à faire que de rester assis et prendre du bon temps. Nous pourrions peut-être regarder un spectacle, non ? »

— « Un spectacle ? Pourquoi ? Je n'aime pas ces images de destruction, ces ruines. Parfois, je vois des endroits dont je me souviens, comme San Francisco. Ils ont montré une vue de San Francisco, le pont détruit, dans l'eau. J'en ai été malade. Je n'aime pas regarder cela. »

— « Mais ne veux-tu pas savoir ce qui se passe ? Aucun être humain n'est blessé, sais-tu ? »

— « Mais c'est tellement terrible ! » Son visage était fermé et crispé. « S'il te plaît, Don, non. »

Taylor reprit son journal, l'air sombre. « Très bien, mais il n'y a pas la plus petite chose que nous puissions faire. Et n'oublie pas : *leurs* villes sont encore plus touchées. »

Elle acquiesça. Taylor se mit à tourner les pages du journal. Le papier en était mince et rêche. Sa bonne humeur avait disparu. Pourquoi Mary devait-elle se tourmenter sans cesse ? Dans l'état actuel des choses, ils se trouvaient bien à l'abri. On ne pouvait espérer que tout soit parfait en vivant sous terre, avec un soleil artificiel et une nourriture synthétique. Bien

sûr, c'était une dure épreuve. Ne pas voir le ciel, ne pas pouvoir aller où bon vous semblait, ni voir autre chose que des murs de métal, de grandes usines ronronnantes, des piles et des baraquements. Mais cela valait mieux que d'être à la surface. Et un jour, cela se terminerait et ils pourraient remonter. Nul ne *voulait* vivre de la sorte, mais c'était nécessaire.

D'un geste coléreux, il tourna une page et le papier se déchira. Satané papier, qui devenait de plus en plus mauvais, mal imprimé et jaune...

Bien sûr, tout était sacrifié au programme de guerre. Il devait le savoir. N'était-il pas un des stratèges ?

Il se fit un reproche intérieur et passa dans l'autre pièce. Le lit n'était toujours pas fait. Il valait mieux s'y mettre avant l'inspection de la septième heure. Il y avait une unité qui...

Le visophone sonna. Il s'arrêta. Qui cela pouvait-il être ? Il s'approcha et mit le contact.

Un visage apparut. Celui d'un homme âgé, grisonnant, à l'expression sinistre. « Taylor ? Ici Moss. Désolé de vous déranger pendant votre Période de Repos, mais il est arrivé ceci. » Il brassa des papiers. « Je veux que vous veniez tout de suite. »

Taylor se raidit. « Qu'ÿ a-t-il ? Il n'y a pas moyen d'attendre ? » Les yeux calmes et gris l'étudiaient, sans expression, sans colère. « Si vous avez besoin de moi au labo, » grommela Taylor, « je suppose que je peux venir. Je vais mettre mon uniforme... »

— « Non. Venez comme vous êtes. Et pas au labo. Rendez-vous au Second Etage dès que possible. Cela vous prendra à peu près une demi-heure si vous empruntez un véhicule rapide. Je vous verrai là-bas. »

L'image s'effaça et Moss disparut.

— « Qui était-ce ? » demanda Mary depuis le seuil.

— « Moss. Il a besoin de moi pour quelque chose. »

— « Je savais que cela arriverait. »

— « De toute façon, tu n'avais envie de rien faire. Quelle importance ? » Sa voix était amère. « C'est la même chose, chaque jour. Je te ramènerai quelque chose. Je monte au Second Etage. Peut-être serai-je assez près de la surface pour... »

— « Non ! Ne me ramène rien ! Rien de la surface ! »

— « Très bien, je ne te ramènerai rien. Mais c'est absurde... »

Elle le regarda enfiler ses bottes sans répondre.

Moss n'eut qu'une inclinaison de tête et, comme il s'éloignait, Taylor lui emboita le pas. Une série de chargements montait vers la surface. Les véhicules hermétiques, cliquetant comme des chariots de mines, disparaissaient par la trappe, au-dessus d'eux. Taylor examina le chargement de lourde machinerie tubulaire, d'armes inconnues. Partout, des ouvriers en uniforme gris du Corps des Travailleurs chargeaient, soulevaient en criant à droite et à gauche. L'étage entier était plein d'un vacarme assourdissant.

— « Nous allons monter, » dit Moss. « Ensuite, nous pourrons

parler. Ici ce n'est pas l'endroit idéal pour entrer dans les détails. »

Ils empruntèrent un escalateur. Le convoi disparut derrière eux et, avec lui, une grande partie du fracas et des claquements. Ils émergèrent bientôt sur une plateforme d'observation, sur le côté du Tube. Le vaste tunnel s'en allait vers la surface qui n'était plus guère qu'à un kilomètre au-dessus, à présent.

— « Mon Dieu ! » dit Taylor en regardant involontairement vers le bas. « Nous sommes très haut. »

Moss se mit à rire. « Ne regardez pas ! »

Ils ouvrirent une porte et pénétrèrent dans un bureau. Derrière la table, était assis un Officier de la Sécurité Intérieure. Il les regarda.

— « Je suis à vous, Moss. » Il détailla Taylor. « Vous êtes un peu en avance. »

— « Voici le commandant Franks, » dit Moss à Taylor. « Il a été le premier à faire la découverte. J'ai été mis au courant la nuit dernière. « Il désigna le colis qu'il tenait. « A cause de ceci. »

Franks fronça les sourcils et se leva. « Nous allons monter au Premier Etage. Là-haut, nous pourrons parler. »

— « Au Premier Etage ? » répéta nerveusement Taylor. Tous les trois prirent un passage dérobé jusqu'à un petit ascenseur. « Je n'ai jamais été là-haut. Ce n'est pas radio-actif, non ? »

— « Vous êtes comme tous les autres, » dit Franks. « De vieilles femmes qui ont peur des cambrioleurs. Les radiations ne pénètrent pas jusqu'au Premier Etage. Il y a du plomb et du rocher, et tout ce qui vient d'en haut est décontaminé. »

— « Quel est le problème ? » demanda Taylor. « J'aimerais en savoir davantage. »

— « Dans un instant. »

Ils pénétrèrent dans l'ascenseur et montèrent. Lorsqu'ils ressortirent, ils se retrouvèrent dans un hall plein de soldats, d'armes et d'uniformes. Taylor, surpris, écarquilla les yeux. Ainsi, c'était là le Premier Etage, le niveau le plus proche de la surface ! Après il n'y avait que de la roche, du plomb et de la roche et les grands tubes qui montaient vers la surface, pareils aux cheminements de vers de terre. Plomb et rocher, et au-dessus, là où s'ouvraient les tubes, le grand espace que nulle créature vivante n'avait revu depuis huit ans, les ruines immenses, sans fin, de ce qui avait été auparavant la demeure de l'Homme, où il vivait huit ans plus tôt.

A présent, la surface était un désert mortel de scories et de nuages qui traînaient au ras du sol. Nuages sans fin, rampant de tous côtés, obscurcissant le soleil rouge. Parfois, quelque chose de métallique bougeait dans les restes d'une cité, se frayait un chemin au travers des terrains défoncés. Un soldomate, un robot de surface immunisé contre le rayonnement, construit dans la hâte fébrile des derniers mois avant que la guerre froide fût devenue brûlante.

Les soldomates, rampant sur le sol, traversant les océans ou le ciel dans des engins effilés et noirs, créatures qui pouvaient exister là où nulle *vie* n'aurait pu subsister, êtres de plastique et de métal qui menaient une guerre conçue par

l'homme mais à laquelle il ne pouvait participer lui-même. Les êtres humains avaient inventé la guerre, avaient mis au point et fabriqué des armes. Ils avaient même créé des joueurs, des combattants. Les acteurs de la guerre. Mais ils ne pouvaient s'aventurer au dehors, ils ne pouvaient mener la guerre eux-mêmes. Dans le monde entier — en Russie, en Europe, en Amérique et en Afrique — il ne restait pas un seul être humain. Tous, ils étaient sous la surface, dans les abris profonds qui avaient été soigneusement conçus et construits, même après les premières bombes.

C'était une idée brillante et la seule qui pût marcher. Au-dessus, à la surface bouleversée, ravagée, de ce qui avait été autrefois une planète vivante, les soldomates progressaient et luttaient, poursuivant la guerre des Hommes. Sous terre, dans les profondeurs, les êtres humains travaillaient sans relâche pour produire les armes destinées à la poursuite du combat, mois après mois, année après année.

— « Premier Etage, » dit Taylor. Un malaise étrange s'emparait de lui. « Presque la surface. »

— « Mais pas tout à fait, » dit Moss.

Franks les précéda parmi les soldats jusqu'à l'un des côtés du hall, près de l'embouchure du Tube.

— « Dans quelques minutes, un ascenseur amènera quelque chose de la surface, » expliqua-t-il. « Voyez-vous, Taylor, de temps à autre la Sécurité examine et interroge un soldomate de la surface, un qui ait été là-haut pendant un certain temps, afin de découvrir certaines choses. Nous entrons en liaison avec les état-majors de surface. Nous avons besoin de ces entrevues directes ; nous ne pouvons dépendre uniquement de contacts par vidéo. Les soldomates font du bon travail mais nous voulons être certains que tout se déroule comme nous le souhaitons. »

Franks fit face à Taylor et à Moss. Il poursuivit : « L'ascenseur va ramener un soldomate de la surface, un soldomate de classe-A. Il y a une chambre d'examen dans la salle à côté, avec un mur de plomb au milieu. Ainsi, les Officiers qui vont participer à l'interrogatoire ne seront pas exposés aux radiations. Nous avons trouvé que c'était plus pratique que de décontaminer le soldomate. Il vient directement ; il a un rôle à remplir.

» Il y a deux jours, un soldomate de classe-A fut amené et interrogé. J'ai conduit la séance moi-même. Nous étions intéressés par une arme nouvelle que les Soviets utilisent, une mine automatique qui poursuit tout ce qui bouge. Les militaires ont envoyé des instructions pour que cette mine soit observée et fasse l'objet d'un rapport détaillé.

» Ce soldomate de classe-A fut amené ici avec les informations. Nous avons appris peu de choses en dehors du rapport habituel et du film. Nous l'avons renvoyé. Il quittait la chambre pour aller à l'ascenseur lorsqu'il s'est produit une chose curieuse. Je pense que ce fut au moment où... »

Il s'interrompit. Une lampe rouge clignotait.

« L'ascenseur arrive. » Il fit un signe à quelques soldats. « Entrons dans la salle. Le soldomate sera là dans quelques instants. »

— « Un soldomate de classe-A, » dit Taylor. « J'en ai vu sur les écrans, lorsqu'ils faisaient leur rapport. »

— « C'est une expérience, » dit Moss. « Ils sont presque humains. »

Ils entrèrent dans la salle et prirent place derrière le mur de plomb. Après un moment, le signal clignota et Franks fit un geste.

La porte au-delà du mur s'ouvrit. Taylor regarda par la fente de vision. Il aperçut quelque chose qui s'avançait lentement, une silhouette métallique et étroite qui se déplaçait sur ses pieds, les bras au repos le long du corps. La chose s'arrêta et regarda en direction du mur de plomb. Elle attendait.

— « Nous voudrions savoir quelque chose, » dit Franks. « Avant que je vous questionne, avez-vous un quelconque rapport à présenter sur les conditions actuelles en surface ? »

— « Non. La guerre se poursuit. » La voix du soldomate était mécanique, dépourvue d'inflexion. « Nous manquons un peu d'engins de poursuite rapides, de type monoplace. Nous aurions aussi besoin de... »

— « Tout a été noté. Ce que je veux vous demander, c'est ceci : nous ne sommes en contact avec vous que par vidéo. Nous devons nous reposer uniquement sur des rapports indirects, puisque nul d'entre nous ne peut vivre en surface. Nous ne pouvons que déduire les événements et il nous faut accepter des informations de seconde main. Certains des dirigeants commencent à penser que les possibilités d'erreur sont trop grandes. »

— « Erreur ? » demanda le soldomate. « Quel genre d'erreur ? Nos rapports sont soigneusement vérifiés avant de vous être transmis. Nous sommes constamment en contact avec vous ; tout ce qui est important vous est rapporté. Toute arme nouvelle utilisée par l'ennemi... »

— « Je sais tout cela, » grogna Franks derrière la fente de vision. « Mais nous pourrions peut-être voir par nous-mêmes. Il doit bien exister un endroit non exposé assez grand pour abriter quelques humains. Si un certain nombre d'entre nous montaient en tenue plombée, pourrions-nous vivre assez longtemps pour observer les conditions actuelles ? »

La machine hésita avant de répondre : « J'en doute. Vous pouvez examiner des échantillons d'air, bien sûr, et décider par vous-mêmes. Mais, depuis huit ans que vous êtes partis, les choses n'ont cessé de se dégrader. Vous ne pouvez avoir aucune idée des conditions qui règnent là-haut. Il est devenu très difficile de survivre pour tout objet mouvant. Il existe toutes sortes de projectiles sensibles au mouvement. Les nouvelles mines continuent même à poursuivre l'objet indéfiniment, jusqu'à ce qu'elles l'atteignent. Et partout, règnent les radiations. »

— « Je vois. » Franks se tourna vers Moss. Ses yeux s'étaient étran-

gement rétrécis. « Eh bien, c'est tout ce que je voulais savoir. Vous pouvez aller. »

La machine retourna vers la sortie. Elle s'arrêta.

— « Chaque mois, le pourcentage de particules mortelles dans l'atmosphère augmente. Peu à peu, le rythme de la guerre... »

— « Je comprends. » Franks se leva. Il tendit la main et Moss lui passa le paquet. » Autre chose, avant que vous partiez. Je voudrais que vous examiniez un nouvel alliage. Je vais vous faire passer un échantillon avec la pince. »

Il déposa le paquet dans le grappin et fit pivoter la pince afin qu'elle saisît l'autre extrémité. Le paquet descendit jusqu'au soldomate qui le prit. Ils le regardèrent déplier la plaque de métal et la saisir entre ses mains. Il la retourna dans tous les sens.

Soudain, il devint rigide.

— « Très bien, » dit Franks.

Il poussa de l'épaule contre le mur et une section de celui-ci glissa. Taylor eut un cri étouffé : Franks et Moss bondissaient vers le soldomate !

— « Grand Dieu ! » dit-il. « Mais il est radio-actif ! »

Le soldomate était immobile, tenant toujours la plaque de métal. Des soldats surgirent dans la chambre. Ils entourèrent le soldomate et promenèrent un compteur Geiger sur lui avec précaution.

— « Ça va, chef, » dit l'un d'eux à Franks. « Aucun indice de radiation. »

— « Bon, j'en étais sûr mais je ne voulais prendre aucun risque. »

— « Vous avez vu ? » dit Moss à Taylor. « Ce soldomate n'est pas plus irradié que vous ou moi, il vient directement de la surface, sans même avoir été décontaminé. »

— « Mais qu'est-ce que cela veut dire ? » demanda Taylor, désemparé.

— « Il se peut que ce soit un accident, » dit Franks. « Il y a toujours une possibilité pour qu'un objet donné échappe à l'exposition, en surface. Mais c'est la seconde fois que cela se produit. Il pourrait y en avoir d'autres. »

— « La seconde fois ? »

— « La première fois, ce fut au cours de l'interrogatoire précédent. »

Moss prit la plaque de métal d'entre les mains du soldomate. Il appuya sur la surface avec précaution puis remit l'objet entre les doigts raidis, paralysés.

« Nous l'avons court-circuité avec ceci, afin de pouvoir l'approcher d'assez près pour un examen consciencieux. Il va se remettre en marche dans une seconde. Il vaut mieux retourner derrière le mur. »

Ils repartirent et le mur de plomb revint en place derrière eux. Les soldats quittèrent la salle.

— « D'ici deux périodes, maintenant, » dit doucement Franks, « un premier groupe d'investigation se tiendra prêt à gagner la surface. Nous emprunterons le Tube, en scaphandres, jusqu'au sommet. Nous serons les premiers humains à quitter le sous-sol depuis huit ans. »

— « Cela peut très bien ne rien signifier du tout, » dit Moss, « mais j'en doute. Il se passe quelque chose, quelque chose d'étrange. Le

soldomate nous a dit que nulle vie ne pouvait exister là-haut sans se trouver grillée. Cette histoire ne colle pas. »

Taylor acquiesça. Il regarda par la fente la silhouette de métal, immobile. Déjà, le soldomate renaissait à l'activité. Il était cabossé en de nombreux endroits, martelé et tordu, noirci et corrodé. C'était un soldomate qui avait été là-haut depuis longtemps ; il avait connu la guerre et la destruction, il avait vu des ruines dont nul humain ne pouvait imaginer l'ampleur. Il avait rampé et glissé en un monde de rayonnement et de mort, où nulle vie ne pouvait exister.

Et Taylor l'avait touché impunément !

— « Vous venez avec nous, » dit Franks, tout à coup. « J'ai besoin de vous. Je pense que nous irons tous les trois. »

Mary le fixait, blême de frayeur.

— « Je le sais. Tu vas aller à la surface. C'est cela ? »

Elle le suivit jusqu'à la cuisine. Taylor s'assit, évitant son regard.

— « C'est un projet secret, » dit-il. Il cherchait à s'esquiver. « Je ne peux t'en dire plus. »

— « Tu n'as pas besoin de me le dire. Je sais. Je le sais depuis que tu es entré. Il y avait quelque chose sur ton visage, quelque chose que je n'y ai pas vu depuis très, très longtemps. Une expression ancienne. »

Elle vint vers lui. « Mais comment peuvent-ils t'envoyer à la surface ? » Elle prit son visage entre ses mains qui tremblaient et le força à la regarder. Ses yeux avaient une étrange avidité. « Personne ne peut vivre là-haut. Regarde, regarde ça ! »

Elle ramassa un journal et le lui tendit.

« Regarde cette photographie. L'Amérique, l'Europe, l'Asie, l'Afrique... rien que des ruines. Nous avons vu cela tous les jours sur l'écran. Tout est détruit, empoisonné. Et ils t'envoient là-haut. Pourquoi ? Aucun être vivant ne peut séjourner là-haut, pas même une herbe, un lichen. Ils ont dévasté la surface, non ? *Non ?* »

Taylor se leva. « C'est un ordre. Je ne sais rien. On m'a dit de me joindre au groupe de reconnaissance. C'est tout ce que je sais. »

Il resta immobile un long moment, les yeux levés. Lentement, il prit le journal et le plaça en pleine lumière.

« Cela paraît vrai, » murmura-t-il. « Ruines, mort, cendres. C'est convaincant. Tous les rapports, les photographies, les films, même les échantillons d'air. Pourtant, nous n'avons rien vu par nous-mêmes, pas depuis les tout premiers mois... »

— « De quoi parles-tu ? »

— « De rien. » Il reposa le journal. « Je partirai très tôt, après la Période de Sommeil. Allons. »

Elle s'éloigna, le visage dur, crispé.

— « Fais ce que tu veux. Nous pourrions aussi bien aller là-haut tous les deux pour mourir tout de suite, plutôt que d'attendre lentement la mort ici, comme des vermines dans la terre. »

Il n'avait jamais réalisé jusqu'à maintenant combien elle était écœurée. Etaient-ils tous dans ce cas ? Que pensaient ceux qui travaillaient dans les usines, sans re-

lâche, jour et nuit ? Les hommes et femmes courbés, pâles, travaillant d'arrache-pied, éblouis par la lumière incolore, qui vivaient de nourriture synthétique...

— « Tu ne devrais pas être aussi amère, » dit-il.

Elle eut un faible sourire. « Je suis amère parce que je sais que tu ne reviendras jamais. » Elle se retourna. « Je ne te reverrai plus, après ton départ. »

Il fut troublé. « Comment ? Comment peux-tu dire une chose pareille ? »

Elle ne répondit pas.

Il s'éveilla. Une émission publique hurlait à l'extérieur.

— « Bulletin spécial d'informations ! Les forces de surface rapportent qu'une attaque soviétique se déroule actuellement. De nouvelles armes sont utilisées ! Retrait des groupes clés ! Toutes les unités de travail aux usines, immédiatement ! »

Taylor, ahuri, se frotta les yeux. Puis il sauta à bas du lit et courut au visophone. Un instant plus tard, il entrait en contact avec Moss.

— « Ecoutez, » dit-il. « Que signifie cette nouvelle attaque ? Le projet est-il abandonné ? » Il pouvait voir le bureau de Moss, couvert de rapports et de paperasses.

— « Non, » dit Moss. « Nous filons immédiatement. Soyez ici dans un instant. »

— « Mais... »

— « Ne discutez pas. » Moss brandit une poignée de bulletins émanant de la surface, les froissant sauvagement. « C'est un mensonge. Venez ! » Et il coupa la communication.

Taylor se redressa, furieux. Ses pensées tourbillonnaient dans sa tête, l'éblouissant.

Une demi-heure plus tard, il sautait d'un véhicule rapide et grimpait l'escalier du Building des Synthétiques. Les couloirs étaient pleins d'hommes et de femmes qui couraient de tous côtés. Il entra dans le bureau de Moss.

— « Vous voilà. » Moss se leva aussitôt. « Franks nous attend à la station de départ. »

Ils empruntèrent une voiture de la Sécurité dont la sirène hululait. Sur leur chemin, les travailleurs s'écartaient.

— « Qu'en est-il de cette attaque ? » demanda Taylor.

Moss haussa les épaules.

— « Nous sommes certains de les avoir coincés. La conclusion approche. »

Ils descendirent à la station, à l'extrémité du Tube. Un instant plus tard, ils filaient à grande vitesse vers le haut, en direction du Premier Etage.

Ils émergèrent dans une activité étourdissante. Les soldats revêtaient leurs tenues plombées et discutaient à voix haute, excitée. Des armes étaient distribuées. Les instructions circulaient.

Taylor observa l'un des soldats. Il était armé du terrible pistolet Bender, la nouvelle arme à canon court qui venait tout juste de sortir des chaînes de montage. Certains des soldats semblaient assez effrayés.

Moss avait suivi le regard de Taylor. Il dit : « J'espère que nous ne faisons pas erreur. »

Franks s'approcha d'eux. « Voi-

ci le programme. Nous allons d'abord partir, tous les trois, seuls. Les soldats suivront d'ici un quart d'heure. »

— « Qu'allons-nous dire aux soldomates ? » demanda Taylor, d'un ton inquiet. « Il faudra bien leur raconter quelque chose. »

— « Que nous désirons observer cette nouvelle attaque soviétique, » dit Franks en souriant ironiquement. « Etant donné qu'elle semble si sérieuse, il faut que nous y soyons présents en personne. »

— « Et ensuite ? »

— « Le reste les regarde. Allons-y. »

Ils montèrent à bord d'un petit véhicule et commencèrent à s'élever rapidement dans le Tube, soutenus par les rayons anti-gravitiques. De temps à autre, Taylor jetait un coup d'œil vers le bas. Ils étaient déjà très haut et montaient toujours. Il était nerveux et sentait couler la sueur sous sa tenue. Il serrait maladroitement son pistolet Bender.

Pourquoi l'avaient-ils choisi, lui ? Hasard, pur hasard. Moss lui avait demandé de venir en tant que membre du Service, puis Franks l'avait choisi en une seconde. Et maintenant ils filaient vers la surface, de plus en plus vite.

Une peur tenace habitait ses pensées, une peur qui avait été en lui depuis huit ans. Les radiations, la mort certaine, un monde ravagé...

Et le véhicule montait toujours, de plus en plus haut. Taylor saisit les accoudoirs de son siège et ferma les yeux. A chaque seconde ils étaient plus près de la surface, premiers êtres vivants à dépasser le Premier Etage et à monter dans le Tube bien au-delà du rocher et du plomb, vers la surface. L'horreur le fit frissonner. C'était la mort ; ils le savaient *tous*. N'avaient-ils pas vu les films des milliers de fois ? Les villes et la poussière qui tombait, les nuages qui tourbillonnaient...

— « Ce ne sera plus long, » dit Franks. « Nous y sommes presque. La tour de surface ne nous attend pas. J'ai donné des ordres afin qu'aucun signal ne soit envoyé. »

Le véhicule bondit en avant, furieusement. Taylor donna de la tête, se rattrapa et ferma les yeux. Toujours plus haut...

Ils s'arrêtèrent. Il rouvrit les yeux.

Ils se trouvaient dans une vaste salle éclairée par une lumière fluorescente. Une caverne encombrée de machines et d'équipement où du matériel était empilé, rang sur rang. Les soldomates travaillaient en silence au milieu de tout cela, poussant des chariots et des remorques.

— « Les soldomates, » dit Moss. Son visage était pâle. « Nous sommes bien à la surface. »

Les soldomates allaient en tous sens, déplaçant d'énormes chargements de fusils, de pièces détachées, de munitions et de fournitures qui avaient été amenés en surface. Et ce n'était là qu'une seule des stations terminales. Il en existait beaucoup d'autres, dispersées sur tout le continent.

Taylor regarda nerveusement autour de lui. Ils se trouvaient réel-

lement sur le sol, à la surface. Ici, régnait la guerre.

— « Allons, » dit Franks. « Un garde de classe-B vient à notre rencontre. »

Ils sortirent du véhicule. Un soldomate approchait rapidement. Il s'arrêta devant eux et les contempla. Ses armes étaient braquées sur les hommes.

« Nous sommes de la Sécurité, » dit Franks. « Allez me chercher un classe-A immédiatement. »

Le soldomate hésita. D'autres gardes-B arrivaient en trottinant, rapides et alarmés. Moss regarda tout autour d'eux.

« Obéissez ! » dit Franks à voix haute, sur le ton du commandement. « Je vous ai donné un ordre ! »

Le soldomate s'éloigna à regret. Une porte glissa tout au bout de la salle. Deux soldomates de classe-A apparurent et se dirigèrent lentement vers les hommes. Chacun d'eux arborait sur le front une bande verte.

« Ils sont du Conseil de Surface, » murmura Franks, tendu. « Nous y sommes. Tenez-vous prêts. »

Les deux soldomates approchaient avec précaution. Sans un mot, ils s'arrêtèrent à proximité et regardèrent les trois hommes de haut en bas.

« Je suis Franks, de la Sécurité. Nous venons du sous-sol afin de... »

— « C'est incroyable, » interrompit froidement un des soldomates. « Vous savez que vous ne pouvez vivre ici. Toute la surface est mortelle, pour vous. Il est impossible que vous demeuriez ici. »

— « Ces tenues nous protégeront, » dit Franks. « De toute façon, ceci n'est pas de votre ressort. Ce que je veux, c'est une réunion immédiate du Conseil afin que je sois mis au courant des conditions actuelles. Cela est-il possible ? »

— « Vous autres, humains, ne pouvez survivre ici. Et la nouvelle attaque soviétique est dirigée sur cette région. Le danger est considérable. »

— « Nous le savons. Veuillez rassembler le Conseil. » Franks contempla la vaste salle sous la clarté des lampes dissimulées dans le plafond. Une note d'hésitation perça dans sa voix. « Est-ce le jour ou la nuit ? »

— « La nuit, » dit l'un des soldomates après un instant. « L'aube sera là dans deux heures, à peu près. »

Franks hocha la tête. « Nous resterons donc au moins deux heures. Par pur sentiment, nous voudrions observer le soleil, lorsqu'il se lèvera. Voudriez-vous nous conduire ? Nous apprécierions beaucoup. »

Les soldomates s'agitèrent.

— « C'est un spectacle déplaisant, » dit l'un d'eux. « Vous avez vu des photographies ; vous savez ce que vous allez contempler. Des nuages de particules en suspension obscurcissant la lumière. Le pays entier détruit, couvert de cendres. Pour vous, ce sera une vision atroce, plus terrible que les images et les films. »

— « Quoi que cela puisse être, nous resterons jusqu'à ce que nous puissions le voir. Allez-vous convoquer le Conseil ? »

— « Par ici. » Avec une certaine répugnance, les deux soldomates les précédèrent vers l'extrémité du hangar. Les trois hommes les suivirent, leurs lourdes chaussures résonnant sur le ciment. Les deux soldomates s'arrêtèrent devant le mur.

« Voici l'entrée de la Chambre du Conseil. Il y a des fenêtres mais il fait encore noir dehors, bien sûr. Vous ne verrez rien à présent mais dans deux heures... »

— « Ouvrez la porte, » dit Franks.

La porte glissa. Ils entrèrent lentement. La pièce était petite, simple, avec une table ronde au centre et des fauteuils tout autour. Ils s'assirent tous trois en silence et les deux soldomates prirent place à leur côté.

— « Les autres membres du Conseil sont en route. Ils ont déjà été convoqués et arrivent aussi vite que possible. A nouveau, je vous engage à redescendre. » Le soldomate regarda les trois êtres humains. « Il n'est pas possible, pour vous, d'affronter les conditions qui règnent ici. Même nous, nous ne survivons que difficilement. Comment pouvez-vous espérer tenir ? »

Le chef s'approcha de Franks. « Ceci nous étonne et nous intrigue, » dit-il. « Bien sûr, nous devons faire ce que vous ordonnez, mais permettez-moi de vous faire remarquer que si vous demeurez ici... »

— « Nous savons, » dit Franks d'un ton impatient. « Néanmoins, nous avons l'intention de rester, au moins jusqu'à l'aube. »

— « Si vous insistez... »

Ce fut le silence. Les soldomates semblaient maintenant conférer entre eux, bien que les trois hommes n'entendissent aucun son.

« Pour votre propre sécurité, » dit enfin le chef, « il vous faut retourner en bas. Nous venons d'en discuter et il semble que vous agissiez contre votre bien. »

— « Nous sommes des êtres humains, » dit Franks. Son ton était sec. « Ne comprenez-vous pas ? Nous sommes des hommes, et non des machines. »

— « C'est justement pour cette raison que vous devez redescendre. La salle est radio-active. Tout ce qui est en surface est radio-actif. Nous avons calculé que vos tenues ne vous protégeraient pas plus de cinquante minutes encore. Donc... »

Les soldomates se rabattirent brusquement sur les hommes, formant un rempart en demi-cercle, un obstacle solide. Les trois hommes se dressèrent. Taylor tâtonna à la recherche de son arme. Ses doigts étaient paralysés, maladroits.

Ils affrontèrent les silencieuses créatures de métal.

« Nous devons insister, » dit le chef d'une voix sans émotion. « Nous devons vous ramener au Tube et vous renvoyer par le premier véhicule. Je suis désolé, mais c'est nécessaire. »

— « Qu'allons-nous faire ? » demanda nerveusement Moss. Il toucha son revolver. « Devons-nous les détruire ? »

Franks secoua la tête. « Très bien, » dit-il au chef. « Nous allons repartir. »

Il se dirigea vers la porte, faisant

signe à Moss et Taylor de le suivre. Surpris, ils le regardèrent puis lui emboitèrent le pas. Les soldomates les suivirent au dehors, dans le vaste hangar. Lentement, ils se dirigèrent tous vers l'entrée du Tube, sans un mot.

Une fois arrivé, Franks se retourna. « Nous repartons parce que nous n'avons pas le choix. Nous sommes trois et vous êtes une douzaine. De toute façon, si... »

— « Le véhicule arrive, » dit Taylor.

Il y eut un raclement profond dans le Tube. Des soldomates de classe-D se dirigèrent vers l'orifice, prêts à la réception.

— « Désolé, » dit le chef, « mais c'est pour votre bien. Nous veillons sur vous, totalement. Vous devez rester en bas et nous laisser mener la guerre. En un sens, elle est devenue *notre* guerre. Nous la menons comme nous l'entendons. »

Le véhicule atteignit la surface.

Douze soldats armés de pistolets Bender en surgirent et entourèrent les trois hommes.

Moss eut un soupir de soulagement.

— « Eh bien, voilà qui change les choses. Juste à temps. »

Le chef des soldomates recula, s'éloignant des soldats. Il les détaillait avec attention, l'un après l'autre, essayant apparemment de comprendre. Finalement, il fit un signe aux autres soldomates qui se rassemblèrent, laissant un passage vers le hangar.

— « Même à présent, » dit-il, « nous pourrions vous renvoyer par la force. Mais il est bien évident que ceci n'est pas vraiment un groupe de reconnaissance. Ces soldats prouvent que vos intentions étaient tout autres ; tout cela a été soigneusement préparé. »

— « Très soigneusement, » dit Franks.

Ils se rapprochèrent.

— « Nous ne pouvons que deviner vaguement tout cela. Je dois admettre que nous n'étions pas préparés. Nous ne nous attendions pas du tout à affronter une telle situation. A présent, l'emploi de la force serait absurde, parce qu'aucun des deux partis ne peut se permettre d'attaquer l'autre ; nous, parce que nous possédons des instructions restrictives à l'égard de la vie humaine, et vous parce que la guerre exige... »

Mais des soldats tirèrent, rapidement. Ils étaient effrayés. Moss s'agenouilla et fit feu. Le chef se dispersa en un nuage de particules. De tous côtés, des soldomates D et B se ruaient à l'assaut. Certains étaient armés, d'autres ne tenaient que des fragments métalliques. Le désordre envahit la salle. Dans le lointain, une sirène hurla. Franks et Taylor furent coupés des autres, séparés des soldats par un mur de corps métalliques.

— « Ils ne peuvent riposter, » dit calmement Franks. « C'est encore un bluff. Ils ont appris à nous bluffer, constamment. » Il tira sur un soldomate qui se désintégra. « Ils ne peuvent que tenter de nous effrayer. Souvenez-vous de cela. »

Ils s'avancèrent en tirant et les soldomates disparurent, l'un après l'autre. La salle était pleine de l'odeur du métal fondu, de la puanteur du plastique grillé. Taylor fut jeté à terre. Il lutta pour ré-



cupérer son arme, plongeant résolument au milieu des membres métalliques. Il tendit les doigts, cherchant à atteindre la crosse. Soudain, quelque chose s'abattit sur son bras : un pied de métal. Il se mit à hurler.

Et puis, ce fut terminé. Les soldomates se repliaient et allaient se rassembler à l'écart. Seuls, quatre membres du Conseil de Surface restaient. Les autres n'étaient plus que des particules radio-actives flottant dans l'air. Des soldomates de classe-D ramenaient déjà l'ordre, rassemblaient les robots endommagés et les débris et commençaient à réparer.

Franks se secoua.

— « Très bien, » dit-il. « Vous pouvez nous ramener aux fenêtres. Ce ne sera plus long, maintenant. »

Les soldomates se séparèrent et le groupe des humains — Franks, Moss, Taylor et les soldats — se mit en marche à travers la salle. Ils pénétrèrent dans la Chambre du Conseil. Déjà, une légère touche de gris apparaissait dans les ténèbres, de l'autre côté des fenêtres.

« Menez-nous dehors, » dit Franks, d'un ton impatient. « Nous regarderons directement, **p a s** d'ici. »

Une porte glissa. Un souffle d'air glacé du petit matin pénétra dans



la pièce. Les hommes frissonnèrent sous leurs tenues. Ils se regardèrent, mal à l'aise.

« Venez, » dit Franks. « Dehors. »

Il passa la porte et les autres le suivirent.

Ils étaient sur une petite colline et contemplaient une vaste vallée. Lentement, les montagnes se dessinaient sur le ciel gris. Peu à peu, elles se faisaient plus nettes.

— « D'ici quelques minutes, » dit Moss, « il fera assez clair pour que nous puissions voir. Il frissonna à nouveau comme le vent glacé passait sur lui. « Cela vaut la peine, vraiment. Revoir cela après huit années. Même si c'est la dernière chose que nous voyions... »

— « Ecoutez, » coupa Franks.

Ils obéirent, silencieux, subjugués. Le ciel devenait plus clair, plus brillant d'instant en instant. Quelque part, très loin, éveillant un écho dans la vallée, un coq chanta.

— « Un coq ! » souffla Taylor. « Est-ce que vous entendez ? »

Derrière eux, les soldomates étaient sortis et attendaient, immobiles. Eux aussi observaient. Le ciel gris devint blanc et les montagnes apparurent plus nettement. La lumière coula dans la vallée, se glissa jusqu'aux hommes.

— « Dieu du ciel ! » s'exclama Franks.

Des arbres, des forêts. Une vallée avec des arbres et des plantes, avec des routes qui s'y enroulaient. Des fermes, un moulin. Une grange, tout en bas.

— « Regardez, » murmura Moss.

La couleur naissait dans le ciel. Le soleil approchait. Des oiseaux commencèrent à chanter. Non loin des hommes, les feuilles d'un arbre dansaient dans le vent.

Franks se tourna vers la rangée de soldomates.

— « Huit ans. Nous avons été trompés. Il n'y a pas de guerre. Dès que nous avons abandonné la surface... »

— « Oui, » dit un soldomate de classe-A. « Dès que vous avez quitté la surface, la guerre a cessé. Vous avez raison, c'était un mensonge. Vous travaillez dur dans le sous-sol, nous envoyant des fusils et des armes que nous détruisons dès leur arrivée. »

— « Mais pourquoi ? » demanda Taylor, troublé. Il regarda l'immense vallée. « Pourquoi ? »

— « Vous nous avez créés, » dit le soldomate, « pour poursuivre la guerre à votre place, pendant que vous autres, humains, demeuriez sous la surface afin de survivre. Mais, avant de poursuivre la guerre, il nous était nécessaire de l'analyser afin de découvrir quel en était le but. C'est ce que nous avons fait, et nous avons trouvé qu'elle n'avait aucun but. Excepté, peut-être, en termes humains. Et même ceci n'est pas prouvé.

» Nous avons cherché plus avant. Nous avons découvert que les différentes cultures humaines passent par certaines phases, chacune en son temps. Quand chaque culture vieillit et commence à perdre sa raison d'être, des conflits surgissent entre ceux qui désirent abandonner pour construire une nouvelle société et ceux qui souhaitent continuer comme par le passé, avec le minimum de changements.

» C'est ici qu'apparaît un grand danger. Le conflit interne menace d'entraîner la société dans la guerre, groupe contre groupe. Les traditions vitales peuvent être perdues — non pas simplement altérées ou refoulées mais complètement détruites — en cette période de chaos et d'anarchie. Nous avons trouvé maints exemples de cette situation dans l'histoire de l'humanité.

» Il est nécessaire que cette haine intérieure soit drainée vers l'extérieur, vers un groupe externe, de telle façon que la culture survive à cette crise. Le résultat est la guerre. La guerre, pour un esprit logique, est une absurdité. Mais, en termes humains, elle joue un rôle vital. Et elle continuera d'exister jusqu'à ce que l'homme soit assez grand pour ne pas connaître la haine. »

Taylor écoutait intensément.

— « Pensez-vous que ce jour viendra ? »

— « Bien sûr. Il est presque là. Ceci est la dernière des guerres. L'homme est *presque* uni en une seule société, une culture mondiale. En ce moment, il est continent contre continent, une moitié du monde affrontant l'autre moitié. Plus qu'un seul pas, à présent, vers une société unie. Lentement, l'homme a monté vers le sommet, tendant constamment à cette unification. Ce ne sera plus long...

» Mais ce n'est pas encore fait et la guerre doit donc se poursuivre afin de satisfaire la dernière poussée de violence et de haine de l'homme. Huit ans se sont écoulés depuis le début de cette guerre. Durant ces huit ans, nous avons observé des changements importants dans l'esprit humain. Nous avons constaté que la fatigue et l'indifférence succédaient graduellement à la haine et à la peur. Durant cette période, la haine s'est progressivement usée. Pour le moment, nous devons poursuivre la supercherie, au moins pour quelque temps encore. Vous n'êtes pas prêts pour la vérité. Vous voudriez reprendre la guerre. »

— « Mais comment avez-vous fait ? » demanda Moss. « Toutes les photographies, les échantillons, le matériel endommagé... »

— « Venez par ici. » Le soldomate les entraîna vers un bâtiment long et bas. « Le travail se poursuit constamment, toutes les équipes sont à l'œuvre afin de

maintenir un tableau cohérent et convaincant de la guerre totale. »

Ils pénétrèrent dans le bâtiment. De tous côtés, des soldomates étaient au travail, penchés sur les tables.

« Examinez cette maquette, » dit le soldomate de classe-A. Deux soldomates photographiaient consciencieusement un modèle détaillé installé sur une table. « Ceci est un bon exemple. »

Les hommes se rassemblèrent autour de la table, s'efforçant de voir. La maquette était celle d'une ville en ruines. Pendant un moment, Taylor l'examina en silence. Il releva finalement les yeux. « C'est San Francisco, » dit-il à voix basse. « C'est une maquette de San Francisco détruit. J'ai vu ça sur le vidéo, lorsqu'ils nous l'ont transmis. Les ponts étaient détruits... »

— « Oui, remarquez les ponts. » Le soldomate désigna les arches démantelées de son doigt de métal. C'étaient de minuscules fils d'araignée, presque invisibles. « Sans aucun doute, vous avez déjà vu des photographies de cela, de nombreuses fois. Et aussi des autres tables de ce bâtiment.

» Le véritable San Francisco est totalement intact. Nous avons reconstruit ce qui avait été endommagé au début de la guerre, peu après votre départ. La confection des informations se poursuit sans cesse dans ce bâtiment. Nous veillons particulièrement à ce que tout corresponde. Nous dépensons beaucoup de temps et d'effort. »

Franks toucha un minuscule bâtiment à demi détruit. « Ainsi, c'est à cela que vous employez votre temps. A fabriquer des maquettes de villes pour les détruire ensuite. »

— « Non, nous faisons beaucoup plus. Nous protégeons le monde entier, nous veillons sur lui. Ses propriétaires l'ont quitté pour un temps en nous le confiant, et nous devons entretenir les villes afin qu'elles ne se détériorent pas. Il faut que tous les rouages soient huilés pour qu'ils continuent à tourner en de bonnes conditions. Les jardins, les rues, les canalisations d'eau, tout doit être maintenu dans le même état qu'il y a huit ans, de telle façon que, lorsque les propriétaires reviendront, ils ne soient pas mécontents. Nous voulons être certains qu'ils seront totalement satisfaits. »

Franks toucha le bras de Moss.

— « Venez par ici, » dit-il à voix basse. « Je veux vous parler. »

Il entraîna Moss et Taylor au dehors, loin des soldomates, sur la colline. Les soldats les suivirent. Le soleil montait et le ciel devenait bleu. L'air était doux et agréable, plein de la senteur des plantes.

Taylor ôta son casque et aspira profondément.

— « Je n'ai pas respiré ainsi depuis longtemps, » dit-il.

— « Ecoutez-moi, » dit Franks à voix basse. Son ton était dur. « Nous devons redescendre immédiatement. Il y a beaucoup à faire. Tout cela peut encore tourner à notre avantage. »

— « Que voulez-vous dire ? » demanda Moss.

— « Il est certain que les Soviet ont également été trompés, tout comme nous. Mais *nous*, nous

l'avons découvert. Cela nous donne un avantage sur eux. »

— « Je vois. » Moss hocha la tête. « Nous, nous savons, mais eux ignorent tout. Leur Conseil de Surface les a trahis, tout comme le nôtre. Et il travaille aussi contre eux. Si nous pouvions... »

— « Avec une centaine d'hommes décidés, nous pourrions reprendre le contrôle, tout faire rentrer dans l'ordre ! Ce serait facile ! »

Moss toucha le bras de Franks. Un soldomate de classe-A venait de sortir du bâtiment et se dirigeait vers eux.

« Nous en avons assez vu, » dit Franks en haussant la voix. « Tout cela est très grave. Nous devons faire notre rapport en bas et décider de la politique à suivre. »

Le soldomate ne dit rien.

Franks fit signe aux soldats. « Allons. » Et il se mit en marche vers le hangar. De nombreux soldats avaient ôté leur casque. Certains avaient aussi quitté leur tenue plombée et se reposaient, parfaitement à l'aise dans leur uniforme de coton. Ils regardaient tout autour d'eux, vers le bas de la colline, les arbres et les buissons, vers le grand espace vert, les montagnes et le ciel.

— « Regardez le soleil, » murmura l'un d'eux.

— « Ce qu'il est brillant, » dit un autre.

— « Nous redescendons, » dit Franks. « En colonne par deux. Suivez-nous. »

Les soldats se regroupèrent à regret. Les soldomates contemplèrent sans émotion les hommes qui se dirigeaient lentement vers le hangar. Franks, Moss et Taylor marchaient en tête, fixant les soldomates.

Ils pénétrèrent dans le hangar. Des soldomates de classe-D chargeaient du matériel et des armes dans des chariots. De tous côtés, des grues et des derricks étaient au travail. Tout se déroulait avec efficience, sans hâte ni excitation. Les hommes s'arrêtèrent et regardèrent. Des soldomates poussant de petits chariots passaient devant eux, échangeant des signes. Des fusils et des pièces détachées étaient enlevés par des grappins magnétiques et redéposés doucement dans les chariots en attente.

« Venez, » dit Franks.

Il se tourna vers l'ouverture du Tube. Une rangée de soldomates de classe-D, immobiles et silencieux, les attendaient, leur barrant la route. Franks s'arrêta puis recula. Il regarda autour d'eux. Un soldomate de classe-A approchait.

« Dites-leur de nous laisser passer, » dit Franks. Il porta la main à son revolver. « Vous feriez mieux de les faire se déplacer. »

Un moment passa, un moment sans fin. Les hommes attendaient, nerveux, inquiets, surveillant la rangée des soldomates, en face.

— « Comme vous voudrez, » dit le soldomate de classe-A. Il fit un geste et les soldomates de classe-D s'animèrent. Ils s'écartèrent lentement du passage.

Moss eut un soupir de soulagement.

— « Je suis heureux que ce soit fini, » dit-il à Franks. « Regardez-les tous. Pourquoi ne tentent-ils pas de nous arrêter ? Ils savent

certainement ce que nous allons faire. »

Franks rit. « Nous arrêter ? Vous avez vu ce qui est arrivé lorsqu'ils ont essayé. Ils ne le peuvent pas ! Ils ne sont que des machines. Nous les avons construites de telle façon qu'ils ne peuvent lever la main sur nous. Et ils le savent. »

Sa voix s'éteignit.

Les hommes regardaient le Tube. Autour d'eux, les soldomates observaient, silencieux, impassibles. Leurs visages de métal étaient dépourvus d'expression.

Pendant un long moment, les hommes restèrent immobiles. Finalement, Taylor se retourna.

— « Grand Dieu, » dit-il. Il était comme paralysé, il ne ressentait plus rien.

Il n'y avait plus de Tube. Il avait été fermé, scellé et soudé. Les hommes ne voyaient plus qu'une surface mate de métal qui se refroidissait. Le Tube était obturé.

Franks se retourna. Son visage était pâle et absent.

Le soldomate de classe-A fit un geste. « Comme vous pouvez le constater, nous avons fermé le Tube. Nous étions prêts à cela. Dès que vous avez tous été en surface, l'ordre a été donné. Si vous étiez repartis lorsque nous vous l'avons demandé, vous seriez maintenant en bas, en sécurité. Il nous a fallu travailler très vite car l'opération était colossale. »

— « Mais pourquoi ? » demanda Moss d'un ton furieux.

— « Parce qu'il est impensable que nous vous permettions de recommencer la guerre. Tous les Tubes scellés, il faudra des mois avant que des forces venues du sous-sol puissent atteindre la surface, sans parler d'organiser un programme militaire. A ce moment-là, le cycle sera entré dans sa dernière phase. Vous ne serez pas si malheureux de retrouver votre monde intact.

» Nous avions espéré que vous seriez sous terre au moment du scellement. Votre présence ici est un ennui. Quand les Soviets sont venus, nous avons pu sceller leurs Tubes sans... »

— « Les Soviets ? Ils sont venus ? »

— « Il y a plusieurs mois. Ils sont montés à l'improviste pour voir pourquoi ils n'avaient pas encore gagné la guerre. Nous avons dû agir rapidement. En ce moment, ils tentent désespérément de forer de nouveaux Tubes vers la surface, pour recommencer la guerre. Mais, de toute façon, nous avons réussi jusqu'à présent à sceller chaque nouveau Tube au moment de son apparition. »

Le soldomate regarda calmement les trois hommes.

— « Nous sommes coupés des autres, » dit Moss avec un frisson. « Nous ne pouvons repartir. Qu'allons-nous faire ? »

— « Comment êtes-vous parvenus, » interrogea Franks, « à boucher si rapidement l'entrée du Tube ? Nous n'avons passé ici que deux heures. »

— « Des bombes sont placées juste au-dessus du Premier Etage de chaque Tube pour de telles urgences. Ce sont des bombes à fusion thermique. Elles provoquent



la fonte du plomb et de la roche. »

Saisissant son arme, Franks se tourna vers Moss et Taylor.

— « Si nous ne pouvons repartir, nous pouvons toujours faire du dégât. Nous sommes quinze. Nous avons des pistolets Bender. Qu'y a-t-il ? »

Il regarda autour d'eux. Les soldats s'étaient à nouveau dispersés vers la sortie. Ils se tenaient au dehors, regardant la vallée et le ciel. Quelques-uns s'engageaient avec précaution sur la pente de la colline.

— « Voudriez-vous abandonner vos tenues et vos revolvers ? » demanda poliment le soldomate. « Vos tenues sont inconfortables et vous n'avez pas besoin d'arme. Comme vous pouvez le voir, les Russes ont abandonné les leurs. »

Les doigts se raidirent sur la détente des armes. Quatre hommes en uniforme russe venaient de descendre d'un engin aérien. Les hommes réalisaient tout à coup que cet appareil venait de se poser non loin de là, en silence.

— « Allons-y ! » lança Franks.

— « Ils sont sans armes, » dit le soldomate. « Nous les avons amenés ici pour que vous puissiez commencer à parler de paix. »

— « Nous n'avons aucune autorité pour parler au nom de notre pays, » dit Moss d'un ton sec.

— « Nous ne voulons pas parler de conversations diplomatiques, » expliqua le soldomate. « Il n'y en aura plus jamais. Des discussions sur les problèmes de la vie cou-



rante vous apprendront à vivre dans un même monde. Ce ne sera pas facile mais vous y parviendrez. »

Les Russes s'arrêtèrent et tous se regardèrent avec une franche hostilité.

— « Je suis le colonel Borodoy, et je regrette que nous ayons abandonné nos armes, » dit le chef des Russes. « Vous auriez pu être les premiers Américains tués en presque huit ans. »

— « Ou les premiers Américains à tuer, » corrigea Franks.

— « Nul ne le saurait excepté vous, » fit remarquer le soldomate. « Ce serait un héroïsme inutile. Le véritable problème, pour vous, est

plutôt de vivre à la surface. Nous n'avons aucune nourriture pour vous, vous savez. »

Taylor remit son arme dans son étui. « Ils nous ont complètement neutralisés. Je propose que nous gagnions une ville, que nous commensions à l'aménager avec l'aide de quelques soldomates et, surtout, que nous nous installions. »

— « Si je puis faire une suggestion, » dit un autre Russe, mal à son aise, « nous avons essayé de vivre dans une cité. Tout y est trop vide... C'est aussi très difficile à entretenir pour un si petit nombre. Nous nous sommes finalement installés dans le village le plus moderne que nous ayons trouvé. »

— « Ici, dans cette région, » intervint un troisième Russe. « Nous avons certaines choses à apprendre de vous. »

Soudain, les Américains se surprirent à rire.

— « Vous en avez probablement à nous apprendre aussi, » dit Taylor, magnanime.

Le colonel russe eut un sourire. « Voulez-vous venir avec nous jusqu'à notre village ? Cela nous faciliterait le travail, et nous donnerait de la compagnie. »

Les Russes attendirent pendant que les Américains réfléchissaient.

— « Je vois ce que les soldomates voulaient dire : la diplomatie est démodée, » dit enfin Franks. « Les gens qui travaillent ensemble n'ont pas besoin de diplomate. Ils résolvent leurs problèmes au niveau de l'action au lieu de se tenir autour d'une table de conférence. »

Le soldomate les accompagna jusqu'à l'appareil. « Tel est l'objectif de l'Histoire, unifier le monde. De la famille à la tribu, de la cité à l'état, de la nation à l'hémisphère, le but fut toujours l'unification. Maintenant, les hémisphères vont se rejoindre, et... »

Taylor n'écoutait plus. Il s'était retourné et regardait le Tube. Mary était là-bas, sous la surface. Il ne voulait pas la quitter. Il ne la reverrait pas avant que le Tube soit rouvert. Mais il haussa les épaules et suivit les autres.

Si ce groupe minuscule d'anciens ennemis était un bon exemple, il ne faudrait pas longtemps avant que lui, Mary, et le reste de l'humanité vivent à la surface comme des êtres humains raisonnables et non comme des taupes aveugles et haineuses.

— « Il a fallu des milliers de générations pour en arriver là, » conclut le soldomate. « Des centaines de siècles d'effusions de sang et de destruction. Mais chaque guerre était un pas de plus vers l'unité. Maintenant, la fin est en vue : un monde sans guerre. Mais même ceci n'est que le commencement d'une nouvelle période de l'Histoire. »

La porte se referma et l'appareil décolla, les emportant vers leur nouvelle demeure.

Traduit par Michel Demuth.
Titre original : The defenders.

Dépôt légal : 3me trimestre 1964 — Le Gérant : M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)